I

Le Pas Relevé

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
Marcel Prévost

ÉDITION IN-18 JÉSUS

LE SCORPION. 1 volume.	3 50
CHONCHETTE. 1 volume.	3 50
MADEMOISELLE JAUFRE. 1 volume.	3 50
COUSINE LAURA. 1 volume.	3 50
LA CONFESSION D'UN AMANT. 1 volume.	3 50
L'AUTOMNE D'UNE FEMME. 1 volume.	3 50
LETTRES DE FEMMES. 1 volume.	3 50
NOUVELLES LETTRES DE FEMMES. 1 volume.	3 50
DERNIÈRES LETTRES DE FEMMES. 1 volume.	3 50
LES DEMI-VIERGES. 1 volume.	3 50
NOTRE COMPAGNE (Provinciales et Parisiennes). 1 vol.	3 50
LE JARDIN SECRET. 1 volume.	3 50
TROIS NOUVELLES *(Nimba. — Le Mariage de Julienne. — Le Moulin de Nazareth)*. 1 vol.	3 50
Les Vierges Fortes. — FRÉDÉRIQUE. 1 volume.	3 50
— — LÉA. 1 volume.	3 50
L'HEUREUX MÉNAGE. 1 volume.	3 50
LE PAS RELEVÉ (Nouvelles). 1 volume.	3 50

ÉDITION ILLUSTRÉE

LETTRES DE FEMMES. 1 volume in-18.	3 50
LES DEMI-VIERGES. 1 volume in-18.	3 50
LE DOMINO JAUNE. 1 volume in-18.	3 50
CHONCHETTE. 1 volume in-18.	3 50
L'AUTOMNE D'UNE FEMME. 1 volume in-18.	3 50
LE MOULIN DE NAZARETH. 1 volume in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*.	2 »
LE MARIAGE DE JULIENNE. 1 volume in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*.	2 »

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

LE SCORPION. 1 volume in-12, avec portrait à l'eau-forte *(Petite Bibliothèque littéraire)*.	6 »
CHONCHETTE. 1 vol. in-12. *(Petite Bibliothèque littéraire)*.	6 »

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

LP
R9447pa

MARCEL PRÉVOST

Le Pas Relevé

NOUVELLES

453960
20.11.46

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCII

LIBRARY
APR 22 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2383
P6P3

Le Pas relevé

Le vieux petit château de Vornay, au temps où Marguerite et Pierre se parlèrent l'un à l'autre pour la première fois, n'avait déjà plus pour habitants que Marguerite elle-même et son père, qu'on appelait dans le pays : le vicomte, ou bien le baronet. Vicomte de Vornay, c'était son titre : la branche cadette de cette ancienne famille

berrichonne possédait le château « depuis un temps immémorial », disaient les actes notariés. Mais pourquoi baronet? Les personnes renseignées y découvraient une allusion à un certain vicomte de Vornay, aïeul de l'actuel, émigré à Londres durant la Révolution, et qui était rentré au pays richement marié à une Anglaise. Depuis, la fortune des Vornay avait lentement décliné, comme la plupart des fortunes terriennes qu'une activité intelligente ne vivifie point. Ajoutez que, de père en fils, les Vornay étaient joueurs : quand l'un d'eux allait à Bourges, il s'allégeait de cinquante louis; s'il poussait jusqu'à Paris, il y laissait dix mille livres. Voilà comment, vers 1840, époque où Marguerite et Pierre échangèrent quelques paroles pour la première fois, le vicomte de Vornay, père de la jeune fille, gardait pour tout patrimoine le vieux petit château, une cinquantaine d'hectares autour, en bois et prairies, et le titre bizarre de baronet.

Les gens du baronet étaient un ménage, Antoine et Catherine, elle cuisinière, lui valet de chambre et cocher, qui, depuis quelques années

déjà, avaient perdu l'habitude de recevoir des gages.

Ils entretenaient soigneusement le château, dont le mobilier, renouvelé quand le baronet s'était marié, excitait leur orgueil. On avait alors relégué au grenier les petites chaises à médaillons, les fauteuils en bois sculpté, les canapés harmonieux et vermoulus, les trumeaux fanés qui racontaient l'histoire des cent dernières années. On les avait remplacés par des meubles neufs du plus pur style Louis-Philippe : belles glaces au cadre de plâtre doré, solides divans d'acajou à velours rouge, sièges massifs tendus d'inusable reps.

Antoine demeurait spécialement chargé de la meute et de l'écurie. La meute, conservée à tout prix par M. de Vornay, chasseur émérite, n'avait jamais décru au-dessous de dix têtes. Quant à l'écurie, bien montée du vivant de Mme de Vornay, elle avait périclité après sa mort, faute d'argent. Il n'y resta bientôt plus qu'un étalon assez brillant, nommé Pouf, dont le baronet usait à la chasse, et une toute petite jument poussive, nommée par dérision Gargamelle, qui servait à

Marguerite pour aller à la messe le dimanche. La jeune fille s'asseyait sur sa large échine et se laissait mener, d'un trot paisible, jusqu'à l'église. Personne ne l'accompagnait : le vicomte, un peu libertin, n'aimait pas les prêtres. D'ailleurs, le pays était sûr. Pendant l'office, Gargamelle, qu'on n'attachait point, broutait l'herbe maigre devant le porche, en compagnie de quelques autres quadrupèdes modestes, venus, comme elle-même, pour la messe.

Or, un dimanche du mois de janvier 1840, Gargamelle revint de l'office avec une mauvaise toux. Antoine la soigna de son mieux; M. de Vornay et Marguerite l'y aidèrent. Même un vétérinaire fut mandé. Rien n'y fit. Dans la nuit du mercredi, la pauvre jument expira. Cette perte coûta des larmes aux jolis yeux gris de Marguerite. Elle en pleurait encore de longues années après : car, vivant dans une étroite solitude, le passé lui semblait toujours récent.

« Pourtant, songeait-elle en s'essuyant les paupières, si Gargamelle n'était pas morte, je n'aurais peut-être jamais parlé à Pierre! »

*
* *

Pierre, lui aussi, ne devait pas oublier certain samedi soir où Antoine vint le chercher en lui disant que M. le vicomte le demandait.

Pierre avait alors seize ans accomplis. C'était un garçon maigre, délicat, taché de rousseurs sur sa figure pâle, avec des cheveux d'un jaune quasi blanc. Il n'avait pas, mais pas du tout l'air d'être ce qu'il était : l'enfant d'un jardinier, le fils de ce Nicouleau, qui possédait dans Vornay même, tout proche le château, une enclave d'une soixantaine d'ares, cultivée maraîchèrement. D'ailleurs, Pierre n'était point destiné à travailler la terre. Ses parents, qu'on disait riches, le faisaient étudier, avec le curé, pour être prêtre.

Quand Pierre fut introduit dans la salle à manger, où se tenaient à l'ordinaire le baronet et sa

fille, il oublia de regarder, comme il se l'était promis, ce mobilier dont on parlait tant : le buffet en chêne acheté à Paris, les sièges en peau de porc, les rideaux de peluche. Il ne vit que le maigre vieillard costumé de velours à côtes, assis au coin de l'âtre, — sa chienne à ses pieds, le museau sur l'un des gros souliers de chasse, — et, plus en arrière, un peu dans l'ombre, une jeune fille d'une vingtaine d'années, vêtue de noir, penchant sur une bande de toile cirée verte recouverte de batiste à festons son visage encadré de boucles châtain, tirebouchonnées à l'anglaise.

— Monsieur, c'est le petit, avait dit Antoine en introduisant Pierre.

M. de Vornay ôta sa pipe de ses dents, cracha dans le feu, repoussa la tête de la chienne, qui grogna, et leva sur Pierre son visage ratatiné, couperosé, aux yeux de faucon, aux traits courts et durs.

— Ah! c'est toi, mon garçon?

Et, après une pause :

— Tu vas à la messe, le dimanche, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur le comte.

— C'est tout naturel, puisque tu veux être curé. Tu ferais mieux de travailler comme ton père et ta mère... Mais enfin, puisqu'ils le veulent, c'est leur affaire... Écoute-moi. Tu vas à la messe sur un bidet, m'a dit Antoine?

— Oui, monsieur, sur le poney qui porte maman au marché.

— Eh bien, voilà...

Ici, la voix du baronet s'enroua; il cracha de nouveau entre les chenets, puis reprit, regardant Pierre en face d'un air presque menaçant :

— Voilà... Tu sais que la jument de mademoiselle Marguerite est crevée... Je vais lui en acheter une autre, bien entendu... à la prochaine foire... dès que je trouverai... Mais, demain dimanche, mademoiselle n'a personne pour la mener à l'église. Veux-tu la prendre avec toi, en croupe, comme on dit? Vous n'êtes gros ni l'un ni l'autre... et puis, ce n'est qu'une fois en passant... Eh bien? tu ne réponds rien?... oui ou non?

Pierre, rouge jusqu'à la racine de ses cheveux de chanvre, balbutia :

— Mais, bien volontiers, monsieur le comte.

Le baronet se tourna vers sa fille.

— Alors, c'est convenu, Marguerite. Ce petit te mènera demain, et tu ne perdras pas ta messe... Il est sage, au moins, ton poney? questionna-t-il, s'adressant de nouveau à Pierre.

— Oh! monsieur, répliqua l'enfant qui reprenait courage. C'est une bien bonne bête. On la mènerait avec un fil de laine.

Non sans fierté, il ajouta :

— Elle va le pas relevé.

Ce renseignement ne parut faire aucune impression sur le baronet. En revanche, Mlle Marguerite tourna vers Pierre sa fraîche frimousse, et sa voix dit, entre les anglaises :

— Merci, monsieur Pierre.

*
* *

Il faut croire que, cette année-là, les marchés du Berry furent dépourvus de bidets, ou que le

vicomte fut trop occupé par la chasse. Car les dimanches succédèrent aux dimanches sans qu'on remplaçât Gargamelle.

Marguerite s'abstint de réclamer. Elle savait que, sauf pour sa meute, le vicomte n'aimait guère la dépense. D'ailleurs, elle sortait si peu!... Pourvu qu'elle ne manquât point la messe, elle n'avait que faire des promenades. Or, le dimanche, à neuf heures un quart du matin, arrivait devant le perron Pierre Nicouleau monté sur Bijou. Bijou, c'était le poney. Pierre mettait pied à terre, salué parfois d'un : « Je descends, Pierre! » qu'une voix juvénile lançait par la fenêtre... Mlle Marguerite apparaissait sur les marches.

— Bonjour, mademoiselle!

— Bonjour, Pierre. Nous partons?

— Quand il vous plaira, mademoiselle.

— Eh bien! montez, Pierre...

— Que mademoiselle m'excuse...

Pierre sautait à califourchon sur Bijou, puis tendait la main à Marguerite, qui, s'aidant de l'étrier, s'asseyait derrière lui. Elle entourait sans façon de son bras la taille du jeune homme.

— Allez, Bijou!

Et l'on partait.

Le chemin qui menait à l'église s'enfonçait tout de suite dans les bois de chênes qui environnaient le château. La lisière franchie, c'était une vaste découverte, fleurie de bruyères violettes, qu'on coupait en diagonale, par une traverse bien mauvaise au temps des orages. On contournait un groupe de maisons appelé le Prieuré. On passait sur un pont rustique un ruisseau nommé l'Airelle. Et, tout de suite après, on joignait la grande route qui menait en cinq minutes au bourg et à l'église.

Sur la route, le monde se pressait vers la messe, piétons, carrioles et cavaliers. Souvent, le même bidet ou le même ânon portait un homme avec sa femme ou sa voisine en croupe. Nul ne s'étonna que Mlle de Vornay se fît conduire par le petit Nicouleau, déjà regardé comme une sorte d'abbé. Dans ce pays traditionnel, les mœurs demeuraient, et demeurent encore bienveillantes et simples.

Ainsi, les dimanches succédèrent aux dimanches, ramenant pour Pierre Nicouleau et pour Marguerite de Vornay la promenade accoutumée, diverse seulement par l'aspect dont les saisons changeantes revêtaient le paysage. Il y eut des dimanches d'automne trempés de bruine, les chênaies rougies, le ciel gris comme une vitre dépolie. Le parapluie de Marguerite s'égouttait lentement dans le cou de Pierre, qui ne se plaignait point. Il y eut des dimanches de gel, après la neige, la campagne tout en velours blanc et en verre filé. Souvent, par les dimanches d'été, le soleil pesait ferme, au retour, sur les épaules des deux cavaliers : Marguerite ôtait son châle et le donnait à porter à Pierre... Mais certains dimanches d'avril et de mai, l'odorante jeunesse de la terre les enivrait à ce point qu'il n'osaient se regarder l'un l'autre, lorsqu'en se quittant devant le perron du vieux petit château ils se disaient :

— Au revoir, Pierre.

— Jusqu'à dimanche, mademoiselle.

*
* *

Les dimanches succédèrent aux dimanches...

Cela fit des mois, des mois, des années...

Parmi le flux continu des choses, une obscure destinée sembla vouloir que, seule, cette promenade dominicale restât identique à elle-même, inévitable, inchangée.

M. de Vornay mourut. Le père et la mère Nicouleau moururent. Le curé fut plusieurs fois remplacé. Une crue emporta le ponceau de l'Airelle, qui fut rebâti en pierre. On refit la façade de l'église. D'humbles semis d'arbres devinrent des taillis; des bois furent abattus et découvrirent sur le chemin des coins nouveaux de l'horizon. Une maison brûla au Prieuré. Mais, chaque dimanche, Pierre, Marguerite et Bijou se rejoignirent devant le perron du petit château. Marguerite, restée orpheline, ne se maria point.

Pierre ne fut point prêtre : on le jugea trop délicat de santé pour entrer au séminaire. Laïque, il vécut comme un abbé, dans le bien que lui avaient laissé ses parents... Dimanches d'été, dimanches d'hiver, le temps coula... La fine fleur de jeunesse se fana sur le visage de Mlle de Vornay. Pierre se voûta légèrement; mille rides précoces sillonnèreut son front et le coin de ses yeux. Ni l'un ni l'autre n'en avaient souci, et ils se retrouvaient toujours avec le même contentement, assis ensemble sur l'échine de Bijou vieillissant, qui toujours allait le pas relevé, encore qu'un peu moins alerte d'année en année.

Là-bas, du côté de Paris, des événements eurent lieu, dont le contre-coup parvint très affaibli au fond de cette province forestière, un peu sauvage. Comme on lit l'histoire d'un autre temps, Pierre et Marguerite surent que la République succédait au roi, puis l'empereur à la République, puis, de nouveau, la République à l'empereur.

Et Pierre fut tout à fait un petit vieux hâtif, d'âge mal définissable, mais vieux. Et Mlle de

Vornay eut des anglaises grisonnantes, et un peu de couperose aux pommettes.

*
* *

Un dimanche d'avril, comme Pierre, leste encore, aidait la vieille fille à descendre devant le perron, celle-ci lui dit :

— Pierre, voulez-vous attacher Bijou et entrer quelques instants avec moi? J'ai à vous parler.

Pierre, étonné, obéit. C'était la première fois, depuis vingt ans, que Mlle de Vornay lui proposait cela. Le cœur troublé comme aux jours de sa jeunesse, il la suivit dans la salle à manger. Mlle de Vornay s'assit dans le fauteuil, au coin de l'âtre vide. Pierre resta debout.

— Pierre, dit-elle, le nouveau curé m'a dit, hier, une chose singulière. Il paraît qu'on s'étonne, dans le bourg, de nous voir arriver ensemble, à l'église, sur le dos de Bijou. Les mœurs ont changé autour de nous, mon pauvre Pierre,

sans que nous nous en soyons aperçus. Il n'y a plus que nous deux et quelques vieux couples de paysans qui chevauchent ainsi.

— Alors?... balbutia Pierre effrayé, croyant qu'il allait perdre la seule joie de sa vie...

— Alors... moi, cela m'est égal... Je me moque des méchants propos. J'ai tenu seulement à vous raconter ce que m'a dit le curé : que d'aller en croupe avec un autre que son mari, cela prête à rire et à jaser... Voilà...

Elle se tut, les yeux baissés. Elle était nerveuse. Pierre ne comprit-il point? Ne voulut-il pas comprendre? Ou peut-être, vraiment, n'y avait-il rien à comprendre? Il répliqua après un silence :

— Je ferai ce que vous voudrez, mademoiselle... Mais moi aussi, cela m'est égal, les propos des gens.

Mlle de Vornay le regarda un instant dans les yeux. Elle haussa imperceptiblement les épaules, se leva, tapota du pied contre un chenet.

— C'est bon, dit-elle... Vous avez raison. Nous sommes assez vieux l'un et l'autre pour n'en faire qu'à notre tête...

Elle le regarda encore; elle n'était plus nerveuse; mais ses yeux s'humectèrent un peu et sa voix tremblait quand elle dit, comme d'habitude :

— Au revoir, Pierre!

Pierre, malgré l'émotion qui lui serrait la gorge, répondit avec assez de fermeté :

— Jusqu'à dimanche, mademoiselle!...

La Vierge aux Cerises

Vers la fin du XIVe siècle vivait à Sienne, en Toscane, un peintre nommé Baldassare Leanti. C'était un homme de moyenne stature, un peu trapu, avec un visage honnête orné d'une barbe noire, belle et abondante. Ses yeux, d'un ambre tirant sur le roux, voyaient minutieusement les objets situés tout près d'eux; mais, pour regarder à distance, Baldassare était forcé de plisser ses paupières en les rapprochant, ce qui lui donnait, dans les actes publics de sa vie, une certaine apparence de timidité.

Baldassare avait eu pour maître dans son art le célèbre Matteo di Giovanni, plus connu sous le nom de Matteo da Siena — lequel fut le meilleur peintre de l'école Siennoise lorsque la décadence de cette école eut commencé. L'élève suivit docilement les conseils et appliqua les procédés du maître, qu'il aimait et qu'il admirait. Quand Matteo fut mort à Pérouse, Baldassare continua de peindre pour les chapelles, pour les communautés et les personnes pieuses la même Vierge, tenant le divin Bambin, et deux anges qui priaient.

Voici comment il les représentait. La Mère du Christ encadrait l'ovale un peu pointu de son visage dans un voile noir de religieuse, attaché sur la gorge par une escarboucle; ses mains, d'une maigreur et d'une pâleur excessives, soutenaient l'Enfant, de qui la petite tête chauve baignait dans une auréole. Les divins messagers, à droite et à gauche, penchaient sur de longs cous flexibles, dans une posture d'adoration, leurs visages de pages mélancoliques. L'ange de droite joignait ses doigts grêles; l'ange de gauche avait les bras croisés, comme s'il attendait la

sainte communion. Quelquefois, cependant, c'était l'ange de gauche qui avait les mains jointes, et l'ange de droite qui croisait les bras. Alors Baldassare était convaincu qu'il avait innové dans l'art de peindre, et se demandait avec un peu de trouble si son maître l'eût approuvé. Car il apportait dans ses entreprises la timidité hésitante de son regard.

Il prit pourtant une décision importante, et presque soudaine, vers sa trente-sixième année. Il se maria. Jusqu'alors, il n'avait considéré les femmes que comme des causes de paresse et de dissipation, dont le commerce laissait à la bouche le goût de cendre du péché. Baldassare était pieux; il se gourmandait chaque fois qu'il lui advenait de faillir à la chasteté de son état. Ce fut une des raisons qui le déterminèrent au mariage. Il se dit, avec l'apôtre Paul, dont il lisait fréquemment les épîtres, qu'après tout « il vaut mieux se marier que de brûler ». Et le feu de l'amour s'était allumé en lui un jour où, venu à Rome pour les fêtes de la Semaine sainte, il avait vu la fille de son hôtesse de l'Orso, la superbe

Pia, laquelle sortait du couvent où sa mère l'avait honnêtement fait élever.

Baldassare repassa les rouges murailles de sa chère Sienne un peu avant la Pentecôte de cette même année, marié à la Pia de l'Orso. Chose rare chez un homme paisible qui épouse un peu tard et par désir, il ne se repentit point de ce qu'il avait fait. La Pia était sage, comme elle était belle. Sérieuse et ménagère, elle ne bavardait pas avec les commères du voisinage ; elle ne regardait pas d'autre homme que son mari. Elle acceptait volontiers ses caresses, car elle aimait ses yeux un peu roux et les anneaux noirs de sa belle barbe lui donnant de la fierté.

Le seul inconvénient du mariage pour l'honnête Baldassare, fut que pendant les premiers mois qui suivirent, il fit peu de peinture. A peine assis devant son chevalet, il était saisi de bâillements et bientôt devait s'abandonner à un sommeil invincible. Cette longue paresse finit par l'effrayer; le ménage avait besoin, pour vivre, que le pinceau de l'artiste ne chômât pas trop. Heureusement, Pâques n'était pas encore revenu quand la Pia mit au monde un fils...

On l'appela Matteo, en mémoire du glorieux peintre défunt. Dans le loisir des relevailles, Baldassare reprit ses pinceaux; et bientôt le plaisir de son art l'ayant reconquis, il se remit à peindre avec la même ardeur qu'autrefois. Il ne négligea pas sa femme pour cela. Seulement, il lui fit part de ses caresses avec la régularité qui convient à l'état de mariage. Saint Paul ne l'avait point induit en erreur; maintenant qu'il était marié, il ne brûlait plus. Il jugea que sa femme goûtait le même apaisement. D'ailleurs, il s'abstint de la consulter là-dessus.

Des mois passèrent. L'été torride endormit les hauts palais de pierre, les rouges basiliques, les rues largement dallées; l'automne abattit sous ses pluies la poudre blanche des routes; l'année finit, recommença; le mol hiver toscan, avec ses ombres froides et ses soleils voluptueux, ramena le pot de cendres chaudes aux doigts gourds des vieilles femmes. Trois jours durant, Sienne s'enveloppa d'un manteau de neige. Puis, tout à coup, dans l'ardeur régénérée de l'air, les amandiers, les cognassiers fleurirent;

ce fut le printemps, chaud comme l'été. Des bouquets de cerises noires se balancèrent au bout des fins rameaux, ombragées d'étroites feuilles en forme de lance.

La Pia, dont le lait s'était subitement tari vers le quatrième mois, avait sevré son fils. Depuis cette époque, elle était devenue taciturne; son beau visage, aux traits parfaitement réguliers, s'assombrissait. Ses yeux de marbre noir rêvaient trop. Elle était triste. Quand Baldassare, une journée de travail accomplie, la rejoignait, il la trouvait inoccupée, à côté du bambin endormi, le regard absent, soucieuse. Il la questionnait. Elle répondait distraitement, sans colère : « Je n'ai rien. » Parfois, aussi, elle se jetait au cou de son mari et lui couvrait le visage de baisers. Et souvent, à la chaleur de ses baisers, Baldassare sentait se ranimer en lui le désir passionné de cette bouche ardente, de ces yeux sombres, de cette chevelure aux ondes odorantes, de tout ce corps majestueux qui souhaitait sans cesse lui appartenir.

Un jour de ce même printemps, Baldassare

achevait le grêle dessin des mains jointes de l'ange de droite, quand il vit entrer dans son atelier la Pia et son enfant. Elle s'assit à côté du chevalet, amusant le petit Matteo avec un bouquet de cerises. Baldassare sourit à ces deux êtres qu'il chérissait, et continua de peindre. La Pia demeura; mais, comme l'enfant, excité par le jeu de saisir les fruits avec ses mains inhabiles, poussait des cris et des rires de joie, le père arrêta son travail, se divertit un instant du spectacle, et dit :

— Maintenant, Pia, laisse-moi en repos. Ce tableau que j'achève est une commande pressée, et la comtesse Tolomei, à qui je l'ai promis pour dimanche, me donnera quelque argent de plus si je le lui livre samedi.

La Pia se leva, portant son enfant.

— Nous ne t'empêchons point de peindre, dit-elle d'un ton de bouderie.

— Si. Je vous regarde tous les deux. Je vois la gentillesse du bambin et ta beauté, Pia... Cela me trouble, et je ne sens plus en moi la sérénité ni la piété nécessaires...

La Pia fixa par terre son regard noir, ce qui était chez elle un signe de colère.

— Il est vrai, dit-elle, que Matteo et moi, nous ne ressemblons guère à ce que tu peins sur ton cadre.

Baldassare posa ses pinceaux.

— Que veux-tu dire, Pia ?

— Je veux dire, répliqua-t-elle, s'animant et se rapprochant du tableau, que la Vierge que je vois ici n'est pas une femme, que le Jésus n'est pas un enfant véritable, pas plus que ces deux anges ne sont de véritables jeunes hommes. Où as-tu vu ces cous maigres et courbés comme des feuilles d'iris, ces visages en forme de figue, ces doigts longs comme les membres d'une araignée? Je n'entends pas l'art de peindre, certes! mais, à mon avis, les dessins grossiers que les enfants tracent sur les murs blancs avec des charbons figurent mieux en réalité.

Baldassare ne s'irrita point; il médita un instant, puis, regardant tour à tour son tableau et sa femme :

— Pia, dit-il, je dessine cette Vierge, cet enfant Jésus et ces anges, comme me l'enseigna mon cher maître Matteo di Giovanni, qui, maintenant, voit face à face les Anges, la Vierge et

Jésus dans le Paradis, et peut savoir si les portraits qu'il en fit étaient ressemblants. N'ayant pas vu moi-même ces modèles célestes, je me conforme à la tradition. Cependant, les paroles que tu as prononcées me troublent par je ne sais quel accent de vérité. J'ai besoin d'y réfléchir. Laisse-moi, de grâce, et n'aie pas de rancune contre moi, car je t'aime et je te remercie de m'avoir parlé selon ton cœur.

Tout le reste du jour, il ne put reprendre son travail. Il pensait alternativement à sa peinture et à sa femme, et, pour la première fois, il y pensait avec inquiétude. A force de réfléchir il finit par distinguer quelques idées nettes. Car il appliquait son esprit aussi consciencieusement que ses yeux, et son esprit, souvent distrait, voyait clair quand il s'efforçait sur des objets prochains.

Baldassare comprit deux choses. La première était que Pia, jalouse, haïssait le temps que son mari consacrait à la peinture. Peut-être n'avait-elle pas tort : pendant tout le temps qu'il peignait, Baldassare oubliait Pia. Or, la prenant

pour femme, il aurait dû l'associer mieux à la plus noble partie de sa vie, à ce qui lui valait tant d'heures d'activité sereine et de pieux enthousiasme. Il l'en avait, au contraire, tenue éloignée. Comme à la plupart de ses contemporains, la femme lui semblait un objet de plaisir pour les sens de l'homme, et non point une compagne pour sa pensée.

La seconde chose que comprit Baldassare était que Pia, critiquant la Vierge, le Bambin et les deux Anges, n'avait pas dit des paroles absurdes. Matteo da Siena, certes, était un grand maître, et l'on pouvait sans crainte d'erreur copier indéfiniment son œuvre. Mais, au sens strict des mots, Pia disait juste. La Vierge Marie, le Christ avaient été, pendant le temps bienheureux qu'ils passèrent ici-bas, des êtres de chair et d'os. Quant aux anges, les traditions les représentent comme de beaux adolescents pourvus d'ailes. Baldassare, comme Matteo, ne peignait pas des êtres de chair et d'os, sans doute afin d'interpréter la surhumanité des personnes sacrées. Si pourtant l'on possédait le portrait fidèle de Jésus et de sa mère tels qu'ils furent, avec

tous les signes fidèles de leur humanité, de quelle vénération joyeuse n'entourerait-on pas un tel portrait?

Baldassare médita sur ces grands problèmes tout le long du jour et pendant une partie de la nuit suivante, tandis que Pia dormait à ses côtés d'un sommeil agité. Le lendemain, quand il s'éveilla, il avait pris une résolution.

— Pia, dit-il, ma chère femme, je te prie, dès que les soins du ménage te laisseront du loisir, de me joindre dans mon atelier, avec notre petit Matteo que tu amuseras avec des cerises, comme hier.

— Pourquoi? demanda Pia, qui boudait encore.

— Je voudrais faire votre portrait à tous les deux.

Pia sauta de joie et couvrit son mari de caresses. Elle dépêcha le ménage; puis, son bambin dans les bras, un bouquet de noires cerises aux doigts, elle vint s'installer devant la fenêtre, et posa patiemment.

Par bonheur, le petit Matteo était un enfant paisible, et Pia avait le calme souriant des Ro-

maines : car de longues séances furent nécessaires, et pendant beaucoup de jours Baldassare prit une peine extrême.

Depuis tant d'années il ne travaillait plus d'après nature! Sa main se fatiguait à serrer les contours du modèle; sa palette avait désappris les couleurs des êtres réels. Pourtant, après bien des efforts et des recommencements, il se sentit un jour maître de son œuvre. Pia vivante, Matteo vivant, respirèrent sur sa toile. Les oiseaux se fussent trompés à la chair des cerises. Et Pia et Matteo, copiés fidèlement, représentèrent pour tous la mère du Christ et son divin bambin : ce que Baldassare n'avait ni cherché ni prévu. La main qui avait tracé le portrait de tant de vierges, de tant de Jésus, avait gardé aux doigts comme un céleste magnétisme. Les amis que Baldassare consulta, tandis qu'il travaillait, ne s'y trompèrent pas. L'œuvre, célèbre à Sienne avant même d'être achevée, fut baptisée : « La Vierge aux Cerises », et le surnom fut donné à Pia elle-même, qui s'enorgueillit.

Cependant, Baldassare, pensif, terminait son tableau dans un grand trouble religieux. Il pen-

sait : « Dieu m'avertit que, pareil à mon maître Matteo, je ne dois tracer jamais que le portrait de sa Mère et de son Fils... O Dieu ! prenez en pitié votre créature ! »

Durant ce labeur, la vie des deux époux fut concentrée dans l'atelier. Ils mangeaient à peine, à la hâte... Le soir, fatigués, elle de poser, lui de peindre, ils tombaient, aussitôt couchés, dans un sommeil profond. Cette fatigue cessa bien vite, pour Pia, lorsque, le tableau fini, elle eut repris ses occupations ordinaires. Quand les regards s'attachaient sur elle, par les rues dallées de la ville, et qu'elle devinait ce chuchotement : « Voici la Pia, la Vierge aux Cerises... » elle prenait assurément l'air de pudique dignité qui convient à cette divine ressemblance. Mais, chez elle, entre Matteo et Baldassare, elle n'avait garde de tenir une pose désormais inutile. Elle était comme autrefois la joyeuse mère et l'épouse amoureuse que Baldassare avait été chercher, pour son bonheur, à l'auberge de l'Orso, toute proche du Tibre.

Baldassare se rétablit plus lentement. Son tableau fini, il souffrit de la fièvre, et même, lorsque celle-ci l'épargna enfin, il resta débile et songeur. Sa piété ordinaire s'était accrue. Il fréquenta les églises, lut des livres de sainteté, se conduisit, en un mot, comme le doit faire un homme qui a senti passer sur sa nuque le souffle d'en haut. Pia ne le querellait pas là-dessus, car elle était une épouse soumise, et d'ailleurs Baldassare lui témoignait maintenant une déférence qui la touchait. Il la consultait sur les choses de son art. Il lui faisait part de toutes ses pensées, lesquelles avaient désormais pour principal objet le salut de leur âme immortelle. Elle ne pouvait rien lui reprocher; mais elle le trouvait un peu froid à recevoir ses caresses; elle s'étonnait qu'il ne les lui rendît point. « Sans doute, pensait-elle, la fatigue et la fièvre l'ont affaibli pour quelque temps... »

Cependant, les jours, les mois coulèrent; pour ce mari pieux et continent, l'ardente fille de l'Orso commença d'éprouver un peu de ran-

cune. Elle essaya les baisers de feu, qui naguère incendiaient Baldassare et le rendaient fou de désir comme au temps des fiançailles. Baldassare les toléra avec une résignation qui laissait deviner l'impatience. Elle bouda. Baldassare n'y prit point garde. Elle fut colère et hargneuse. Baldassare se soumit, tout en lui rappelant que la Vierge Marie fut ici-bas inaltérablement douce.

Exaspérée, la Pia dit un soir, au moment où les deux époux allaient se coucher :

— Vraiment, je ne sais pourquoi nous partageons le même lit. Ce n'est pas la façon des moines, et je crois que j'ai épousé un moine.

Baldassare, qui nouait un foulard autour de sa tête, se tourna vers elle et lui dit doucement :

— Femme, tenez votre langue, car c'est le démon qui veut parler par votre bouche. Rien ne changera ma résolution; vous-même l'avez inspirée. Il y avait deux parts dans ma vie : l'une, qui vous appartenait, était la vie frivole de mes sens, l'autre était mon art et ma piété, que je ne séparais point. Vous avez voulu participer à celle-ci : j'y ai consenti. Vous avez animé cet

art, cette piété, par la grâce de votre visage. Je ne crois pas qu'une femme puisse rêver une plus noble destinée. Mais quand elle l'a atteinte, ce serait un sacrilège que de l'en faire déchoir. Nous vivrons désormais comme vécurent Saint-Alexis et son épouse. Celle qui a prêté son visage au portrait de la Mère de Dieu ne doit plus inspirer aux hommes que des pensées pieuses et pures.

Il fit comme il avait dit. S'il convainquit la Pia, c'est ce que je ne saurais affirmer. Il mourut d'ailleurs peu d'années après, en réputation de sainteté. Le tableau de la « Vierge aux cerises » fut placé dans une petite chapelle privée, voisine de San Giovanni d'Asso. On l'y voit encore aujourd'hui. Comme il est très différent des autres œuvres qu'a laissées Baldassare, il est tenu pour apocryphe ; quelques-uns l'attribuent à Giovanantonio Bazzi, dit le Sodoma.

Psyché

QUAND Ludovic Ambrus, pareil à une bête meurtrie qui gagne sa remise familière, rentra, fuyant Paris, dans la maison du Hourquet, perdue au fond de la lande gasconne, sa douleur aiguë se changea vite en une sorte de détresse mystique, animée par la volupté des souvenirs.

Endormi, en ce moment, sous l'ouate des brouillards d'hiver, le domaine du Hourquet était celui où avait fleuri son enfance; celui où, deux années auparavant, il avait amené sa jeune

femme, — où il était revenu avec elle, au dernier septembre, toujours plus amant que mari. Il y rentrait seul, cette fois : Paris gardait la morte. Mais la morte avait trop livré d'elle à cette demeure nuptiale. L'ombrelle et le chapeau de paille, vestiges de l'été, la guettaient dans le vestibule; aux profondes armoires l'attendaient des vêtements encore imprégnés de son odeur. Un livre gisait sur la table, marqué vers le milieu d'une enveloppe à son nom. Un bouquet suspendu par elle à la crémone d'une fenêtre s'y desséchait. L'on n'osait ouvrir la fenêtre, de peur que le bouquet tombât en poudre.

Ludovic s'étonna que toutes ces images précises d'une vie disparue ne lui meurtrîssent point cruellement le cœur, — comme d'autres l'avaient meurtri dans l'appartement de Paris où Louisette était morte. On eût dit au contraire que tout ce qui, de Louisette, demeurait au Hourquet, y gardât l'apparence du sommeil plutôt que de la mort. La Louisette d'ici, semblait-il, vivait toujours; seulement, elle était absente, et ce qu'elle avait touché naguère dor-

mait pendant cette absence. Elle reviendrait un jour, et tout revivrait...

Elle reviendrait... Ludovic subissait cette crise qui suit les séparations très douloureuses : pour revoir sa femme, même en rêve, même dans l'hallucination, même dans la folie, il eût donné tous les jours qui lui restaient. Il s'efforçait, le soir, de préparer ce rêve en évoquant les traits, le costume, les gestes de Louisette... Hélas! le sommeil emportait la chère image. Ludovic rêvait bien des choses funèbres; il se voyait errant dans un cimetière, conversant avec des hommes vêtus de noir, rédigeant les réponses aux lettres condoléantes de ses amis... Mais le fantôme de Louisette fuyait obstinément ces tristes rêves.

« N'y a-t-il pas, pensait Ludovic, quelque moyen de l'évoquer, et la science moderne, qui distille de puissants opiums et enclôt le sommeil dans une once de poudre, n'a-t-elle point appris à susciter les images de ce sommeil factice? »

Il posa la question au seul voisin de campagne

qu'il admît parfois dans sa retraite. C'était un vieux médecin, n'exerçant plus, habitant une maison modeste à moins d'un kilomètre du Hourquet. Veuf lui-même depuis longtemps, le docteur Séjour vivait seul avec sa fille Marthe, belle et silencieuse personne au port majestueux, aux yeux de Junon, qui, malgré ses vingt-sept ans passés, ne semblait point songer au mariage. Intelligent, timide, le médecin campagnard consumait sa vie en des études stériles, retrouvant péniblement, faute d'érudition, ce que d'autres, qu'il ignorait, avaient trouvé avant lui.

— Ami, répondit-il à la question balbutiée par Ludovic, ne vous butez pas à l'espoir d'un rêve. Je l'ai connu, cet espoir lancinant et capteur, quand j'ai, comme vous, perdu ma femme que j'adorais... Mais je n'ai jamais revu la morte, jamais, entendez-vous? Et si vous êtes, comme je le crois, un être sain, un cerveau équilibré, vous ne reverrez point votre femme... Croyez-moi, c'est mieux ainsi. Laissons, comme dit l'Évangile, les morts ensevelir les morts. Ne vivons pas en contradiction avec la nature. Les souvenirs s'évaporent : le temps abolit les images.

Résignons-nous. Moi, j'ai vécu pour ma fille et pour mes humbles travaux. Vous n'avez pas trente ans; vous vous remarierez, et, tout simplement, votre vie se refera.

— Jamais! répliqua vivement Ludovic.

Ses yeux rencontrèrent les larges prunelles noires de Marthe Séjour. « Cette jeune fille est belle et sage, pensa-t-il; une intuition confuse me dit que je ne lui déplais point, que mon chagrin l'intéresse... Mais tout moi se révolte à la pensée de l'introduire, elle aussi bien que n'importe laquelle de ses pareilles, dans le lit où Louisette dormait sur mon cœur. »

Il continua sa vie de voluptueux et douloureux envoûtement, baigné par la mémoire de la morte. Il ne connaissait point l'ennui, bien qu'il ne se livrât à aucun travail. Il songeait lentement, consciemment à des choses tristes. Ses jours n'étaient pas très différents de ses nuits : l'engourdissement nocturne était plus profond et moins volontaire, voilà tout. Il s'anémiait cependant, et, s'en rendant compte, se prenait à espérer la mort.

« Si je pouvais m'en aller ainsi, pensait-il, d'un lent dépérissement, causé par elle! »

Un soir, comme il entrait dans sa chambre pour se coucher, à l'instant précis où il ouvrait la porte, une lampe à la main, il aperçut nettement, dans la grande psyché voisine de la fenêtre, l'image de sa femme. Oui, pendant une seconde Louisette fut là, dans cette tache à la fois claire et trouble que fait une glace parmi la pénombre : Louisette telle qu'il l'avait vue si souvent au dernier automne, en costume d'étoffe légère, d'étoffe blonde de ton, ornée de guipures bises... Une seconde, et l'image disparut. La psyché, dont il s'approcha, ne lui renvoya plus que son propre visage...

L'apparition ne lui avait causé aucun effroi. Au contraire, il fut rasséréné, comblé par cette présence du fantôme qui consentait enfin, à se laisser entrevoir. Il lui parla, il le remercia; il le supplia de ne plus le quitter. Il se coucha et s'endormit paisiblement. Pour la première fois depuis son retour au Hourquet, il ne se rappela aucun de ses rêves.

Toute la journée du lendemain s'écoula dans le désir impatient du soir. Reverrait-il Louisette? Il avait le violent pressentiment qu'il la reverrait. Il monta dans sa chambre exactement à la même heure que la veille. Il s'étudia à ouvrir la porte du même geste, tenant la lampe de la même façon... L'éclair lumineux qui pénétra dans la pièce, par la porte ouverte, glissa sur la psyché, projetant, comme la veille, la vision aussitôt évanouie de la chère robe blonde et du visage souriant de Louisette.

Dès lors, la vie de Ludovic Ambrus se concentra sur cet instant de bonheur que lui accordait, chaque soir, la destinée miséricordieuse. La longueur des jours lui fut insupportable. Il fut l'amant à qui l'entrevue est promise pour telle heure de la nuit, et qui insulterait volontiers le soleil. L'attente desséchait son cœur : il ne pouvait plus, comme autrefois, rêver à Louisette dans une sorte de calme torpeur. Il chercha à se distraire, pour abréger les interminables journées. Le printemps approchait, et avec lui les grands labeurs de la campagne se renouvelaient.

Il s'adonna activement à ses terres. Il visita plus souvent ses voisins, le docteur et Marthe; il les reçut au Hourquet. Mais, de toutes les choses de la vie réelle, son âme demeurait absente. Il vivait pour la minute ineffable, inavouée, où chaque soir, dans la psyché vaguement lumineuse, lui souriait l'image de la morte.

Ce fut le printemps : nuits fraîches, tièdes journées, brusques ondées qui avivent la jeunesse restaurée de la terre. Une langueur singulière s'empara de Ludovic. Il commença à désirer passionnément ce fantôme dont, jusque-là, la vision fugitive suffisait aux besoins de sa tendresse. Il pria la morte comme une sainte, comme une madone. Il lui demanda de quitter les régions extra-terrestres d'où elle lui souriait, et de le visiter, fût-ce en songe, de le frôler, de se laisser toucher! Hélas! cette fois encore les rêves furent indociles. Louisette n'accorda point, même en songe, le baiser qu'on lui demandait...

Mais elle continua d'apparaître, chaque soir, vivifiant un instant de son apparition la glace inerte de la psyché.

L'ermite du Hourquet pâlit, maigrit, dépérit. Son voisin Séjour le gourmanda :

— Vous êtes fou de vous terrer ainsi dans votre chagrin. Quelle vie menez-vous, à votre âge? Vous vous préparez une jolie maladie nerveuse... Partez d'ici, partez vite; voyagez, sortez de vous-même!

Ludovic secouait la tête. « Non! je suis bien ici... » Mais il sentait bien que Séjour avait raison, qu'à vivre dans le désir d'une image il se détraquait peu à peu. Il mourait de ce désir, lentement : sa longue continence lui devenait insupportable...

« Et comme je n'aimerai jamais d'autre femme que Louisette, pensait-il, il n'y a pas de remède. »

Vers la fin du mois de mars, un jour que le médecin et sa fille avaient dîné au Hourquet, Ludovic les reconduisait à la porte de la maison, quand Marthe s'aperçut qu'elle avait oublié au salon le fichu de dentelle noire dont elle enveloppait son chignon et ses épaules, par ces piquantes soirées printanières. Ludovic courut le

chercher; comme il tardait un peu, Marthe le rejoignit, tandis que Séjour allumait un cigare dans le vestibule. Quelques instants, le fichu fut introuvable. Puis Ludovic l'aperçut, à demi glissé par terre sur le barreau d'une chaise. Il le tendit à Marthe... Fut-ce elle? Fut-ce lui? Fut-ce une force étrangère à leurs deux volontés qui les jeta aux bras l'un de l'autre?... Leurs lèvres se joignirent sans qu'ils eussent prononcé une parole... Et leur baiser se prolongeait, ils oubliaient tout, quand un bruit singulier — tel le choc sur un cristal d'un doigt cerclé d'une bague — les sépara.

— Qu'est-ce que ce bruit? murmura Marthe.

— Je ne sais pas...

La voix du médecin appelait:

— Eh bien! les enfants...

Ils le rejoignirent. Marthe cacha la rougeur de son visage dans les pans de sa dentelle. Séjour serra la main de son hôte. Ils partirent.

Seul, Ludovic referma et verrouilla la porte derrière eux. L'heure approchait où il avait coutume de monter dans sa chambre pour le mys-

térieux rendez-vous. Il attendit cette heure, troublé et inquiet face à face avec la lampe qui doucement bruissait dans le silence. « Louisette ne viendra pas ce soir, pensait-il... Je l'ai trahie. Oh! pourquoi ai-je fait cela?... »

Il monta lentement... Avec les gestes habituels qu'il exécutait comme des rites religieux, il entra dans la chambre... La lueur de la lampe joua sur la glace vide. C'était donc vrai?... Louisette avait fui?... Il s'approcha de la psyché. Sa propre image lui apparut tranchée en deux comme par une lame irisée.

Dans toute sa largeur, une brisure fine traversait la glace.

L'Abandonné

I

C'ÉTAIT un employé pacifique, estimé pour son exactitude et sa docilité dans les bureaux de la trésorerie générale, où il travaillait, et dans le chef-lieu du département où fonctionnait cette trésorerie. Très petite ville d'une province de l'Est : le peu de mouvement qui l'animait était dû à un régiment de dragons, dont les officiers s'estimaient

exilés chez les barbares. Mais Philippe Lucas, premier commis à la trésorerie, aimait ces froides et ternes façades, ces rues moisies, et, à perte de vue autour des remparts, cette campagne fade où il était né. Il avait épousé, à trente-deux ans, la fille d'un commerçant de la ville, assez jolie, un peu trop brune pour ses goûts modérés, mais douce et pourvue d'une petite dot. Depuis six ans, il vivait en bonne harmonie avec elle. Il disait volontiers : « Je suis un homme heureux. » Il n'imaginait pas quel désir il pourrait bien former, hors la paix de son ménage, son travail régulier, sa maison bien tenue. Un enfant, peut-être? Oui... l'enfant est un gentil compagnon, une distraction pour les heures de loisir; mais quel tracas s'il est malade, et plus tard, s'il montre des dispositions à la paresse ou à l'inconduite?

— Décidément, Juliette, il vaut mieux n'être que nous deux, n'est-ce pas?

Juliette, avec un sourire où Philippe ne cherchait point de mystère, hochait sa tête brune en signe d'assentiment. Et la vie continuait, ouatée de monotonie.

Un mardi soir, en rentrant de la trésorerie, l'employé ne trouva point sa femme au logis. En revanche, il trouva sur la table de la salle à manger une enveloppe à son nom, et, l'ayant ouverte, lut ceci :

« Mon ami, je te demande pardon de te quitter. J'espère de tout mon cœur que cela ne te fera pas trop de chagrin. J'aime M. de Juvisy, le le lieutenant de dragons, qui m'aime aussi et qui donne sa démission pour moi. Si tu veux demander le divorce, je prends tous les torts à ma charge.

« Adieu, mon ami, je te demande encore pardon.

« JULIETTE.

« *P. S.* — Si j'avais eu un bébé, pour sûr je ne serais pas partie. Mais, vois-tu, je m'ennuyais trop. »

La petite ville apprit le lendemain avec une joyeuse stupeur que le lieutenant Albert de

Juvisy, l'un des plus fringants officiers du régiment, avait enlevé la femme d'un employé de la trésorerie. Le plan de cet enlèvement semblait adroitement médité. M. de Juvisy était, depuis la veille, muni d'un congé régulier d'un mois, — pour anémie résultant du surmenage, précisait le certificat du médecin. Les deux fugitifs accaparèrent d'abord la curiosité : on raconta cent anecdotes, quelques-unes à voix basse, sur l'officier. On fit circuler des photographies de l'épouse coupable. Les femmes la trouvèrent insignifiante. Les hommes firent : « Hé! hé! » d'un ton connaisseur. Mais le couple illégitime avait si bien pris ses précautions que personne ne parvint à découvrir sa retraite. On se rabattit alors sur le seul acteur du drame qui demeurât à portée : le mari.

— Il va se battre...

— Il va s'adresser au parquet...

On épia Philippe Lucas qui, d'abord, ne s'aperçut pas de l'intérêt qu'il excitait. Il ne songeait, à vrai dire, ni à provoquer l'officier, ni à mettre en branle la police, ni généralement à faire aucun acte différent de ceux qu'il accom-

plissait chaque jour depuis de longues années. Le bureau n'avait pas changé parce que Juliette courait la pretentaine, et Juliette ayant eu la gentillesse de ne pas emmener la bonne, celle-ci continuait son service en y apportant même une componction qui ne lui était pas habituelle. Pourtant, l'employé n'était nullement insensible à un accident si extraordinaire. Il y rêvait sans cesse, tout en accomplissant sa besogne. Mais ce qui l'avait surtout frappé, c'était le motif donné par Juliette pour expliquer son départ :

« Je m'ennuyais trop ! »

La vie de Juliette, et par conséquent la sienne, étaient donc ennuyeuses? Philippe Lucas s'interrogea, s'examina patiemment et finit par convenir que, sur ce point, Juliette avait raison. L'ennui mortel qui pesait sur sa vie, depuis l'enfance, lui fut révélé. Il s'en doutait bien un peu, avant : quelque chose d'obscur et de vague l'opprimait, sans qu'il voulût y prendre garde. Eh bien! c'était l'ennui. Certaines gens, comme lui, comme la plupart des collègues qu'il avait connus, vivent inconsciemment dans l'ennui. D'autres mettent du divertissement, de l'imprévu

dans leur vie : tel le lieutenant Albert de Juvisy, et maintenant Juliette.

Philippe Lucas, désabusé, prit peu à peu en grippe cette fade campagne natale, ces maisons aux façades moroses, ces ruelles moisies, tout le décor monotone de ses journées d'employé... Il lui parut, d'ailleurs, que l'on commençait, dans la ville, à le regarder de travers. On trouvait trop calme, décidément, cet honnête homme outragé. Il reçut des lettres anonymes. Sa porte fut décorée d'emblèmes injurieux par les écoliers polissons. Il eût laissé faire, et son inertie eût probablement triomphé de la malice ambiante. Mais son sort, comme il convenait, fut décidé en dehors de lui. Le trésorier le fit appeler, et, avec quelques mots bienveillants et secs, l'engagea à demander un poste vacant de second commis à l'administration centrale, à Paris.

— J'appuierai votre demande, dit le chef.

Philippe consentit.

II

Il habitait Paris depuis deux grands mois, et, après le divertissement forcé de son déménagement, de son installation, de son nouveau service, il s'aperçut avec effroi qu'il recommençait, seulement dans un autre cadre, sa morne vie d'autrefois.

Vivre à Paris, capitale du plaisir, consistait pour lui à coucher dans un garni douteux, à manger au Bouillon, à passer deux fois trois heures par jour au ministère. Le calme s'était refait de lui-même autour de sa personne chétive. Il n'entendait plus parler de Juliette ni du lieutenant. Personne ne le montrait du doigt. Personne ne le connaissait. Il était redevenu le Philippe Lucas d'avant : seulement avec la conscience, en plus, du néant de la vie, que le post-scriptum de la lettre suprême lui avait révélé.

Il traîna cette existence découragée pendant la moitié d'une année, jusqu'au jour où un de ses collègues, qui écrivait des vaudevilles destinés aux cafés-concerts, lui offrit un billet pour une de ses premières, en lui recommandant de bien soutenir la pièce. Philippe accepta sans enthousiasme. Le soir, dans sa stalle de parterre, il ne prit point l'initiative des applaudissements : mais il doubla consciencieusement tous ceux de la claque. Comme il acclamait une scène dont le comique consistait en ceci, que tous les acteurs s'étaient coiffés avec les potiches d'un salon, les bras soudain lui tombèrent. A vingt pas de lui, dans une avant-scène du rez-de-chaussée, Juliette, très jolie, très élégante, applaudissait elle-même de toute la force de ses petites mains gantées. Dans la loge, on apercevait une autre dame, moins jeune que Juliette, mais couverte de diamants, et plusieurs gentlemen en frac.

... Ce soir-là, quand Philippe rentra chez lui, il savait déjà que son ex-compagne s'appelait Lili de Neubourg et qu'elle habitait rue Al-

phonse-de-Neuville. Il dormit mal, agité du désir d'en apprendre davantage. Son collègue le vaudevilliste, qu'il questionna dès qu'il le rencontra, le lendemain, répondit sans hésiter :

— Lili de Neubourg? Une nouvelle venue... Très jolie... très intelligente... Jeune fille de bonne famille, enlevée par un officier qui l'a lâchée ensuite. Après, elle a été l'amie du petit Saint-Mayran... celui qui fait courir. Et maintenant...

— Maintenant?

Le vaudevilliste ébaucha un geste qui voulait signifier la foule profonde, rebelle au dénombrement.

Philippe ressentit une joie mauvaise à la pensée que Juliette eût été si tôt abandonnée par son séducteur. « Pauvre fille! » murmura-t-il hypocritement... « Quelle vie accidentée, tout de même. Elle ne s'ennuie plus, je suppose!... »

Il résolut de connaître tous les détails de cette existence naguère mêlée à la sienne, qui s'en était brusquement séparée pour devenir troublée et torrentueuse. Avec la persistance et le secret des timides, il mena son enquête. Il sut aisément

tout ce qu'il voulait savoir, ayant lié connaissance avec le maître d'hôtel de la jeune femme. Juliette n'avouait point son passé, peut-être par une pudeur dernière. L'histoire répétée par le vaudevilliste était bien celle qu'elle contait elle-même : jeune fille de bonne famille, séduite par un officier. La maison avait été montée sur un grand pied par le jeune Saint-Mayran. Maintenant, malgré quelques crises, on parvenait à joindre les deux bouts. Et puis, l'on avait de vastes espoirs : un financier belge, très assidu...

— Madame plaît beaucoup, parce qu'elle sait causer et qu'elle se tient bien, conclut le maître d'hôtel avec conviction.

Philippe ne songea pas un instant à renouer des relations avec sa femme, ni même à reparaître devant elle. Il lui sut gré de n'avoir point révélé son nom et sa véritable origine aux compagnons et aux témoins de son inconduite.

Il pensa : « Moi seul connais la vérité. Moi seul sais qui est réellement Lili de Neubourg... Si je voulais, les gendarmes amèneraient, ce soir, Lili de Neubourg dans mon garni! » Cette ima-

gination le divertit pendant les heures de bureau...

Il se promit d'aller, dès que son travail le lui permettrait, guetter Lili au Bois de Boulogne, où — assurait le maître d'hôtel, son ami — Madame se promenait souvent vers six heures...

Il dit à son collègue le vaudevilliste, d'un air engageant qui ne lui était pas habituel :

— Quand vous aurez des billets de théâtre... surtout pour les premières... rappelez-vous que j'ai de bons battoirs.

Au bureau, on s'étonna de le voir animé, volontiers causeur. Il ne s'ennuyait plus.

III

Il ne s'ennuya plus — jamais.

Incapable, par lui-même, d'arranger sa vie, d'avoir une préférence pour l'acte qui ne lui était

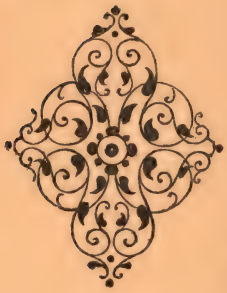
pas imposé ou suggéré, — un intérêt presque passionné l'inspira désormais; il regarda vivre, si loin de lui, son ancienne compagne. Il apprit, dans l'ombre d'où il suivait son sillage éclatant, tout le plaisir, toute la fête perpétuelle de Paris. Il lut avidemment les journaux du boulevard où la chronique galante est contée. Il devint un de ces innombrables bourgeois parisiens qui n'ont d'amusement que la vue de l'amusement d'autrui. Il connut et pratiqua les ruses qui leur sont familières pour se procurer l'entrée au spectacle, l'entrée au Salon le jour du vernissage, l'entrée au Casino : car, chaque année, il passait ses quinze jours de congé dans la ville d'eaux ou de plage où florissait Lili. N'y avait-il pas une vague sorte d'amour dans cette poursuite obstinée, et mystérieuse de l'infidèle? Il eût fallu bien de la perspicacité pour le démêler : et Lucas ne s'examinait pas sur son vice. Il en jouissait d'une façon aiguë, presque maniaque; il ne s'en lassait point.

Si nul événement imprévu ne bouleverse la vie de Lili de Neubourg, Lucas restera le suiveur

lointain, inconnu et satisfait de sa propre femme.

A personne, il n'a dit son secret. Tout au plus, quand à pied, sur le trottoir, en compagnie d'un ami, il voit passer la victoria de Lili, s'amuse-t-il parfois à parler d'elle avec quelques détails, donnant son adresse, disant son âge, sa fortune probable, et parfois son caractère... Si l'ami, étonné, lui demande d'où il obtint ces détails, il répond avec un sourire malicieux :

— Je l'ai connue, très particulièrement.



May

Un petit cottage de pierres grises, à *bow-windows* peints en rouge lie-de-vin, avec un jardinet en pente sur le devant où poussent des pensées jaunes et noires, des chrysanthèmes, des roses blanches, en massifs réguliers sur une pelouse bien rasée et découpée à la tranche comme un gâteau... Le cottage, absolument symétrique, a une porte à droite, une porte à gauche, un banc de jardin à droite, un banc à gauche, et, en réalité, forme deux villas minuscules, deux *homes* indépendants,

ce qu'on appelle dans le pays deux *semi-detached houses*. Les parents de May — son père, honnête sollicitor, sa mère et un petit frère de onze ans — habitent la villa de droite. La villa de gauche reste close pendant l'hiver; mais, dès le mois de juin (il y a parfois encore de la neige sur la pelouse), on accroche aux vitres une pancarte portant ces mots : *To let furnished*... Et, généralement, au mois d'août au plus tard, la villa se loue à des gens qui viennent passer la saison dans la ville natale de May, car cette ville s'enorgueillit de quelques eaux tièdes.

La villa qu'on loue ainsi est soigneusement meublée et parfaitement confortable dans son exiguité. Le gaz, bien entendu, dans toutes les pièces et dans tous les vestibules. Une salle de bain, mieux aménagée que la plupart de celles des appartements parisiens. Une cuisine, qui est la maîtresse pièce de la maison et qu'on montre d'abord au visiteur; l'œil y est frappé par une théorie de casseroles en fonte noire à queues démesurées, pendues au mur, tandis que sur le mur voisin se développe une escouade de cou-

vercles en métal blanc, de ces gros couvercles en forme de tortue sous lesquels on vous apporte, dans les breakfasts, un œuf au bacon, caché comme un petit Noël. En face du fourneau, un canapé est installé pour les loisirs de la cuisinière. — Les autres pièces de la maison sont gaies et bien meublées. Sur toutes les cheminées, il y a une glace-étagère à compartiments, et dans chaque compartiment un petit pot japonais, un bonhomme chinois qui fait la grimace, ou, simplement, une tasse à café dans une soucoupe. Les sièges, mode Liberty, sont recouverts de housses cousues, en cretonnes claires; durant les longs hivernages, May et sa maman ont façonné tout cela, ainsi que les broderies au crochet qui décorent les vitrages, ainsi que les festons en laine qui bordent les petits tapis de drap vert ou rouge sur les dressoirs. Elles ont également habillé les matelas de chaque lit d'une chemise d'étamine, pour que le coutil rayé, qui coûte cher, ne s'use pas. — La maison étant ainsi disposée, fraîche, propre, pimpante, on n'y veut point de petits enfants, qui seraient capables de tacher un papier de tenture ou de casser la jambe

à un des bonshommes chinois. On ne loue qu'à des vieilles dames pourvues de gouvernantes, à des couples stériles ou à des familles dont la postérité est en âge de ne point tacher les tentures, de ne point casser les bonshommes chinois. Le plus souvent (car les couples stériles sont rares ici), plusieurs grandes fillettes occupent les chambres du premier, tandis que deux ou trois écoliers d'Oxford ou d'Eaton s'empilent dans les chambres mansardées du second. Ces jeunes *lads* sont l'espoir secret de May depuis qu'elle a nettement perçu la difficulté du problème, tourment de toutes les vierges dans un pays où il y a trois fois plus de femmes que d'hommes : le mariage.

May a dix-neuf ans. Elle est blonde, naturellement, mais sans impertinence : d'un joli blond d'épis dorés, prêts pour la moisson. Elle fourre l'énorme paquet de ses cheveux dans une résille, et le paquet prend alors la forme d'un de ces pains sphéroïdes, bulbeux, que les Anglais nomment des *cottages*. La figure de May ne signifie pas grand'chose; les traits ne sont ni

bien réguliers ni même bien achevés; mais tout cela est blanc et frais, la bouche renferme un nombre raisonnable de dents, les yeux sont merveilleusement innocents. Elle est grande et n'est point mal faite. Elle est de bonne force au cricket et au tennis. Elle chante des chansons londoniennes en ébauchant quelques pas de gigue. Elle sait aussi jouer un peu de piano. En somme, elle a tout ce qu'il faut pour séduire un jeune *lad*.

Voici pourtant qu'elle a dix-neuf ans, et aucun des nombreux adolescents qui se sont succédé dans les combles de la *semi-detached house* n'a poussé avec elle le flirt jusqu'aux promesses de mariage. Pauvre May! Dieu sait pourtant qu'elle s'emploie de son mieux à leur en donner l'envie! Elle se montre d'avance la meilleure petite femme du monde, serviable, alerte, dévouée, toujours de bonne humeur, toujours prête à divertir les locataires. On la loue vraiment avec la minuscule villa : entendez qu'on a droit à ses honnêtes complaisances, car May est une honnête fille, résolue à devenir une épouse fidèle,

rien qu'épouse. Mais ce n'est point un péché de se promener, au soir tombant, avec un des jeunes voisins, le long de cette Wellington road d'où la vue est si poétique, et même de s'égarer un peu dans les bois de Wellington hill, où l'ombre frissonnante des grands arbres tout de suite vous met du rêve et du désir de tendresse au cœur. Dans ces bois, à un quart de mille environ de la route, il y a un chêne considérable, qu'on dit avoir été planté par le célèbre duc, comme tout chêne qui se respecte, d'ailleurs, dans une petite ville anglaise. Pourquoi le Iron-Duke plantait tant de chênes, ceci est un mystère historique. Autour du chêne, il y a un banc hexagone. Quand une jeune personne s'assied sur ce banc hexagone avec un *lad,* après avoir marché quelques minutes sous les arbres, le *lad* éprouve généralement le désir de lui baiser les lèvres, et la jeune fille perd la force de refuser. May, qui connaît l'endroit, évite généralement de s'y laisser conduire. Quatre fois seulement la chose arriva à la fille du sollicitor. La première fois, ce fut avec un jeune curé de la Haute-Église qui était venu soigner à l'eau tiède une terrible

maladie d'intestins, dont il mourut au printemps suivant. La seconde, ce fut avec un Français égaré dans ce coin d'Angleterre : tout de suite, il voulut conquérir d'autres avantages, si bien que May, épouvantée et révoltée, se sauva à travers les bois et courut jusqu'au giron de sa mère, laissant le jeune imprudent en tête à tête avec le Wellington-oak. La troisième et la quatrième fois, ce fut avec un Américain extrêmement jeune, dont elle s'était réellement éprise pour la façon dont il chantait des chansons nègres en s'accompagnant sur le banjo. Ce libre citoyen lui déclara qu'il l'adorait également, mais qu'il lui promettrait le mariage plus tard, quand il aurait fait fortune dans son pays. Il faut croire que la fortune se fait attendre, car May n'a plus de nouvelles du joueur de banjo...

Depuis ces cruelles expériences, May évite le chêne de Wellington et garde ses lèvres plus jalousement — bien que chacun sache qu'un baiser n'est pas un péché : *no harm in kissing!*

Le Suicide suprême

MANUSCRIT TROUVÉ DANS LA RUE

CERTES, la destinée ne m'a pas gâté; je ne puis pas dire cependant qu'elle m'ait déshérité plus qu'un autre. Il est triste d'être orphelin de père à sept ans; il est triste d'avoir une mère internée dans une maison de santé. Voilà le déchet de ma vie. Mais, d'autre part, c'est une chose agréable et bonne de posséder assez de fortune pour ne rien faire, assez d'indépendance pour aller où l'on a envie d'aller, à l'heure qui plaît... Il me semble que je n'aurais

jamais pu travailler, gagner de l'argent. Je suis très intelligent : du moins je le crois, parce que j'ai toujours compris tout de suite ce que j'entendais énoncer ou expliquer autour de moi; j'aperçois également tout de suite le vice des raisonnements, le défaut des combinaisons. Seulement je n'ai jamais pu fournir aucun effort intellectuel suivi, m'inquiéter d'approfondir une science, d'apprendre un art. Tout cela m'est incroyablement égal : même enfant, même au collège, l'application de mes camarades studieux me paraissait quelque chose de risible, de puéril... Ils étaient toujours placés avant moi dans les concours : n'empêche que je les savais beaucoup plus sots que moi, et je le leur prouvais à l'occasion.

Comme mon père m'a laissé quatorze mille francs de rente, je suis abrité du besoin et dispensé de travailler. Le plaisir de rester inactif au milieu de l'agitation ridicule de mes contemporains a suffi pour me distraire, dans la vie, jusqu'au milieu de ma vingt-cinquième année. Tous les matins, je m'éveillais en pensant : « Voici encore une journée que je vais pouvoir perdre à

ma guise. Tandis que chacun s'agite et s'efforce autour de moi, je serai, moi, un être de luxe, pour lequel le monde travaillera. » Et j'employais ma journée à me prouver à moi-même mon inutilité et mon indépendance en faisant des choses sans but, des voyages dans des endroits où rien ne m'appelait; je me divertissais aussi du labeur d'autrui, et j'ai passé des heures à observer les gens qui chargent des bateaux le long de la Seine. A force de les regarder, mon inaction devenait une jouissance aiguë...

Un jour — c'était le 3 mai 1890, je me souviens exactement de la date, — en m'éveillant de ma courte sieste d'après-midi, j'ai senti que quelque chose s'était cassé au-dedans de moi : le faible ressort, sans doute, qui me faisait encore mouvoir, agir au milieu des hommes. Un dégoût intense me saisit de ce peu de mouvement, d'action, qui subsistaient encore dans ma vie, par le seul fait que je vivais; je me parus aussi ridicule, aussi pitoyable que toutes les fourmis humaines dont l'affairement excitait, hier, ma pitié ou mon rire. Manger, dormir, marcher, s'habiller, se

déshabiller, prendre des fiacres, acheter des objets et les payer, — quelle différence, en somme, entre cette agitation quotidienne et celle du petit employé de bureau qui copie tout le jour des expéditions, ou celle du débardeur sur les quais de la Seine?... L'horreur de vivre s'abattit sur moi, à cette pensée, comme un suaire humide. Et je désirai passionnément le néant complet d'action, l'arrêt de ma machine animée, la mort.

*
* *

Quand j'eus bien démêlé en moi ce désir de mourir, j'éprouvai un grand soulagement. Pour la première fois, je souhaitais quelque chose, et cette contradiction avec moi-même me ravissait, comme un défi jeté à la destinée. Il me sembla que je venais de découvrir enfin ma vraie vocation, qui était de me tuer, de fixer le pendule humain enfermé en moi. Et, sans tarder, je me mis à réfléchir à la façon dont je me tuerais.

Les procédés habituels du suicide s'offrirent les premiers à ma pensée, naturellement. De notre temps, on se tue avec un réchaud, avec un revolver, ou bien en se jetant dans l'eau du haut d'un pont. Il y a aussi des gens qui se couchent en travers d'une voie ferrée, attendant le train qui les décapitera, les broiera. Tous ces moyens, je les jugeai barbares et odieux. D'abord, ils exigent un appareil extérieur qui me répugne; puis, aucun d'eux n'est sûr. La société est coalisée contre le suicide, comme elle l'est contre le silence, contre l'inaction, contre tout ce que j'aime. Il me fallait une mort contre laquelle la société fût désarmée. Il m'en fallait une aussi qui ne me fît pas souffrir. Si la mort m'attire, la douleur m'épouvante : la douleur, c'est de l'agitation exaspérée; c'est le contraire de la mort, parfait repos. Je ne veux pas de la douleur.

Eh bien, le croirait-on? La science, qui a fait, paraît-il, tant de progrès, surtout la science du corps humain et de ses rapports avec les substances organiques ou inorganiques, la médecine, en un mot, n'a pas fourni un moyen de se tuer

vraiment pratique, à la fois sûr, point douloureux, et, ce que je souhaitais particulièrement, permettant à celui qui l'emploie *d'avoir conscience qu'il meurt*. J'ai consulté là-dessus les plus célèbres médecins. Je me donnais à eux comme un écrivain, un romancier ayant besoin d'un dénouement original au livre qu'il écrivait. Ils finissaient tous par me conseiller de tuer mon héros à l'aide de stupéfiants, la morphine, l'antipyrine à haute dose, — ou par les hilarants comme le protoxyde d'azote. Mais quand j'insistais pour savoir si vraiment un organisme quelconque était sûr de mourir ainsi, ils m'avouaient que le plus souvent, le patient meurt de maladie à côté, de maladies cérébrales provoquées par l'abus de la drogue chimique...

Tous les médecins sont des ânes; Macbeth avait raison de vouloir « jeter la médecine aux chiens ».

*
* *

Faute de trouver mieux, j'avais cependant arrêté mon choix sur le protoxyde d'azote. J'achetai un masque de dentiste, je me procurai du gaz : aidé par un jeune étudiant en médecine qui, pour de l'argent, consentit à me seconder, je me fis endormir deux fois. J'éprouvai une sensation fort agréable, une sorte de fraîcheur lucide, aiguisée par l'attente de quelque chose de voluptueux. J'appris à manier moi-même l'appareil : rien n'était plus facile, à l'aide d'un robinet à portée de ma main, quand j'étais assis, le masque sur le visage. Lorsque j'eus ainsi tout préparé, je fixai la date de ma mort : le 21 septembre, à une heure du matin. J'employai les derniers jours qui me restaient à regarder d'un œil tout à fait calme le décor méprisable de la vie, que j'allais quitter. Je fis aussi quelques

visites à ceux de mes amis qui avaient le moins cherché à me nuire. Enfin, la veille de mon suicide, je me rendis à la maison de santé où l'on soignait ma mère afin de l'embrasser une dernière fois.

Je ne l'avais pas vue depuis deux ans. Je m'en félicitai en la voyant. Toute trace de mémoire avait disparu de son cerveau. Elle ne me reconnut pas. Je vis une sorte d'idiote assise sur un fauteuil bas, jouant avec une bouteille dans laquelle dansaient trois petits cailloux. Il n'y avait rien de commun entre cette idiote et moi; il n'y avait rien de commun entre elle et la charmante jeune femme qu'elle fut jadis, et dont le visage, la voix, les allures vivaient encore au fond de mon souvenir.

Avant de quitter l'établissement, le médecin qui m'accompagnait s'offrit à me le faire visiter. J'acceptai. Les fous ne me font pas peur, parce que j'ai le cerveau très solide. On me montra des forcenées attachées à leur escabeau, dans des cellules grillées, et qui rugissaient comme des fauves. On me montra des gâteuses, qui vinrent

tirer les pans de ma redingote, par derrière, avec des rires puérils. Je me promenai plus d'une demi-heure dans la vaste cour où sont laissées en liberté les folles non dangereuses, les monomanes, les mélancoliques. Presque toutes venaient parler au médecin, ou me parler : et presque toutes nous parlaient d'argent, de grosses sommes d'argent qu'elles offraient ou qu'elles réclamaient. Deux seulement pleurèrent, dirent qu'elles voulaient être libres. Mais une surtout m'intéressa.

C'était une femme de quarante ans à peine, encore fort belle. Tapie dans un coin de la cour, elle tenait une montre dans une main, une petite glace à barbe dans l'autre. Alternativement, elle se regardait dans la glace et consultait la montre. Ses lèvres remuaient sans cesse : elle paraissait compter, additionner des nombres.

J'interrogeai mon guide.

— C'est une folle par amour, me dit-il. Un jeune homme qui était son amant, la trouvant un jour trop vieille, l'a plantée là pour une plus jeune. Depuis, cette idée qu'elle vieillit a comme

polarisé son pauvre cerveau. Parfois elle s'imagine voir un grand trou ouvert, un trou noir vers lequel elle court, dit-elle, sans pouvoir s'arrêter : alors elle a des crises effrayantes. Dans les heures de calme, elle se borne à compter les minutes, à suivre dans la glace la marque laissée sur sa figure par chacune de ces minutes qui passent...

A ce moment, j'interrompis le médecin.

— Je vous remercie, docteur, lui dis-je. Tout ce que vous m'avez montré est fort curieux. Adieu!

Je le quittai brusquement; bien vite je sortis de la cour de la maison; il dut me croire aussi malade que ses pensionnaires. La vérité, c'est que j'avais besoin de solitude et de réflexion pour examiner une idée qui m'était venue tout à coup, suggérée par la monomanie de cette amoureuse de quarante ans, supputant la marche des heures.

Un grand trou noir, vers lequel on court sans pouvoir s'arrêter!... La marque laissée sur le visage par chaque minute qui passe!... Mais elle avait raison, cette folle! Chaque minute, vrai-

ment, logiquement, désorganise quelque chose de notre moi, puisqu'elle fait de nous un organisme plus voisin de la décomposition finale! Chaque minute est une étape sur le chemin qui mène au grand trou noir, à la Mort. La plupart des êtres humains, qui sont vains et bornés, ne s'avisent pas de cette désorganisation incessante, de cette course au néant, sans rémission, sans halte. Mais en y songeant fortement, en *polarisant* son esprit, comme disait le médecin en son langage pédantesque, sur une vérité aussi incontestable, un homme très intelligent, — moi, par exemple, — ne pouvait-il pas parvenir à ressentir constamment cette course vers la Mort, comme on a constamment la sensation de la vitesse, en bateau, en chemin de fer?... Et si j'y parvenais, cette mort infinitésimale, dispensée avec tant de régularité et de lenteur, n'était-elle pas le plus sûr, le plus long, le plus savoureux des suicides?

J'ai laissé là le protoxyde d'azote, et je me suis entraîné à ressentir, sans cesse, ce frôlement de la Mort, dissimulé sous les vaines draperies de la Vie.

Oh! longtemps je n'ai été qu'un néophyte grossier; je n'apercevais la vitesse du temps, l'usure progressive de mon cerveau qu'en m'efforçant violemment, et ces sensations étaient interrompues par de longs intervalles au cours desquels je subissais au contraire, une stupide illusion d'activité organique, d'accroissement vital.

Mais je n'ai point lâché prise. Je me suis entouré de tout ce qui mesure et symbolise la fuite des minutes; j'ai recherché tout ce qui accuse la lente et inévitable déchéance des êtres vivants. Je suis revenu à la maison de santé où vit ma mère; j'ai conversé avec cette quadragénaire amoureuse qu'ils appellent une folle, et que je considère, moi, avec le respect de l'Indien pour les saints et immobiles derviches. Elle m'a communiqué sa sensibilité exaspérée : et maintenant elle n'est qu'une élève auprès de moi : car cette course à la mort qu'elle redoute, je l'aime, moi, je la savoure. Il n'est plus de fraction si infiniment courte de la seconde où je ne me sente mourir; je suis, avec le microscope de ma conscience, non seulement le ravage d'une heure

sur ma figure, mais l'élimage d'une minute sur mes poumons, sur mes reins, sur mon cœur...

Mon corps est un grand sablier où je regarde obstinément couler le sable.

Qui me parlera maintenant de ces suicides vantés par les Latins impériaux, la veine du bras ouverte dans le bain, la vie lentement vidée à travers l'eau tiède, et le doux poison mortel s'infiltrant à la place du sang extravasé? Le bain où je me suis plongé, c'est la mort même, qui, goutte à goutte, remplace en moi la vie qui fuit... Je suis un philosophe plus grand que Leibnitz, et un inventeur plus grand que Newton. J'ai découvert le suicide suprême — qui est de vivre.

. . . . . .

Le Buste

Le département français du Gers est venu tardivement à la République; longtemps l'influence bonapartiste y prévalut. Jusqu'à la dernière législature, le candidat de la réaction impériale triomphait dans plusieurs arrondissements. Et, même aujourd'hui que la députation est en majorité républicaine, on cite des communes où le Conseil municipal n'est composé que de bonapartistes.

Aux récentes élections communales, le petit bourg de Pélougat — arrondissement de Con-

dom — fut, pour parler comme les journaux de l'endroit, « enfin arraché à la réaction ». Cette conversion était due à l'influence personnelle d'un industriel de Pélougat, nommé M. Delatouche, gros distillateur récemment installé dans le pays, où il n'avait ménagé ni l'argent, ni les poignées de main. M. Delatouche entretenait à Paris, avec le personnel du Gouvernement, d'amicales relations. Par son entremise, la commune, toute bonapartiste qu'elle était alors, reçut cinq mille francs du Ministre des Cultes pour restaurer l'église — des tableaux géographiques du Ministre de l'Instruction Publique pour orner les murs de l'école des filles, — et, du Ministre de l'Agriculture, mille cinq cents francs pour les victimes de la grêle... M. Delatouche, qui n'était encore ni maire ni conseiller, obtenait tout cela de Paris rien qu'en écrivant un bout de billet à son bon ami Chose, à son bon camarade Un Tel, chefs de cabinet de divers ministères. Cette avalanche de bienfaits officiels fit réfléchir les Pélougatais, et dans leur imagination de méridionaux tempérés, l'étoile de Napoléon pâlit insensiblement. Ils rêvaient alors d'un certain bout

de chemin de fer dit stratégique, éminemment propre à diriger sur Bordeaux et sur Paris, en temps de paix, les œufs, les poulets, les fruits et le vin que Pélougat produit en abondance. M. Delatouche promit d'obtenir le chemin de fer, si seulement on le nommait au Conseil municipal.

Il fut élu avec une belle majorité, et toute la liste républicaine avec lui. On le nomma maire. Il eut pour premier adjoint Bergeot, maître maçon. Le cabaretier Nicasse fut son second adjoint.

*
* *

Les feuilles gouvernementales de la région enregistrèrent avec une joie calme et digne la conversion de Pélougat. « En somme », disaient-elles après avoir donné le résultat du vote, « bonne journée pour la République ». Les gazettes réactionnaires daubèrent sur la sincérité de la con-

version : elles insinuèrent que les Pélougatais, malins, voulaient surtout leur chemin de fer et que le premier train qui emporterait leurs volailles et leurs fruits vers des marchés rémunérateurs emporterait aussi leurs convictions républicaines.

La vérité, c'est que, sauf le maire, les membres du nouveau Conseil municipal n'étaient vraiment pas très ardents pour les institutions démocratiques. Ils n'affichaient pas volontiers leur foi récente; et quelques-uns même n'étaient pas bien aise quand on les appelait en face : les Républicains. Un incident mit cela en lumière dès la première séance de la nouvelle municipalité.

La cheminée de la salle des délibérations était ornée d'un buste en plâtre, tout patiné par le temps; ce buste, le croirait-on? était encore celui de Napoléon III... Mon Dieu! oui... de l'empereur. L'image du « tyran » avait été respectée au Quatre-Septembre, parce qu'elle ne choquait les sentiments intimes de personne dans la commune. Plus tard, elle avait été pieu-

sement conservée par les municipalités successives, en témoignage de fidélité au régime déchu. Et comme Pélougat était un très modeste village, isolé au bas de la lande, écarté de l'itinéraire de tous les voyages officiels, nul fonctionnaire supérieur n'avait jamais dénoncé cette inconvenance. Ainsi, après vingt-cinq ans et plus de République officielle, le masque au large front, au nez busqué, aux durs méplats, le masque à moustaches et à barbiche de Napoléon III, présidait encore aux délibérations municipales d'une petite commune de France.

— Messieurs et chers concitoyens, dit M. Delatouche dès que la séance fut ouverte, avant toute chose, il convient de faire disparaître cet outrage permanent à nos plus chères convictions...

Des approbations discrètes saluèrent ce début... On vota immédiatement l'exil du buste de Napoléon III, sa relégation dans les greniers de la mairie. Mais quand le maire proposa de voter les fonds nécessaires à l'achat d'un buste de la République, il se heurta à une opposition unanime.

— *Bou Diou!* cent francs pour un portrait de plâtre, s'écria Nicasse! La commune n'est pas assez riche, *moussu!*... surtout après cette grêle...

— Si le Gouvernement veut que nous l'ayons sur notre cheminée, la tête de *sa* République, il n'a qu'à nous l'offrir, *té!* ajouta Bergeot.

Agacé par cette obstination et voyant qu'il n'en triompherait pas, le maire finit par déclarer que lui, Delatouche, paierait le buste de ses propres deniers. Dès lors, tout le Conseil fut d'accord.

On vota des félicitations au maire; on envoya par télégraphe une adresse au sous-préfet de Condom, pour qu'il vînt en personne, le deuxième dimanche suivant, inaugurer l'image. On vota quinze francs pour illuminer, le soir de la fête, la place de la Liberté et payer les musiciens qui feraient danser... Le buste fut commandé sur-le-champ à une grande maison spéciale de Paris. Tout le monde se sépara joyeux.

Dans l'après-midi, le sous-préfet répondit au télégramme du maire :

« *Je serai heureux et fier d'aller fêter avec vous*

la belle commune de Pélougat, enfin arrachée aux griffes de la réaction. »

*
* *

Environ cinq jours plus tard, le maire fut avisé que le précieux colis qui contenait le buste était arrivé à la gare de Gabarret, qui desservait Pélougat en attendant l'achèvement du fameux chemin de fer. Il y a treize kilomètres de Pélougat à Gabarret. Le maire offrit à ses adjoints de les mener dans son break : on rapporterait le colis. Ils acceptèrent.

Arrivés tous trois à la station de Gabarret, on les mit en présence d'une caisse oblongue, avec des « O » à tous les coins du couvercle et le mot « FRAGILE » imprimé largement en travers. Ils allaient l'emporter sur le break, quand le chef de gare fit obligeamment observer qu'il serait sage de vérifier d'abord le contenu de la caisse,

car la compagnie n'acceptait plus de responsabilité après la remise du colis... Peut-être voulait-il simplement satisfaire une curiosité légitime et contempler de ses yeux le contenu... Peut-être avait-il sur la conscience quelque manœuvre un peu brutale de ses agents. Quoi qu'il en soit, on suivit son conseil. On ouvrit la caisse.

Elle contenait une quantité considérable de foin et de papier, mêlé à un amas de plâtras informes. Le buste avait été brisé dans sa caisse par un cahot. Il ne restait intact que le socle, orné du monogramme « R. F. » dans un demi cercle de lauriers.

Nicasse fut péniblement affecté. Bergeot, lui, riait dans sa barbe, point mécontent au fond de la mésaventure, car il était jaloux du maire. Très calme, M. Delatouche se contenta de dire :

« Rien n'est compromis. La compagnie est responsable. Monsieur le chef de gare, veuillez recevoir ma déclaration. »

Pendant la semaine qui suivit, Pélougat fut animé par des discussions passionnées. Les réactionnaires triomphaient. Le curé, du haut de sa

chaire, signala le doigt de Dieu dans l'événement. Bergeot, sans rien laisser paraître, souhaitait secrètement que la Compagnie fît des difficultés et que le buste n'arrivât point. Il fut déçu. Un avis de Gabarret signala bientôt la nouvelle caisse.

De nouveau la municipalité se transporta à la gare. De nouveau la caisse fut ouverte, MM. Delatouche, de Bergeot et de Nicasse. Lorsqu'on eut enlevé le foin et le papier, le chef de gare lui-même ne put retenir un cri d'admiration. L'auguste image apparaissait, intacte, la face vers le ciel, éblouissante de blancheur. Ce n'était pas une de ces Républiques anodines, à physionomie niaise, à bandeaux plats, qui peuvent à volonté représenter la liberté, l'agriculture ou la ville de Rouen. C'était une République au masque énergique, aux narines frémissantes, à la bouche impérieuse. Elle était coiffée du bonnet phrygien; son péplum entr'ouvert découvrait à demi une gorge ronde qui semblait palpiter du souffle révolutionnaire.

— Macquaréou! fit le chef de gare; la belle femme!

M. Delatouche triomphait modestement. On recouvrit le buste de sa paille et de son papier. On transporta la caisse sur le break, puis dans la salle du Conseil, à Pélougat.

Mais quand le Maire, en présence de tout le conseil, voulut le soulever de sa couche de foin, afin de le poser sur la cheminée, il arriva cette chose imprévue, épouvantable, que le buste se sépara en trois tronçons. Des brisures fines, que personne n'avait aperçues, tranchaient le plâtre, l'une obliquement au milieu du front, l'autre juste en travers du cou.

Immobile et silencieux. M. Delatouche regardait les trois morceaux de sa République; on eût dit de quelque moulage judiciaire obtenu sur la victime d'un attentat sinistre. Que faire à présent? La compagnie refuserait de remplacer le buste, et d'ailleurs, pouvait-on davantage espérer qu'il arriverait intact? Mieux valait renoncer à l'inauguration... écrire au sous-préfet... raconter l'incident...

Bergeot, le maître-maçon, qui lui aussi considérait le buste avec attention, dit en se grattant la tête :

— Té! si on me laissait faire, je le racommoderais bien, moi!

— Vous pourriez faire cela, Bergeot? s'écria le maire, en lui prenant les deux mains.

— Peut-être!... Les morceaux, ils y sont tous... Il n'en manque pas... Je les mettrai tout contre, avec un bout de bâton par dedans... et je coulerai du plâtre... ce sera encore plus solide qu'avant.

On livra le buste à Bergeot, qui l'emporta chez lui. Avant la fin de la journée il le rapporta, restauré. Les brisures étaient absolument invisibles. On l'exposa dans le vestibule de la mairie, où toute la commune fut admise à le contempler. L'admiration fut partagée entre M. Delatouche, qui l'avait payé, et Bergeot, qui l'avait réparé. Les réactionnaires vinrent comme les autres. Le plâtre frais coulé à l'intérieur du masque répandait une singulière odeur sulfureuse.

— Elle sent bien mauvais, votre République, déclara le curé dédaigneusement.

Le surlendemain, l'odeur avait disparu. Mais, vers le soir, on observa un phénomène singulier.

Le visage et le sein de la République se fendillaient de toutes parts : une infinité de menues crevasses allaient s'élargissant peu à peu. Le secrétaire de la mairie, alarmé, courut chercher Bergeot.

— *As pas paour!* fit le maître-maçon. C'est le plâtre qui est dedans qui a gonflé en séchant... Laissez faire encore, que ce soit tout à fait sec. Après je boucherai les crevasses.

Le bruit de l'incident se répandit dans la commune, et les plaisanteries des bonapartistes recommencèrent :

— Elle craque déjà, leur République, répétait le curé en se frottant les mains. Ils ne pourront pas l'inaugurer.

On échangea des mots blessants. Chez Nicasse, il y eut une rixe.

Toutefois Bergeot tint sa promesse : l'accident fut vite réparé. Quelques lignes bizarres demeurèrent visibles sur le visage : mais en somme, on eut une République fort acceptable. La date de l'inauguration fut maintenue au dimanche suivant. Pour que la cérémonie fût plus solennelle, on couvrit provisoirement

le buste d'un voile de calicot, noué autour du socle.

Le sous-préfet lui-même devait lever ce voile.

*
* *

La veille de la cérémonie, Bergeot, soucieux, vint trouver le maire.

— Si on allait, pas moins regarder un peu la République, *moussu* ?... Peut-être qu'il se sera fait encore quelques crevasses ?

M. Delatouche acquiesça. Tous deux se rendirent à la salle des délibérations, ôtèrent le voile. Un spectacle affreux leur apparut.

Toute la face de la République, son cou, sa gorge, son bonnet phrygien, étaient couverts de pustules verdâtres, alternant avec des plaques d'un noir terreux. Cela avait l'air d'une figure de musée anatomique, où l'on reproduit artificiellement les affections cutanées.

Le maire et l'adjoint se regardaient consternés.

— Peut-on enlever cela? demanda M. Delatouche.

— Pas moyen, répliqua Bergeot... Ça vient du dedans... C'est comme une moisissure de muraille...

— Mais alors, sacrebleu! nous sommes fichus!... Nous ne pouvons pas inaugurer un pareil monstre! nous serons couverts de ridicule. Tout cela est de votre faute, Bergeot! Si vous n'aviez pas réparé ce buste si maladroitement!... Maintenant, nous n'avons même plus le temps d'en commander un autre.

Bergeot, humilié, baissait la tête. Soudain il lui vint une idée.

— Pour cette République-ci, *moussu,* vous avez raison... Il y a plus qu'à la piler et à en faire du plâtre... Mais, si on s'en allait chercher l'autre portrait, celui de l'empereur défunt?... Il est au grenier... Il est pas cassé ni abîmé, non!

— Le buste de l'empereur? Vous êtes fou? Vous voulez faire inaugurer le buste de Napoléon III par un sous-préfet de la République?

— Mais non pas! Vous allez, vous allez! vous ne laissez pas expliquer le monde! On l'arrangerait, cet empereur. On lui ôterait ses moustaches, sa barbiche... On lui coulerait sur la tête un bonnet de coton comme à celle-ci... Je le ferai bien, oui, moi!

Le maire émit des objections. Il n'avait plus confiance dans le talent de Bergeot.

— Comment voulez-vous, même avec un bonnet phrygien sur la tête, que le buste de Napoléon ressemble à un buste de République?

— « Hé! *bou Diou!* répliqua Bergeot, qui donc l'a vue, en chair et en os, votre République? C'est-y vous, ou moi, ou le sous-préfet? Ça a la tête que l'on veut, une République.

De guerre lasse, M. Delatouche consentit. Il fut convenu entre le maire et l'adjoint que la tentative resterait secrète de peur d'un échec.

Bergeot apporta du plâtre dans le grenier de la mairie. Toute la journée, il travailla, façonnant de son mieux le buste de l'empereur Napoléon III à la ressemblance de la République. Le soir tombait quand il eut fini. Il alla chercher le maire et lui montra son ouvrage.

Certes, avec son front creusé, la courbe dure de son nez, les violents méplats de ses joues, c'était une étrange République que la République de Bergeot. Heureusement, le bonnet phrygien, exactement moulé sur le modèle, sauvait tout. Le maire ne cacha pas sa surprise.

— Mais il n'est pas mal du tout votre buste! Vous avez du talent, Bergeot! Mes compliments.

L'adjoint, d'un ton goguenard, répliqua :

— On a fait de son mieux, té!

Il mit dans la main du maire un petit paquet enveloppé dans un fragment de journal.

— Gardez-ça, *moussu lou maïré;* ça pourra nous resservir un jour ou l'autre.

— Qu'est-ce que vous avez mis là-dedans? demanda M. Delatouche, surpris.

Bergeot, fixant le maire de ses petits yeux railleurs de Gascon, répondit :

— C'est les moustaches et la barbiche de l'empereur, Moussu. Je les y ai ôtées bien soigneusement, comme avec un rasoir... Alors... si des fois... la République du présent gouvernement — vous comprenez? si on la flanquait bas... et si les Bonaparte revenaient... qu'est-ce

que je fais, moi? J'enlève le bonnet de coton au portrait... J'y recolle la barbiche et les moustaches... et voilà mon empereur droit sur sa cheminée sans qu'il en coûte un sou à la commune!

L'Inquiet

Qu'ai-je fait de ma vie? me dit Joris. Quel sort a tourné en inquiétude et en misère tout ce qui s'annonçait à moi comme les promesses du bonheur?... Me voici en pleine nuit : je ne sais plus ce que je souhaite; ce que je redoute n'a pas de nom. J'ai peur d'une imagination que j'ai suscitée moi-même. Je suis pareil à un apprenti sorcier qui, ayant déchaîné autour de lui la ronde des esprits, chercherait vainement dans sa mémoire le mot fatidique qui les doit sceller de nouveau dans le néant...

J'ai pourtant connu le bonheur, ou du moins une sorte de joie vivace de tous mes sens, qui m'échauffait l'esprit par son rayonnement, jusqu'à me faire dire avec sécurité : Je suis heureux. J'ai connu la joie des enfants qui se divertissent avec des jouets, et savent que casser ces jouets sera encore un divertissement. Ainsi, jouant avec l'amour des femmes, je goûtais leurs caresses, tout en savourant par avance la liberté de mon cœur, que je reprendrais quand il me plairait. Aujourd'hui, ce cœur a appris à souffrir; je songe avec épouvante au mal que j'ai dû faire, autour de moi, dans l'insoucieux égoïsme de ma première jeunesse. Étais-je coupable, moi qui ne croyais pas que l'on pût souffrir ainsi?... Le mensonge et l'amour me semblaient s'allier à merveille pour décorer ma vie. Tromper, du moment qu'il s'agissait d'aventures sentimentales, revêtait pour moi un sens joli et pimpant, très différent de ce bas synonyme : mentir.

Or, voici que la semence malsaine, jetée par moi, naguère, avec indifférence, a germé et levé dans le mystère. Il est né d'elle, l'arbre de men-

songe dont l'ombre lourde m'offusque et m'oppresse aujourd'hui.

... J'avais vingt-huit ans quand je rencontrai Germaine. Mon jeune égoïsme, déjà rassasié de l'excessive liberté du célibat, cherchait dans le mariage, avec plus de confortable et plus d'importance sociale, le subtil espoir d'un ragoût nouveau pour les aventures prochaines.

Les femmes, est-il besoin de le dire, m'inspiraient toutes une extrême défiance; pourtant, comme j'avais une sœur que j'aimais et qui me paraissait la pureté même, je daignais croire encore à l'innocence de quelques jeunes filles. Germaine me gagna par son air d'innocence plus encore que par sa réelle beauté. Elle était d'excellente famille, encore qu'à demi ruinée. Je fus assidu chez ses parents, qui de longue date avaient connu les miens; je menai la conquête de l'enfant sans défense avec l'habileté que donne une longue coutume de libertinage. Bientôt, je ne pus douter que Germaine m'eût donné tout son cœur.

Je résolus, cependant, une dernière épreuve avant de l'épouser.

Un jour que, seul avec elle, lui tenant les mains et la regardant au fond des yeux, je devinais les aveux tout près de ses lèvres, j'eus l'horrible courage de lui dire :

— Germaine, je vous aime. Si ma vie était libre, je demanderais à vos parents qu'ils m'accordassent votre main...

Elle défaillait déjà... Sa tête se penchait vers mon épaule. Je l'arrêtai doucement :

— Germaine, je ne puis être votre mari. Ma vie est liée à la vie d'une autre femme et il ne m'appartient plus de dénouer ces liens. Mais je vous aime et je vous aimerai toujours. Voulez-vous être à moi?...

Elle me répondit, parmi les larmes qui avaient silencieusement inondé ses yeux :

— Mon ami, je vous appartiens... Mais puisque je ne saurais être votre femme, comment pourrai-je vous prouver que je suis à vous?

Je vis bien que l'innocence de son cœur dictait ces naïves paroles.

Eh bien! je fis cette chose odieuse : je traitai cette enfant comme ma fiancée, tout en lui di-

sant qu'elle n'était pas, qu'elle ne serait jamais ni ma fiancée, ni ma femme. Comment m'eût-elle opposé des résistances et des refus? Elle m'aimait. Moi, si parfois un sursaut d'honnêteté et de franchise me secouait le cœur, j'avais, pour me calmer, cet argument : « Qu'importe, puisque j'ai vraiment la volonté d'épouser Germaine, puisque tout ceci n'est qu'une épreuve, puisque l'histoire de ma liaison est imaginaire?... » Et vraiment tout n'était qu'imagination dans le conte que je lui avais fait. Je trouvais ingénieux et légitime ce moyen de connaître si Germaine m'aimait; car le péril du mariage, me disais-je, c'est que la jeune fille, pour honnête et sincère qu'elle soit, ignore souvent elle-même si elle aime d'amour l'homme qu'elle va épouser. Elle aime le courtisan légitime, la situation assurée, la maternité promise. Moi, je voulais être aimé comme un amant. Et je me félicitai de mon adresse quand Germaine, amoureuse et désolée, m'eut promis de me suivre où il me plairait, et d'être, tant qu'il me plairait, ma maîtresse inavouée et inconnue.

Le lendemain du jour où cette promesse fut arrachée à ses lèvres fiévreuses, qui maintenant savaient le sens des mots qu'elles prononçaient, je me présentai chez elle. Elle croyait que j'allais lui décrire les moyens choisis pour l'enlever. Je lui dis :

— Germaine, je vous apporte une heureuse nouvelle. J'ai rompu la liaison qui pesait sur ma vie. Je suis libre. Voulez-vous être ma femme ?

*
* *

S'il est une récompense du mensonge, je l'ai goûtée. Imaginez la femme — et la maîtresse — que fut en même temps pour moi, durant la première saison de notre mariage, cette enfant adorable, dont la pureté, savamment troublée par mes caresses, renaissait dans le mariage... Nous ne connûmes, en vérité, aucune des banalités que

je redoutais dans la possession légitime : Germaine m'adorait pour les souffrances mêmes qu'elle avait subies par moi, pour les remords et larmes que je lui avais coûtés... Et elle m'adorait encore pour le bonheur imprévu, immense, que j'avais rendu tout d'un coup à son âme désespérée.

Oui, nous fûmes heureux. Si heureux que cette présence de femme, insensiblement, me changea et me fit un cœur nouveau. Ma compagne innocente m'enseigna, de l'amour, plus que mon expérience malsaine ne lui en apprit. Elle m'enseigna à aimer... Mon égoïsme se sublima à la tendre chaleur de son abnégation. Je devins meilleur ; je devinai des bonheurs plus poignants ; mais, du même coup, il se créa en moi des facultés de souffrir que je n'avais point. Celles-ci, je n'en fus pas d'abord averti, car j'étais heureux. Aujourd'hui que je suis malheureux, je sens bien que l'homme que j'étais, avant mon mariage, n'aurait pas su être malheureux ainsi.

Je suis malheureux, et pourtant je suis riche et sain, et j'aime sans partage ma femme qui

m'aime parfaitement. Ce qui me fait misérable ne vient ni d'elle ni de moi : ce n'est pas de la jalousie, car on n'est pas jaloux de soi-même, on n'est pas jaloux de ce qui n'a pas été... L'angoisse sans cause et sans nom m'est venue insensiblement; je ne puis rappeler aucune date, aucun fait... L'angoisse fut sourde d'abord comme le picotement d'un bouton qui menace; puis elle fut l'ulcère qui sans cesse ronge sa substance et la réforme, sans laisser au patient un instant de répit. Je suis devenu taciturne et hargneux. J'ai peur d'aller à la folie ou à la destruction volontaire... Germaine, qui m'observe douloureusement, se désole et s'effare, cherche inutilement à me calmer et à me distraire. Elle ne comprend pas comment le mari qu'elle adore, et dont le violent amour n'est aucunement amoindri, peut lui montrer ce visage douloureux et laisser deviner cette âme en torture... Elle me questionne avec des caresses et avec des pleurs... Je ne lui réponds pas, je ne peux pas lui répondre...

Comment lui dirais-je que le mensonge d'autrefois me dévore... que je souffre le martyre en

me rappelant qu'elle a failli être la maîtresse d'un homme, que sa chute a tenu à la seule clémence d'un homme?... Oui, cet homme était moi, je le sais bien... Qu'importe! C'était moi et c'était un autre. C'était un libertin égoïste, curieux d'expériences, contempteur de la femme... D'un tel homme elle s'est éprise; elle a failli lui donner sa pudeur, sa tendresse, sans compensation, pour la joie d'être serrée dans ses bras... Et l'amante de ce bandit est ma femme, aujourd'hui! Et elle s'étonne que je la repousse parfois avec une brutale horreur, quand elle me tend sa bouche en me disant :

— Mon cher mari!...

. . . . . .

109

Un Chèque

QUATRE familiers de la salle de jeu causaient, les pieds aux chenets, tandis que dans la cheminée languissait un feu d'automne.

Ils attendaient le valet de pied qui, tout à l'heure, promènerait à travers les salles, sur ses gros mollets blancs, l'annonce que « ces messieurs étaient servis ». Cependant, ils entretenaient, aussi mollement que le feu inutile, une de ces tranquilles et neutres conversations de club, dont les répliques, d'avance prévues, ne

coûtent pas plus d'effort à proférer qu'à comprendre, tout en gardant un air de philosophie mondaine auquel se complaît l'amour-propre des causeurs. On discutait les rapports modernes de l'amour et de l'argent. Et les formules que le théâtre et le roman ont vulgarisées avaient été jetées tour à tour sur le tapis, aussi méthodiquement que des cartes de whist, lorsque le gentleman au teint de citron peu mûr, trop bien habillé, qui prononçait les *j* et les *u* d'une façon singulièrement douce, déclara :

— Je suis de l'avis de Monsieur. L'argent souille l'amour. Il démoralise les femmes, empêche l'essor des sympathies naturelles. On devrait constituer, entre gens honorables, une ligue contre l'usage honteux qui fait de l'amour une affaire. Chaque adhérent s'engagerait à ne jamais outrager une femme de son monde en lui offrant de l'argent, et à *boycotter* résolument celles qui ont le front d'en demander.

— Cependant, objecta le gros agent de change, il y a des cas...

— Un homme d'honneur sait les discerner, interrompit l'étranger. Mais c'est aussi son de-

voir de donner, de temps en temps, une leçon aux petites impertinentes qui acclimatent dans le monde les mœurs du demi. Ainsi, moi...

Les yeux et les fronts se relevèrent, dans l'attente de l'anecdote.

— Ainsi, moi, j'ai eu l'occasion, tout récemment, de traiter l'une d'elles comme il convient. C'était la femme d'un de mes amis. Mariée depuis trois ans à peine. Mais des toilettes, un train de maison, des réceptions!... Enfin, la dépense sans compter qui fait dire aux braves gens : « Cette petite Une Telle est toquée... Elle s'endette à fond! » La petite Une Telle s'endette effectivement à fond; mais elle n'est pas toquée du tout : elle sait qu'elle a, pour le jour du krach, une réserve bien plus fructueuse que sa dot et les revenus de son mari... Tranquillement, sous des apparences de fêteuse honnête qui la mettent à plus haut prix, elle cherche, elle prépare, elle amorce la bonne affaire.

« La jeune femme de mon ami me fit l'honneur de me choisir comme bonne affaire. J'avais eu, les mois précédents, assez de chance ici. Elle le savait. Elle m'en félicitait de temps en

temps, mêlant ses compliments de questions précises. Elle ne voulait pas risquer un mauvais début.

« Un soir que j'avais dîné chez elle, elle me prit à part. Elle me demanda si elle me plaisait. Je lui dis oui, avec politesse. Elle insista. Je le lui redis avec brutalité. Elle parut satisfaite.

— « Alors, pourquoi tardez-vous tant à me faire la cour ?

— « Parce que je respecte les femmes de mes amis, répliquai-je.

— « Jusqu'au jour, je suppose, où il leur plaît à elles-mêmes de n'être plus respectées ?

— « Précisément. Ma vertu ignore les excès.

« Elle sourit, médita quelques instants, puis, sans autre transition, proféra cette phrase qui, malgré une certaine habitude de la vie et des femmes, me surprit un peu.

— « Alors, le jour où j'aurai besoin d'un chèque sérieux, je pourrai penser à vous ?

— « Je vous en serai reconnaissant de tout mon cœur, répliquai-je.

— « Entendu, fit-elle.

« Elle se leva, m'envoya en me quittant un

sourire des yeux et de la bouche, — et courut s'asseoir auprès d'une dame âgée, fort bien titrée, qui avait été l'ornement et la gloire du repas.

« Je pris, je vous l'avoue, cet entretien et la proposition finale pour un libertinage de paroles sans importance et sans objet. Déjà je n'y songeais plus, quand un télégramme bleu, tranquillement signé du prénom de la jeune femme, m'arriva la semaine suivante.

« Je lus :

On viendra toucher le chèque demain jeudi, à trois heures, chez vous. — Lucy.

« Qu'auriez-vous fait à ma place? Fermer ma porte?... C'était bien grossier. Envoyer le chèque sans rien demander en échange?... C'était bien nigaud... Prévenir mon ami?... Un homme d'honneur respecte les secrets d'une femme, quels qu'ils soient. Le hasard m'inspira une façon d'agir qui donnât à la dame une salutaire leçon tout en

ne me faisant passer, à ses yeux, ni pour un moraliste à outrance, ni pour un sot.

« Au moment où me fut remis le télégramme bleu, un chèque traînait précisément sur ma table... un chèque au porteur de deux cents louis environ... sur la *River Plate Bank*... On me l'envoyait de mon pays. Ce chèque était parfaitement régulier, semblable de tout point aux autres chèques de la même banque, dûment daté, chiffré et signé par l'envoyeur. Seulement, en travers, par le milieu, un petit dessin à jour brodait ce simple mot en piqûres d'épingle :

DUPLICATA

« Vous savez, messieurs, que l'usage est d'envoyer en double les chèques d'outre-mer, chacun par un bateau différent, pour parer aux chances de retards et de pertes. »

— En effet, dit l'agent de change.

— « Dès lors, je tenais mon plan. Je préparai tout, le lendemain, pour la réception de la jeune femme. Elle vint très exactement à l'heure annoncée. La première chose que je fis fut de lui

présenter le chèque. Elle sauta de joie comme une petite fille à qui l'on offre un joujou. Elle se fit expliquer où et comment elle devrait toucher la somme. Après quoi, elle mit avec soin le petit papier dans son portefeuille et se montra très gracieuse pour moi pendant deux heures durant... Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde, sans fixer de nouveau rendez-vous, mais en nous disant : Au revoir!... »

Le conteur s'arrêta, comme si son histoire était finie. Mais il dut lire un peu d'inquiétude et d'incompréhension sur le visage de ses auditeurs, car il ajouta :

— J'avais, bien entendu, touché le chèque original depuis plus de quinze jours.

A ce moment, le valet de pied traversa la salle et cria d'une voix retentissante, quoique tout de même discrète :

— Ces messieurs sont servis.

On se leva. Le gentleman étranger et l'agent de change prirent les devants. Leurs deux collègues les suivirent à quelque distance.

— Ce monsieur conte agréablement, dit l'un

de ces derniers à demi-voix. Y a-t-il longtemps qu'il a été reçu au cercle?

— Six mois, je crois...

— Vraiment!... Quels parrains?

— Oh! tout ce qu'il y a de mieux, répondit l'autre.

Et le valet de pied, qui, sur leur passage, effaçait contre le chambranle de la porte ses gros mollets blancs et son ventre drapé de satin, entendit nommer les parrains du conteur :

— Le marquis de... Don Alonzo de... y... etc.

Vieillir

Quand j'aurai fini de remplir les quatre feuillets blancs qui sont devant moi, sur la table à écrire, il est vraisemblable que je me tuerai. Pour m'en empêcher, il faudrait que d'ici là surgît l'inventeur, sauveur hypothétique de l'humanité, à qui je lègue ma fortune. Mais l'inventeur ne surgira pas, car, jusqu'à présent, l'humanité grossière n'a même pas exprimé le vœu de le voir apparaître. Elle s'est inquiétée de se transporter plus ou moins rapidement d'un point à un autre du globe, de

converser à distance, de détruire les choses et elle-même avec une puissance grandiose; quelques esprits de choix allèrent jusqu'à découvrir des méthodes pour guérir des affections particulières, la petite vérole, le choléra, la rage.

Mais les meilleurs et les plus savants ont souffert, ont vu souffrir près d'eux du grand mal qui nous ronge tous, sans penser à y chercher un remède. Au fait, peut-être n'en souffraient-ils pas; peut-être ne l'apercevaient-ils pas chez autrui.

Moi-même, avant d'en ressentir les premières atteintes, n'ai-je pas ignoré que tous mes semblables en étaient infectés, et que j'en portais les germes au dedans de moi?

Oh! les heureuses premières années de la vie! Je crois en avoir joui de façon plus intensive qu'aucun autre homme. De très bonne heure, vraiment enfant encore, et la raison toute gourmée d'ignorance, j'ai goûté, avec une conscience merveilleusement fine, la saveur de la vie, de la vie à chaque minute accrue. J'ai positivement senti pousser ma chevelure, et les pâtes gélatineuses de mes os puérils se durcir en calcaire

solide. La force affluait dans mes muscles qui, peu à peu, grossissaient. La bulle d'air que je respirais, la chaleur qui me dilatait la peau, les aliments que j'absorbais, tout ce qui, de l'univers ambiant, entrait en relation avec moi, tout cela était une conquête de mon jeune organisme, tout cela m'accroissait, m'approchait d'être adulte. Mon intelligence en même temps que mon corps s'amplifiait et se fortifiait. J'étudiai les sciences avec l'ardeur joyeuse du néophyte; elles s'empressèrent à me pénétrer, à m'accroître, à me constituer de la substance pensante comme les éléments pondérables m'avaient constitué de la substance mouvante. Je connus enfin l'amour; il m'apparut comme le véritable but vers lequel avaient tendu tous les efforts de la nature, coalisés sur mon microcosme individuel. J'aimai comme j'avais remué, comme j'avais mangé et bu, comme j'avais appris la métaphysique et les sciences exactes : avec une joie d'action qui primait toute autre émotion sentimentale ou sensible. Et, cette fois encore, après cette nouvelle étape dans la vie, j'eus conscience d'avoir augmenté ma personnalité.

Tout cela était purement un leurre, je m'en aperçois bien aujourd'hui, et je suis à me demander comment un esprit aussi familiarisé avec la géométrie put errer de façon si grossière. Une courbe continue part de zéro, évolue d'un façon quelconque sur un plan et revient à zéro : il est bien évident qu'elle tend vers zéro, au vrai sens du mot, lorsqu'elle monte aussi bien que lorsqu'elle descend. Telle est la vie humaine. Nous commençons à tendre vers notre zéro final, vers la Mort, depuis notre zéro initial. Naître, croître, prendre des muscles et de la barbe, c'est des étapes de vieillir. Par une convention ridicule, nous admettons que pendant une moitié de sa durée, l'existence humaine est une quantité croissante, décroissante pendant la seconde moitié. C'est absurde. Nous sommes des gens qui depuis la première palpitation de vie personnelle, descendons une côte au bout de laquelle est la mort. Chaque jour, chaque seconde est une bataille gagnée par la mort sur la vie.

J'ai mis vingt-huit ans environ à m'apercevoir de cette vérité. Mon excuse, c'est que personne

ne s'en avise autour de moi. Il y a évidemment une conspiration silencieuse organisée là contre, contre la découverte et la publicité de cette gangrène humaine : vieillir. Personne ne consent à avouer qu'il vieillit, à moins d'avoir scandaleusement dépassé l'âge moyen de la mort. J'entends dire couramment : un « jeune homme » de trente ans. Moi, je dis aux gens de trente ans : « Monsieur, vous avez encore quatorze ans à vivre; chaque année que vous vous attribuez au delà de cette échéance, la Mort peut fort bien vous la rogner en deçà. D'ailleurs, observez-vous, et dites-moi si tout ne signale pas votre décrépitude. Allons, examinez votre corps et votre intellect, et répondez-moi franchement... »

Cet examen personnel, je le fis sur moi-même, voilà quatre mois. Un incident tout à fait insignifiant le provoqua. Une femme que je fréquentais, obligée de se séparer de moi durant quelques semaines, m'avait demandé ma photographie. Je reçus les épreuves qui me plurent. Je me trouvai joli garçon, jeune, élégant. A ma vive surprise, elle ne partagea pas mon sentiment.

« C'est toi, me dit-elle, et ce n'est pas toi : on a retouché l'épreuve à l'excès. Je voudrais t'avoir tel que tu es. Cela, *c'est ton portrait d'il y a quatre ou cinq ans.* »

Sur le moment où elle me dit cela, je ne répondis rien. Mais, quand elle m'eut quitté, sa phrase : *C'est ton portrait d'il y a quatre ou cinq ans,* m'hypnotisa. Je me regardai dans une glace : mais je m'y regardai avec l'intention de ne pas m'y voir tel que j'étais; je me déclarai « beaucoup mieux » que passé quatre ou cinq ans. Cette femme était une sotte. Je commençai même à la haïr et je me réjouis de son absence, en me promettant de ne jamais la revoir.

Mais on essaye vainement de fuir sa pensée. La phrase horrible me hantait. Peu à peu, à force de me regarder dans des glaces, je commençais à découvrir sur ma personne des ravages que je n'osai pas m'avouer, d'abord; puis, je les exagérai de façon ridicule, m'imaginant parfois avoir devant les yeux l'image d'un vieillard. Enfin, sentant que je perdais pied dans la réalité, je voulus un contrôle scientifique, indiscutable. Je retournai chez le photographe; je le priai de me

photographier dans une pose identique à celle d'un portrait que j'avais de moi, et qui datait de cinq ans; elle me représentait, par conséquent, à vingt-trois ans; je voulus, cette fois, une épreuve sans retouche.

Il me la livra le surlendemain. Je la mis à côté de l'ancienne, celle de vingt-trois ans, — et aussitôt les larmes me vinrent aux yeux; je pleurais sur mon vieillissement comme j'aurais pleuré sur ma propre mort. Quoi, si peu d'années m'avaient tant ravagé! Les cheveux plus rares, les paupières plissées au coin des yeux, le front marqué de deux rides, mais surtout, — surtout! — je ne sais quoi de moins ferme, de moins lustré, de moins VIVANT — qu'on n'aurait su nommer, mais qui était sur la physionomie de vingt-trois ans et n'était plus sur celle de vingt-huit. Hélas! d'autres décrépitudes n'étaient pas visibles sur cette image; je les connaissais, moi; une sorte d'impérieuse clairvoyance me forçait maintenant à les confesser. Le dentiste avait vingt fois piqué d'or mes dents dont la façade seule semblait saine; le jeu de mes articulations avait perdu l'enfantine élasticité par laquelle tout

geste est joie. « Au moins, pensai-je, mes forces intellectuelles se sont accrues; je travaille mieux, je comprends mieux qu'autrefois. » Mais la réflexion me montra que j'essayais, là encore, de mentir à moi-même. J'eusse été bien incapable, en effet, de recommencer les besognes intellectuelles de l'adolescence ou de l'enfance! Incapable d'appliquer mon esprit à l'étude dix heures dans une journée! Incapable d'apprendre une science nouvelle! Ma curiosité même s'était émoussée : rien d'intellectuel ne me tentait plus, hors les connaissances spéciales de mon métier, que l'habitude me rendait assimilables sans effort.

De toutes les parties de mon Moi, j'apercevais maintenant la déchéance. Je tentai de la combattre par une suractivation de la volonté. Triste expérience qui acheva de me prouver combien j'avais déjà perdu des facultés de ma jeunesse, — et que la volonté la mieux dressée n'y pouvait rien. Alors j'allai voir des médecins.

Ils ne comprirent pas bien, d'abord, ce que je leur voulais. Il leur fallait (les ânes!) une maladie caractérisée, ou une lésion formelle d'organe. Ils

me trouvèrent sain et plein de vie. Quand je leur contai qu'au contraire, j'étais travaillé par un microbe épouvantable, qui s'appelle la Vie, la Mort, le Temps, — comme vous voudrez; — quand je leur certifiai que je souffrais de la morsure des heures sur tous mes organes et même sur toutes mes facultés, que je sentais mon cœur s'acheminer avec lenteur vers la sclérose sénile, l'emphysème ronger patiemment les vaisseaux superficiels de mes poumons, l'arthritisme semer son sable impalpable autour de mes rotules et de mes coudes, ils prirent un visage figé, et m'engagèrent discrètement à me distraire, ou (quelques-uns) à voir les directeurs de telles maisons d'hydrothérapie « où l'on était comme chez soi ». Celui qui m'a paru le moins stupide m'a brusquement gourmandé : « Voyons! monsieur... Tout cela, c'est des enfantillages. La science ne peut pas davantage empêcher l'homme de vieillir que les planètes de rouler... » Et il m'a tourné le dos.

Eh bien! moi, justement, je crois que la science pourrait empêcher l'homme de vieillir, et je pric

ceux qui liront ces lignes de bien m'entendre, de ne pas me traiter de fou avant réflexion. Certes, je crois qu'il y a dans cette molécule de vie initiale d'où l'homme est issu comme le chêne du gland, une force, un *potentiel* de vie finis. Mais, premièrement, cette force vitale n'est-elle point remplaçable en proportion de son usure? On rend bien à la terre les azotates et les phosphates que les plantes lui ont dévorés; on lui réattribue ainsi une force analogue à la vie, aussi mystérieuse que la vie. Pourquoi n'arriverait-on point à suppléer aux dépenses de la force vitale humaine, qui n'est après tout (c'est probable) qu'une force électro-chimique, une combustion compliquée de phénomènes magnétiques?... Et sans prétendre résoudre du premier coup ce problème suprême, la science ne pourrait-elle au moins se proposer de régler le débit de la force vitale dans l'être vivant, comme se règle le débit d'une source, afin qu'à chaque minute de sa durée, l'homme possédât la plénitude de sa vie? Tel est, défini en termes que je crois simples, le problème qui, résolu, conduirait à la suppression de cette odieuse condition de notre existence :

vieillir. Je le propose à ma génération et à celles qui me suivront. L'inventeur sera mon légataire universel; et comme je ne crois guère qu'un problème dont jamais on ne s'avisa soit très tôt résolu, la récompense accumulée par les années constituera, pour l'inventeur, une fortune énorme...

Moi, ne pouvant supporter plus longtemps le spectacle et la sensation de ma propre décroissance, je vais me tuer. J'aime mieux le suicide que la folie, et certes, c'est à la folie que je vais, comme quiconque est absorbé par une idée fixe, même juste, lorsque cette idée est en contradiction avec l'imbécillité des conventions ambiantes. (Exemples : Galilée, Colomb, etc.) Je vais me tuer... Dire qu'on peut se tuer, supprimer d'un coup *toute* sa vie, et que cette force étrange, si facile à anéantir, on ne saurait la dévier, la guider, la recueillir!...

Régine

On discourait, entre intimes, sur cette question souvent agitée par les moralistes : Un père, un mari ont-ils le droit d'influer, soit par testament, soit par des recommandations suprêmes, sur la destinée sentimentale de leurs enfants ou de leur femme?

Tout le monde s'accorda pour conclure que le legs d'un cœur est l'un des plus imprudents que puisse oser un être humain, si pures et généreuses que soient ses intentions. Un certain

M. Descombes, notaire aux environs de Paris, dit alors :

— J'ai connu, au cours de ma carrière, plusieurs exemples d'une telle imprudence, et je dissuade toujours de la commettre ceux de mes clients qui sont disposés à m'écouter. Ceux qui passent outre causent souvent bien du mal. Le cas le plus douloureux où j'aie été mêlé fut celui-ci :

Du temps que j'étais le premier clerc de mon étude actuelle, on me recevait assez volontiers dans la société de notre petite ville, fort provinciale, quoique voisine de Paris. J'aimais à danser. Je jouais convenablement un quadrille, une valse, sur le piano du juge de paix ou de l'ingénieur. J'avais l'entrain de la vingt-cinquième année. Bref, avec les deux cents francs de pension que je recevais de ma famille, avec mon métier monotone, mes amis sans faste et l'ambition modeste de remplacer un jour Me Gobin dans son fauteuil de molesquine, j'étais parfaitement heureux.

Un jeune clerc sans fortune s'intéresse

aux jeunes filles à marier. Elles étaient nombreuses dans notre société. Il y en avait de riches. Il y en avait d'aimables. Il y en avait même de jolies. Je n'eus pas besoin de danser beaucoup de cotillons pour m'apercevoir que le sort équitable avait rarement réuni ces trois attributs sur une même tête, brune ou blonde. J'étais un garçon raisonnable. Je fus poli avec toutes, mais j'évitai de regarder de trop près les très jolis yeux. Je fis choix d'une petite personne qu'on ne se disputait point, parce qu'elle était timide et sans beauté. Quand je l'épousai, cinq ans plus tard, elle m'apporta en dot le fauteuil de Me Gobin ; et je fus parfaitement heureux avec elle pendant dix-sept années, trop courtes...

M. Descombes donna, comme il convenait, un instant de méditation recueillie au souvenir qu'il venait d'évoquer. Puis, il reprit son histoire.

— Mon meilleur camarade, Huvelin, commis principal des contributions directes, fut moins sage que moi. Pauvre lui-même, il se toqua de

la moins fortunée de nos valseuses : une demoiselle Régine de Pillière, fille d'un capitaine d'infanterie retraité après la guerre. Le capitaine de Pillière était veuf : sa fille, utilisant les modestes ressources de la pension de retraite et de la pension de légionnaire, tenait la maison avec une admirable économie. Ajoutez que Régine était une brune ravissante, qu'Huvelin, joli garçon lui-même, lui déplaisait si peu qu'elle avait déjà, pour lui, refusé un assez beau parti : le jeune Coubert, fils d'un notable industriel de la localité... Cela, bien entendu, au grand ennui de M. de Pillière.

Vous commencez, n'est-ce pas, à entrevoir le nœud de ce petit drame provincial? M. de Pillière eut à soixante-cinq ans une première attaque d'apoplexie qui le laissa paralysé du bras droit, quoique toujours maître de sa raison. Régine le soigna avec un dévouement passionné; mais, sept mois plus tard, une seconde attaque emporta le malade.

Il laissait sa fille sans ressources. Le testament trouvé dans son portefeuille exprimait l'anxiété que lui causait l'avenir de cet enfant. Il la re-

commandait à un de ses amis, haut fonctionnaire de l'état-major général. Il terminait par ces mots :

« *Si ma chère fille Régine veut que je dorme tranquille dans ma tombe, je la prie de revenir sur sa première décision et d'épouser M. François Coubert, qui l'aime sincèrement...* »

Régine fut héroïque. Elle déclara à Huvelin qu'il n'avait plus rien à espérer d'elle; elle épousa François Coubert; ce fut moi, je m'en souviens, qui rédigeai la minute du contrat. J'avais, à cette époque, le cœur si sensible que je laissai tomber une larme au beau milieu de la feuille : ce qui me valut une réprimande sévère de Me Gobin.

Régine devint Mme Coubert. Elle fut riche. Elle eut des enfants. Ce Coubert était, au fond, un brave homme; il la traita bien. Pourtant Régine ne fut pas heureuse. Je le sus parce que, Huvelin ayant quitté le pays et l'administration, elle reporta sur moi, son plus cher ami, un peu

de l'affection qu'elle gardait à l'absent. Pendant les vingt années que durèrent mes rapports avec Mme Coubert, j'appris à connaître cette vérité singulière : qu'une femme vraiment honnête peut observer à la fois deux fidélités contradictoires, qui semblent s'exclure. Régine fut parfaitement fidèle à son mari ; mais elle ne reprit jamais à Huvelin ce que, jadis, elle lui avait donné de son cœur. Coubert, qui le savait, n'en souffrait guère ; c'était un joyeux viveur qui ne se perdait pas dans les abstractions sentimentales. Que sa femme fût appétissante, ménagère, et respectât l'honneur du foyer, il n'en souhaitait pas davantage. Mais Régine ne se consola pas. La blessure que son jeune amour avait reçue ne se ferma jamais ; et je crois, pour ma part, que cette blessure fut la cause lointaine de la maladie nerveuse à laquelle elle succomba prématurément, au moment de la crise de l'âge.

L'aventure que je vous conte, poursuivit le notaire, est jusqu'ici celle de bien des femmes, et je pourrais vous en conter dix autres semblables dont je fus le témoin ou le confident.

Mais celle de Régine eut un dénouement, ou plutôt un épilogue vraiment romanesque.

Quand la pauvre femme eut enfin goûté le suprême repos, j'aidai son mari à mettre en ordre ses papiers intimes. Nous ne trouvâmes, heureusement, aucune trace écrite des souffrances morales qu'elle avait endurées. Le secret en demeura entre elle et moi. Nous constatâmes avec émotion qu'elle avait gardé pieusement tous les menus objets qui lui venaient de son père, jusqu'aux cours de l'École de Saint-Cyr que M. de Pillière feuilletait volontiers dans ses derniers mois de maladie. Or, voilà qu'en ouvrant machinalement l'un des cahiers, j'y trouvai une feuille de papier à lettre, toute jaunie, sur laquelle étaient tracés ces mots, d'une écriture gauche et tremblée :

« *Sous la menace de la mort qui m'a déjà à moitié terrassé, je ne me sens pas le droit de disposer du cœur de mon enfant. J'annule la dernière disposition de mon testament du 18 janvier. Régine se mariera selon ses goûts.* »

L'écriture, je vous le disais, était celle d'un enfant qui apprend... précisément l'écriture du capitaine lorsque, dans l'intervalle de ses deux attaques, il s'exerçait à tracer des caractères de la main gauche.

Régine avait-elle connu trop tard cette rétractation de son père? Elle ne m'en avait jamais parlé; et j'incline à croire qu'en effet elle l'ignora toujours. Il est probable qne le papier resta insoupçonné dans le cahier sur lequel il avait été tracé. Régine gardait fidèlement les reliques paternelles; mais il n'y avait aucune apparence qu'elle eût jamais feuilleté un cours de géométrie descriptive.

Ainsi, la vie de cette charmante femme avait été brisée par l'observance scrupuleuse d'une volonté dernière — que dis-je? — d'une fausse expression de volonté dernière!...

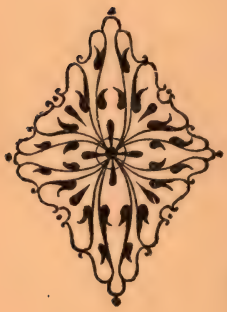
Régine avait voué son existence à la vénération d'une erreur!

J'avoue que je fus atterré de ma découverte. M. Coubert s'aperçut de mon émoi. Il me fut

impossible de l'empêcher de lire le papier...

Il mit quelque temps à comprendre. Et, quand il eut compris, savez-vous ce qu'il me dit, ce mari, en pleurant, du reste, car son deuil était sincère :

— « Quel bonheur, mon ami, quel bonheur que Régine n'ait pas trouvé ce papier avant le jour de notre mariage !... »



Tom, contrebandier

TOUTE cette large bande de côte qui s'étend de Dunkerque à Furnes ressemble à un désert de sable bouleversé par un soulèvement intérieur. Les dunes figurent des chaînes de montagnes, des cirques, des ravins, des lits de torrents desséchés, — toute une orographie naine, à laquelle ne manque même pas l'illusion des glaciers, quand le soleil pâle des Flandres irise les paillettes micacées des cimes... Et la mer du Nord dévore ce Sahara alpestre, — la mer du Nord, point bleue comme

la Méditerranée, point glauque comme l'Océan, mais blafarde, striée de bandes jaunes, noires, livides, plus mélancoliques que le ciel triste tendu au-dessus de ses vagues.

A quelques pas de la côte, il n'y a plus de sentier; la mer est masquée par des écrans de sable; aucun point élevé ne signale la route au passant, et, lorsqu'on s'engage dans la région sans boussole et sans guide, on s'y égare infailliblement. J'en fis l'épreuve, voilà deux ans. J'étais parti de Rosendael vers quatre heures après midi, prenant comme but de promenade une vieille église dont on apercevait le clocher, au nord, par delà de la frontière belge. Le sol déclive s'infléchissait insensiblement à mesure que j'avançais; peu à peu le clocher diminua à l'horizon, puis disparut. Je marchai quand même, tâchant de ne pas dévier de ma ligne primitive; mais il fallait bien tourner les monticules et les fondrières : au bout de quelques kilomètres, je ne savais plus où j'allais.

Connaissez-vous ce frémissement froid qui effleure l'épiderme de l'homme isolé quand,

marchant à travers un pays qu'il ignore, — dune, montagne ou forêt, aux approches du soir, il s'avoue à lui-même qu'il est égaré? Ce n'est pas de la peur, car nul péril ne menace; pourtant c'est un sentiment voisin, né de la conscience qu'on est impuissant à agir efficacement dans la solitude, — du besoin violent de voir, d'entendre, de toucher des êtres humains pareils à soi. C'est aussi l'incertitude de l'*après,* — exceptionnelle dans la vie sociale, — l'incertitude du repas prochain, l'incertitude du toit et du lit... Comme toute émotion un peu rare, celle-ci a sa saveur. J'eus tout le loisir de la goûter et de l'analyser tandis que j'errais à travers les dunes flamandes, en quête d'une habitation ou d'une âme... Le soir avait depuis longtemps vêtu de cendre les monts et les vallées de sable, quand brusquement je vis s'allumer à cent pas devant moi une petite lumière — toute vacillante et frêle — pareille à celle qu'aperçurent, dans la forêt, les sept enfants errants du conte de Perrault.

Quelques instants après, je heurtais à la porte d'une de ces maisons peintes en bleu, avec un

toit de chaume et des fenêtres carrées à rideaux bien blancs, comme on en voit tant, semées dans la campagne flamande, aux abords de la frontière. Un homme de haute taille, la figure sérieuse, le poil grisonnant, vêtu de toile comme un chasseur et chaussé de bottes, vint ouvrir.

— Mynheer, bonsoir, fit-il.

Je répondis :

— Monsieur, pardonnez-moi de vous déranger... Je me suis perdu dans les dunes, et je voudrais bien savoir où je suis.

L'homme s'effaça pour me laisser entrer; je pénétrai dans une grande pièce carrelée, très propre, meublée en chêne nu comme une cuisine hollandaise. Une porte était entrebaillée sur la chambre voisine.

— Ici, tu es à la maison du Vert-Buquet, comme on appelle, monsieur, fit mon hôte. Moi, je suis Michel Dewachter. Et le village tout près, c'est Forduyct.

— En Belgique?

— En France... Juste à la frontière.

— A quelle distance est Dunkerque?

— Neuf kilomètres à peu près.

— Est-ce que je trouverais une voiture à Forduyct pour m'y reconduire?

— Ça!... Bien sûr.

Je n'avais pas envie de recommencer ma promenade aventureuse dans les dunes, surtout en pleine nuit. D'ailleurs, au village, on entendait probablement fort mal le français. Je demandai :

— Pourriez-vous me conduire jusqu'à Forduyct et me procurer une voiture?

L'homme réfléchit un instant. Puis :

— Tout à l'heure... oui... ça je pourrai bien faire, mynheer. Mais seulement quand Gudule sera rentrée... parce que, maintenant, sais-tu? je ne puis pas quitter la maison.

A ce moment, un gémissement prolongé, déchirant, jaillit de la chambre voisine. Michel Dewachter y courut. Par la porte ouverte, je le vis penché sur un lit, et je l'entendis qui murmurait en flamand, des mots que je ne compris pas.

Quand il revint, ses yeux étaient humides.

— Vous avez un malade? demandai-je.

Il hocha la tête.

— C'est Tom, qui va mourir, fit-il.

Et comme sans doute, je n'avais pas l'air de bien comprendre, il ajouta :

— C'est Tom, mon chien, que les douaniers m'ont tué, monsieur. Veux-tu le voir?

Je fis signe que oui. Il me précéda dans la chambre, et là je vis ce spectacle singulier : un grand chien jaune, une sorte de lévrier bâtard étendu comme un homme sur les couvertures. Du sang se figeait autour de l'oreille droite; une des pattes de devant semblait rognée, et le moignon était enveloppé de linges sanglants. Son flanc battait avec une rapidité extraordinaire. La langue demi-sortie des dents, les yeux entreclos, la bête râlait.

Michel Dewachter s'approcha, baisa le chien moribond sur son pauvre museau frémissant, et dit :

— Les voleurs! les voleurs! ils me le paieront, va!

Nous revînmes dans la grande salle. Mon hôte atteignit un broc d'étain dans le buffet, et deux grands verres qu'il remplit de bière rouge.

— En attendant Gudule, mynheer, fit-il en

me montrant une chaise, nous boirons un coup. Veux-tu manger? Je n'ai que du beurre et du pain, sais-tu?

— Merci. Je boirai volontiers. Mais je n'ai pas faim.

— Et tu fumeras bien aussi? Tiens, voici une bonne pipe, ça, je puis bien dire, et du tabac que les douaniers ne voleront pas si tôt.

Les pipes allumées, nous nous assîmes près de la table, les verres à portée de nos mains. Michel Dewachter resta quelque temps silencieux. On entendait, derrière la porte entrebâillée, le râle du pauvre Tom.

Michel dit enfin :

— Ce chien, monsieur... croyez-vous qu'il est revenu de Dunkerque, où ils ont dû le prendre, jusqu'ici, tout seul, avec sa patte coupée et deux gros plombs dans les oreilles. Myngot! Voleurs de douaniers! Traiter comme ça une pauvre bête! Mais le premier que je rencontre au bout de mon fusil!...

Il but un verre de bière, en deux lampées, puis rendu sans doute expansif dans son chagrin :

— Voici cinq ans que cette bête travaillait avec nous, monsieur. Ça, je puis te dire, à toi qui n'es pas un sale douanier, — nous faisons le métier de par ici; nous passons des dentelles, des allumettes, du tabac de Belgique en France. La petite, qui va revenir tout à l'heure, est juste aujourd'hui en route pour le tabac. C'est un bon métier, va; mais rude tout de même.

Je demandai :

— Et comment Tom vous aidait-il?... Il faisait le guet?

— On voit bien que tu n'es pas de ce pays, monsieur, répliqua Michel Dewachter... Des chiens comme Tom, sais-tu, on les dresse tout petits à faire le voyage entre deux endroits, de Belgique en France. Après on les habitue à se sauver des douaniers. Pour ça, monsieur, je m'habille avec un habit de ces fainéants-là et je tape sur le pauvre chien. Chaque fois que je mets l'habit, chaque fois il reçoit les coups. Alors bientôt, dès qu'il voit le pantalon vert, — courir, se sauver si vite qu'il peut...

— Et c'est le chien qui porte le tabac?

— Le tabac ou la fine toile ou n'importe quoi.

Tom, mynheer, gagnait souvent trois francs de sa journée, comme un homme. Les voleurs de douaniers dressent bien des chiens, eux aussi, à courir après les nôtres; mais Tom avait de bonnes jambes et ne craignait aucune bête. Seulement le plomb va plus vite que les jambes d'un chien, n'est-ce pas?

Un râle plus douloureux interrompit Dewachter. Il se leva brusquement, alla visiter l'animal agonisant et revint en disant très bas :

— Il n'en a plus pour longtemps, pauvre bête.

— Mais, demandais-je, pourquoi cette cruauté des douaniers de couper la patte du chien?

Michel secoua la tête.

— Ah! c'est pour la prime, sais-tu!... Quand ils ont saisi comme ça le chargement d'un chien, ils l'envoient au chef des douaniers, là-bas, en France; et, en joignant au procès-verbal la patte du chien, ils reçoivent une prime, beaucoup d'argent, vingt-cinq ou trente francs. Ils étaient pressés, cette fois, probablement, ou bien ils ont cru que le chien était mort. En tout cas, Tom est rentré ici ce matin, sur trois pattes.

Des pas résonnèrent près du seuil.

— C'est Gudule, fit Dewachter.

C'était elle, en effet. Je vis une grande fille blonde, sans âge, l'air timide, qui me jeta un coup d'œil défiant et aussitôt se mit à parler avec son père en langue flamande. Tous deux se rendirent au chevet de Tom. J'entendis Gudule sangloter; et telle est la puissance dissolvante des larmes de femmes que, moi-même, je me sentais ému par la mort de ce chien.

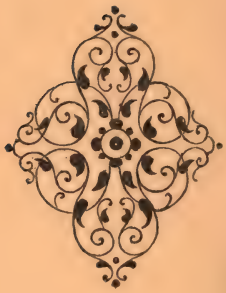
Gudule rentra en s'épongeant les yeux. Michel Dewachter, qui la suivait, me dit :

— Viens, monsieur. Je vais te conduire à Forduyct et chercher une voiture pour toi retourner à Dunkerque.

Nous partîmes, par un chemin entre les dunes, qui très vite nous conduisit à la grand'route, puis au village. Je marchais aux côtés de mon guide silencieux, et je songeais à l'aventure de l'animal fidèle que j'avais entendu râler, tout à l'heure, couché sur un lit comme un chrétien, avec des gens auprès de lui qui le pleuraient comme un parent. La vie entière du pauvre Tom m'apparaissait. Je voyais le chien nouveau-

né, grelottant et les yeux clos, — une boule de poil jaune collée aux tétines de la mère; — puis le petit chien enfant, gambadeur et peureux; puis la bête adulte, dressée par le fouet à se garer du douanier, à fuir, un chargement de tabac sanglé sur le dos... J'imaginais les chasses, les courses éperdues à travers la dune, les rencontres avec les chiens ennemis, les chiens fonctionnaires nourris sur le budget. Toute une odyssée de dangers, de batailles, de stratagèmes, telle avait été l'histoire du chien contrebandier, jusqu'au jour tragique où, couché sur le flanc par deux balles, on l'avait dépouillé de sa charge et mutilé; — jusqu'à la dernière étape, l'épouvantable retraite du moribond, traînant vers la maison du maître sa patte sanglante...

Et je rêvais à cette âme obscure des bêtes, qui peut refléter nos haines, nos dévouements, notre courage et notre ruse, qui les fait agir, combattre, pâtir avec nous, — sans profit pour elles, — rien que pour nous!



Prince Max

DANS son grand lit gothique, aux lourds rideaux frangés d'argent, le prince de dix-sept ans a ouvert les yeux, réveillé par un joli rayon de soleil, qui vient se jouer sur les couvertures, et faire reluire les tons morts des broderies aux armes de la maison d'Unbekanntreich... C'est un rayon de soleil hivernal, et de soleil allemand, pâle comme le sourire des filles de Dreistirnen... Mais, depuis tant de semaines la ville s'enveloppe de brouillard morose, que le petit prince saute en bas de son lit, presque

joyeux, avec un éclair de gaieté dans le regard. Il court aux fenêtres de sa chambre, lève les stores, appuie son front aux vitres croisillonnées... Et, pendant quelques minutes, les habitants de la bonne ville de Dreistirnen, qui passent devant la royale demeure, peuvent voir un beau petit prince, — un prince en chemise, regardant sa capitale sortir peu à peu des brumes du matin, qui ouatent encore le pied des arbres et le rez-de-chaussée des maisons.

Prince Max sourit à ce paysage familier, contemplé depuis sa petite enfance, depuis le temps où, royal bambin, guidé par sa nourrice hongroise, — il essayait ses premiers pas sur les balcons du palais... Oh! le cher horizon, et dont la vue lui dilate toujours doucement la poitrine!... Ces vieilles maisons à façades ventrues, avec leurs pignons aux poutres apparentes, leurs vitraux losangés de plomb, les ardoises triangulaires de leurs faîtes, — il en connaît toutes les lézardes, toutes les vermoulures. Ce clocher, dont on voit la flèche gothique percée de trous en ogive, c'est la basilique de Saint-Aloysius, où

le prince a été baptisé. Ces toits pointus, violets sous le soleil levant, coiffent la maison de ville. Au loin, des tours crénelées, dominant l'amas confus des maisons, jalonnent les ramparts de Dreistirnen. Plus loin encore c'est la grande forêt du Reinwald, maintenant dénudée par l'hiver, l'immense forêt dont on voit onduler les futaies jusqu'au pied des montagnes chauves qui limitent l'horizon, là-bas, où meurt la puissance du regard.

Derrière ces montagnes chauves — c'est l'empire allemand.

... Max quitte les fenêtres, revient à son lit et secoue violemment le cordon de sonnette suspendu près du chevet.

Aussitôt la porte de la chambre s'ouvre : un vieux soldat paraît — raide sur le seuil comme un conscrit dans le rang, la main droite à sa casquette blanche qu'il garde sur sa tête, immobile et respectueux.

— Freitag, lui dit le prince — allez me seller Kobold. Je veux faire ce matin un tour jusqu'à la forêt. Allez. Je m'habillerai seul.

Le vieux s'incline et sort. Alors prince Max se hâte d'achever sa toilette... Quand il a fini, il se regarde avec quelque complaisance dans la glace au cadre de porcelaine fleurie, suspendue à la muraille.

Elle lui renvoie l'image d'un enfant à la taille mince et souple, au teint blanc comme un teint de femme, aux yeux bleus que voile une langeur... Un pli creuse le front limpide entre les sourcils.

Mais, sous son costume de cadet, le prince héritier d'Unbekanntreich a vraiment bonne mine.

Et il se sourit à lui-même, le joli prince — du sourire qu'ont les filles du Dreistirnen, quand elles le voient passer dans les rues de la capitale.

*
* *

— *Vorwærts, Kobold!...*

Le cheval et son noble cavalier quittent la

cour du palais, suivis par le regard du vieux Freitag. Un peu de joie éclaire la physionomie ravagée du soldat. Voilà, depuis de longues semaines, la première fois qu'il voit son maître bien-aimé renoncer à la solitude de sa chambre et se remettre en selle comme autrefois pour une promenade matinale... Et Freitag bénit le rayon de soleil qui a fait le miracle de ressusciter la gaieté morte de ce fils de roi.

Vorwærts, Kobold!

... Les portes du palais se sont refermées; prince Max traverse au pas la place qu'il regardait tout à l'heure du haut de ses fenêtres.

Sur le seuil des maisons, les gens sont sortis pour le saluer. Les vieux se découvrent et s'inclinent. Les gamins agitent leurs casquettes en criant : *Hoch!* et les femmes, pensives, fixent leurs yeux bleus sur la gracieuse silhouette du cavalier.

Vorwærts, Kobold!

Le prince s'est engagé dans les ruelles tortueuses qui mènent aux remparts; voici qu'il passe

devant la maison de ville, puis devant le parvis de Saint-Aloysius. Un temps de trot sur les pavés pointus, et il atteint l'esplanade militaire, où se dresse la citadelle de Dreisternen. Mais soudain Kobold fait un écart... Une compagnie de fantassins, au pas gymnastique, a débouché sur l'esplanade, sa course rythmée par les : *Rechts! — Linkst!* — de l'officier... Ces soldats ont des casques en cuir bouilli, avec une pointe de pique au-dessus. A peine l'officier a-t-il aperçu le prince qu'il fait faire halte... Les soldats s'alignent et présentent les armes.

Prince Max détourne la tête et, sans rendre le salut, enfonce ses éperons dans les flancs de Kobold, franchit les portes de la ville, et s'éloigne au galop sur la route de la forêt.

*
* *

Maintenant, entre les taillis défeuillés par l'hiver, le prince chemine, au pas de son cheval.

Il laisse flotter les rênes sur le cou de la bête. Le front penché, les yeux envahis de tristesse, il a oublié le but de sa promenade; la gaieté passagère que le soleil lui avait mis dans le cœur s'est évaporée à la vue des casques à pointe de cuivre.

Toute l'amertume de ses rancunes est remontée à la surface de son cœur.

Il songe à ses promenades de naguère, — pas plus de six mois avant celle-ci! Alors, quand il arrivait à l'esplanade militaire, il y trouvait, manœuvrant, ses propres soldats, le régiment que le roi son père lui avait donné, le jour où il avait eu dix-sept ans. Ah! le joli régiment en vérité, et digne de son colonel! De vrais soldats d'opéra-comique, — avec des casques à crinière blanche, des dolmans bleu de ciel, des bottes fauves et des étriers turcs... Comme il leur rendait leur salut avec grâce, à ceux-ci, lorsqu'ils se rangeaient sur son passage, présentant les mousquets. En ce temps-là, pas une tristesse ne mettait son ombre dans l'âme du prince héritier... Tout le royaume d'Unbekanntreich — depuis Dreistirnen jusqu'aux montagnes chauves

qui le séparent de l'Empire allemand, était libre sous le gouvernement du vieux roi — qui bientôt devait le remettre aux mains de son fils...

Un jour, sous prétexte de troubles à la frontière bulgare, — le chancelier allemand a persuadé au roi d'accepter quelques bataillons prussiens pour renforcer les garnisons des villes fortes du royaume... On a vu arriver à Dreistirnen un personnage, à figure pâle et glabre, — à mouvements d'automate, — qui s'appelle le général Reubenkerbel. C'est lui que le chancelier a chargé de faire l'éducation militaire des habitants du royaume. Et on a retiré au prince le commandement de son régiment, pour le donner à cet étranger qui a mis des casques à pointe sur la tête des soldats, et dans leurs mains des fusils à répétition qui leur écorchent les ongles et leur partent dans les yeux.

... — *Vorwærts, Kobold!*

Le prince reprend le trot, essayant de secouer les souvenirs lugubres. Il jette les yeux autour de lui, et, bien vite, reconnaît le sentier où son

fidèle Kobold l'a mené de lui-même. Combien de fois, — du temps où il se promenait encore dans la forêt de Reinwald, — Max a suivi ce sentier qui conduit à la demeure du vieux garde Peeter! Comme son cœur battait alors, aux abords de la maisonnette au toit de feuillage, tout isolée dans la clairière!... A cette heure matinale, le garde avait déjà commencé sa tournée à travers bois, et, sur le seuil, la fille du vieux Peeter, la blonde Mina, attendait le royal cavalier. Lui, sautait lestement à terre, attachait son cheval à un arbre, et vite entrait dans la maison, où Mina lui versait la bière.

Prince Max, souvenez-vous de ces matinées de juin! Dans la maison silencieuse, — enfant ignorant comme celle dont vous teniez la taille enlacée, vous appreniez l'amour, baiser par baiser!... La forêt berçait vos tendresses de ses mille voix mystérieuses, et la brise aromatique qui vous venait des profondeurs du Reinwald avait passé sur tant de nids qu'elle vous enivrait, — comme les philtres que versent aux chevaliers les blanches fées des *lieder*... Parfois, un bruit rompait ce silence harmonieux, — et vous dé-

nouiez, effarés, votre étreinte d'enfants amants... Puis, tout de suite, vos baisers se cherchaient de nouveau, au milieu des rires... C'était un chevreuil qui avait traversé la clairière en quelques bonds, — ou Kobold, impatient, qui avait henni pour appeler son maître!...

— *Vorwærts, Kobold!*

... Le prince a atteint la lisière des taillis... Déjà il aperçoit la maison du vieux Peeter, à travers les branches défeuillées. Mais soudain, il arrête Kobold, les flancs battants. Il a vu un autre cheval, attaché au seuil, comme naguère le sien, gratter impatiemment le sol de son sabot... Quel cavalier a donc affaire chez le garde à pareille heure?... Max met pied à terre, accroche à un arbre les rênes de Kobold et, le pas étouffé sur les mousses de la clairière, s'approche de la maison, et jette par l'une des fenêtres un regard à l'intérieur...

Dans la vaste salle où flambe un feu de hêtre, il voit Mina la blonde, versant comme autrefois la bière couleur d'ambre dans la cruche coiffée d'étain que tient un cavalier... Elle sourit à ce

cavalier — de ce même sourire pour lequel, six mois plus tôt, Max eût donné, sans regret, les remparts de Dreistirnen, les toits pointus de la maison de ville et le clocher de Saint-Aloysius... Voici que le cavalier se retourne... Horreur! cette figure rase et blême — cet uniforme détesté... Max ne se trompe point : c'est bien le général Reubenkerbel... Maintenant qu'il a vidé d'un trait la cruche de grès, l'étranger, l'intrus attire contre sa poitrine l'infidèle Mina, qui ne résiste point...

*
* *

Prince Max a regagné au galop les portes de Dreistirnen. Arrivé au palais de son père, il a sauté en bas de son cheval, jetant rajeusement les rênes au vieux Freitag, — et a couru s'enfermer dans sa chambre, où il pleure de vraies larmes.

Pauvre prince Max! comme il mettra volontiers, le jour venu, sa jeune épée au service de quiconque lui proposera d'abattre ce colosse tyrannique qui s'appelle l'Empire Allemand!

Le Sein

Voila six semaines qu'ils s'étaient connus, un soir de mars, elle revenant de son atelier, lui de son ministère, — six semaines qu'ils remontaient quotidiennement ensemble la rue Sainte-Anne, la rue Taitbout, la rue Notre-Dame-de-Lorette, marchant côte à côte, se donnant le bras sous le même parapluie, lorsqu'il pleuvait.

Il lui faisait la cour discrètement, humblement, en homme à qui la misère et les déboires de la vie ont cassé, dès trente ans, le ressort de l'espoir, et qui ne croit plus à la réalisation pos-

sible d'un de ses désirs. Elle lui répondait sans le brusquer, affectant presque toujours de prendre ce qu'il disait en plaisanterie, quelquefois pourtant un peu troublée, avec des silences subits et des fêlures dans la voix.

Lorsqu'ils arrivaient, ralentissant le pas, au coin de la rue Laferrière, où demeurait la jeune fille, un peu d'embarras gênait leur séparation.

— Alors, on se quitte comme ça, mademoiselle Marie? disait l'employé.

Elle répondait, tâchant d'affermir le timbre des mots :

— Mais oui, monsieur Jean... Il faut bien aller souper, et puis dormir, n'est-ce pas?

— Et si on allait souper ensemble?... Pour dormir, on se quitterait... à moins que...

Elle riait, le menaçait du doigt.

— Vous n'êtes pas raisonnable. Rentrez chez vous bien sagement. Demain, nous verrons.

— Oh! vous dites toujours ça! Laissez-moi au moins monter avec vous... un instant... voir votre chambre?

— Non, monsieur Jean, non, répliquait la jeune fille, devenue sérieuse. Pourquoi me re-

demander ça tous les jours? Je vous dis que ça ne se peut pas. Allons! ne me faites pas une méchante figure, et dites-moi au revoir bien gentiment.

Elle lui tendait sa main menue, gantée de noir. Il y mettait sa lourde main nue. Et malgré tout, dans l'étreinte qu'ils échangeaient, l'un et l'autre sentaient de la tendresse.

*
* *

Quand il l'avait quittée, il montait plus vite la pente vers le boulevard, vers les Batignolles, où il habitait. Il rêvait, le cœur gros et anxieux, triste de ne plus voir près de lui le profil pâle de Marie, de ne plus frôler sa jupe et son bras en marchant, tracassé aussi d'une peur confuse, la peur d'un mauvais secret qui empêcherait la jeune fille de lui appartenir jamais.

Pourquoi refusait-elle de se donner à lui? Pourquoi ne lui permettait-elle pas de monter

chez elle, même un instant? Pourquoi se troublait-elle toujours quand ils se quittaient? Elle n'était pourtant pas innocente, du moins il ne le croyait pas, à cause de certains mots qu'elle avait dits, des allusions qu'elle faisait parfois aux matérialités de l'amour, comme à des choses déjà éprouvées... Et puis, c'est rare, à Paris, une fille de vingt ans tout à fait libre, et tout à fait sage...

Ce que l'employé craignait, c'est que Marie, en ce moment même, donnât à un autre tout ce qu'elle lui refusait à lui-même. Aux premiers temps de leur connaissance, il avait osé lui demander : — « Avez-vous quelqu'un?... » Et la réponse de la jeune fille : — « Non... Je suis toute seule!... » avait été dite d'un ton si ferme et si sincère qu'elle l'avait convaincu, d'abord... Maintenant, buté à l'obstination de son refus, il s'était remis à douter.

Parfois la tentation le prenait de faire une enquête, d'interroger la concierge de la rue Laferrière... Avec une pièce blanche, il achèterait la vérité... Mais outre que sa timidité de déshérité et d'humble lui rendait une pareille

démarche bien difficile, il reculait, sans se l'avouer, devant l'effroi de ce qu'on lui apprendrait. A présent, du moins, il ne savait rien, il pouvait croire que Marie vivait seule... Être sûr qu'elle avait un amant, cela lui eût fait tant de chagrin qu'il n'osait pas risquer de l'apprendre. Car, véritablement, il l'aimait.

*
* *

Cependant, les jours fuyaient, et déjà c'était le printemps. C'était le mois de mai, les feuilles aux marronniers des boulevards, les voitures découvertes dans les rues, les robes et les corsages de toile vêtant la grâce épanouie des femmes. Maintenant, quand l'employé et la modiste remontaient côte à côte les pentes de Montmartre, il faisait grand jour. Ils allaient d'une marche plus lente, gagnés par la quiétude alanguie de ces journées finissantes, qui semblent, comme de belles jeunes filles, ne pas se résigner

à mourir. Leurs mains moites ne se quittaient plus, leurs doigts et leurs yeux se caressaient; au moment de se séparer, ils pénétraient un peu dans la rue Laferrière, toujours déserte, et là se baisaient aux lèvres, interminablement. Jean sollicitait :

— Marie! je vous en prie... venez avec moi.. ou laissez-moi monter avec vous...

Et elle répondait, essayant de se dégager des bras qui la serraient :

—Non! non!... pas encore... Attendez un peu... Quelques jours encore... pas bien longtemps.

Un soir, comme il la suppliait avec une passion plus exaltée, — comme elle-même s'abandonnait sur son épaule, presque vaincue, elle murmura :

— Vous ne voulez pas attendre... Vous voulez monter... absolument?

— Oh! oui, fit-il... je vous en supplie... Je voudrais vous tenir contre moi, comme nous sommes en ce moment, mais dans un endroit où nous soyons bien seuls, où personne ne nous verrait!

— Vous serez raisonnable? Vous me promettez de ne pas faire de sottises?

— Je vous le promets...

— Eh bien! répliqua-t-elle, prenant son parti... Venez.

Elle le précéda. En passant devant la loge du concierge, elle frappa à la vitre de la loge.

— Me voilà rentrée, madame Parquet!

— Bien, mademoiselle, répondit de l'intérieur une voix de femme. J'vas monter avec *lui*. C' qu'y s'ennuyait d' pas vous voir rentrer, vous n'avez pas idée!

Marie traversa la cour, suivie de son ami. Elle habitait une chambre au sixième étage, une chambre à alcôve, nue et vaste. Quand ils furent arrivés là haut, la porte repoussée, la jeune fille dit, regardant l'employé bien en face :

— Ecoutez, monsieur Jean... Vous avez voulu monter, vous voyez que ce n'est pas bien beau chez moi. Mais il y a quelque chose que vous ne savez pas, et qu'il faut que je vous dise. J'ai déjà fauté une fois.

Elle se tut un instant. Lui ne répondit rien, ne remua pas. Il pensait. « Je le savais bien, à coup sûr... Pourquoi cela me fait-il du chagrin qu'elle me le dise? »

Marie reprit.

— Ça n'est pas tout... Celui qui m'a *eue* m'a mise enceinte, et puis m'a laissée après... Et j'ai un enfant.

— Un enfant, répéta Jean étonné... un grand?

— Non, reprit-elle... un tout petit... un petit de onze mois... Et je ne voulais pas... vous céder, quoique je vous aime bien, parce que, dans le moment, il n'est pas sevré, et je le nourris...

La porte s'ouvrit; la concierge apparut, une grosse femme au visage jeune et aux cheveux grisonnants, portant dans ses bras un bébé emmaillotté qui se plaignait, en gémissements doux.

— Le voilà, fit-elle, l'pauv' gosse. Y geint d'puis une heure. Y d'mande à boire.

Elle le remit aux mains de sa mère, qui le baisa avec une passion gourmande sur son visage, sur ses mains, sur son petit corps de mo-

mie. La concierge dit : — « Bonsoir, Monsieur et Madame! » et sortit. Marie avança une chaise à l'employé :

— Asseyez-vous, monsieur Jean. Ça ne vous dérange pas que je donne à téter au petit devant vous ?

Il babutia : — « Non, non!... », envahi de tristesse et d'apitoiement. Il s'assit sur une chaise, au coin de la cheminée, tenant son chapeau à deux mains pour se donner une contenance. Marie s'assit en face de lui, le paquet humain posé sur ses genoux. Elle ouvrit son corsage. Un instant, Jean aperçut la pâleur d'un sein, tout de suite caché par un fichu ramené sur la tête de l'enfant... La mère souriait.

— Il fait quatre repas comme ça par jour, dit-elle : le matin, avant que je ne parte pour l'atelier; à midi et le soir, quand je reviens, et une fois dans la nuit. En plus, la concierge lui donne deux fois, en mon absence, du lait stérilisé.

Jean demanda :

— Et... celui avec qui vous l'avez eu, qu'est-ce qu'il est devenu?

Elle répondit sans amertume :

— Il est parti. Il est dans son pays, à Poitiers; il est marié.

— Vous l'aimiez bien?

Elle rougit un peu.

— Je l'ai aimé d'abord. Après, il n'a pas été gentil pour moi; je m'en suis détachée. Si c'était à recommencer, bien sûr, je ne ferais pas comme j'ai fait... Mais quand on est jeune, et toute seule, est-ce qu'on sait?

*
* *

Quelque temps ils ne parlèrent pas. On n'entendait dans la chambre que le bruit de succion goulue de l'enfant. Jean ne souffrait plus comme tout à l'heure. Les paroles de Marie l'avaient rassuré. Il pensait avec joie : — « Elle n'a personne... » Il la chérissait à cause de cet isolement, et il sentait naître en lui une obscure affection pour le petit être inconscient qui lui garantissait la chasteté de Marie...

Maintenant, l'enfant, ayant bu son saoûl, dormait dans son berceau, caché par le rideau de l'alcôve. Jean et Marie s'étaient accoudés à l'appui de la fenêtre; ils rêvaient, leur pensée grosse de cette émotion indécise que donne aux âmes les moins complexes l'entrevue des fatalités de l'amour...

L'ouvrière murmura :

— Vous comprenez maintenant pourquoi... je ne voulais pas... Car je vous aime bien tout de même, allez, et ça me coûtait autant qu'à vous de vous refuser.

L'employé, à qui revenait la vision de l'allaitement, augmentant sa tendresse en même temps qu'elle amortissait son désir, répliqua :

— Oui... vous avez raison, Marie... Il ne faut pas... pas encore... Il faut attendre que vous ne donniez plus le sein.

Georges

Oui, me répondit le docteur Nolle, le spécialiste bien connu des maladies nerveuses : vous avez raison; je ne suis pas gai aujourd'hui. Je viens d'assister au dénouement d'une aventure parisienne, d'un drame intime à trois personnages, dont l'un n'a guère été qu'un comparse : et ce dénouement a été si brusque et si douloureux qu'il m'a gâté ma journée. Que voulez-vous, mon ami? On a beau passer la moitié de sa vie avec des infirmes, des détraqués et des fous, il vous reste toujours dans le cœur un coin sensible qui refuse de s'anes-

thésier... Mais tenez, je vais vous conter mon histoire. Vous pourrez peut-être en *faire quelque chose;* et moi, j'ai besoin d'en parler.

Je ne crois pas que vous fréquentiez beaucoup chez les cocottes, — chez les horizontales, comme vous dites à présent, à moins qu'un vocable plus neuf n'ait détrôné celui-ci; — mais vous connaissiez certainement, ne fût-ce que de réputation, la petite Laure Harding. Même vous aviez dû apercevoir quelque part, au Bois, au théâtre, à l'Hippique, cette mignonne poupée de Saxe aux cheveux roux, au profil enfantin, aux gestes saccadés, nerveux, impatients. Et sans doute vous saviez que, parmi la foule de passants qui ont traversé sa chambre à coucher, on cite deux noms célèbres : un peintre mondain et un prince moscovite. Ce dernier est l'amant d'hier, le comparse du drame.

Entre tous ces hôtes d'une heure ou d'une semaine, il en est un qui lui a laissé un souvenir autrement durable que le bijou ou le bibelot des adieux ordinaires : un fils.

Oui, chose ignorée ou oubliée, Laure Harding était mère. Ce fut un accident des débuts de sa vie galante, ce fils qu'elle enfanta à vingt ans, à l'époque d'incertitude et de misère dorée où quelques artistes la lançaient. A peine débarrassée de la corvée de la grossesse et de l'accouchement, elle me le confia — car j'étais déjà son médecin. Je mis le petit être en nourrice dans un bourg normand, chez une femme dont j'étais sûr, à portée de quelques amis qui voulurent bien s'en occuper.

Georges Harding vécut ainsi ses premières années en province, pris en affection, presque adopté par les braves gens qui l'avaient reçu. A des intervalles bien irréguliers, quand la vue d'une mère portant son bébé, ou quelque mot sentimental d'une pièce, d'un roman, faisaient monter au cerveau de Laure une bouffée de maternité, elle quittait son hôtel de la rue de Prony, partait brusquement pour la Normandie, tombait comme un aérolithe dans le calme intérieur où grandissait l'enfant, criblait celui-ci de baisers et de pièces d'or... Puis, vite ennuyée de son rôle, elle reprenait le premier

train pour Paris, et, pendant des mois, oubliait de nouveau qu'elle avait un fils.

Lorsque Georges atteignit sa neuvième année, je dus suggérer à ma cliente qu'il serait peut-être temps de lui apprendre autre chose que ce qu'on lui avait enseigné au village, c'est-à-dire à lire, à écrire et à jouer aux quilles. Je proposai un lycée de Paris. Là, me semblait-il, en même temps qu'il ferait ses classes, il s'initierait peu à peu à sa vraie situation dans le monde : fils de fille, — et pourrait, moi aidant, prendre, au jour venu, le parti qui conviendrait à un homme de cœur... Mais Laure ne voulut pas entendre parler d'un lycée. Elle trouvait cette institution trop démocratique.

— Au lycée, docteur ! Y pensez-vous ? Mais il serait là avec les fils de mon bottier et de mon concierge... Il en sortira sans savoir saluer une femme ou se tenir à table. Je veux que Georges aille chez les Jésuites. Il n'y a que les pères, voyez-vous, qui fassent de leurs élèves de vrais gentlemen.

Georges Harding fut donc envoyé à Jersey,

au nouveau collège que les Pères, expulsés de France, venaient de fonder dans l'île tout près de Saint-Hélier. On l'y avait reçu avec difficulté et sous la condition formelle qu'il y passerait tous ses congés et ne reviendrait à Paris qu'une fois ses études terminées. D'ailleurs, la mère avait le droit d'aller le voir aussi souvent qu'il lui plairait.

Elle fit le voyage une fois en cinq ans, fut horriblement malade pendant la traversée et n'eut jamais le courage de recommencer.

Durant ces cinq ans, Georges travailla, devint un des plus brillants élèves de la maison. Chaque semaine, il écrivait à sa mère une longue lettre chaude de tendresse. Elle lui répondait cinq ou six fois par an un bout de phrase sans queue ni tête, dans le cabinet d'un restaurant de nuit, en une de ces crises d'attendrissement qui suivaient les rares moments où, suivant son expression, elle avait été *très heureuse*.

... Il y a de cela six mois environ, Laure reçut du Père recteur de Jersey les lignes suivantes qu'elle me fit voir :

« Madame,

« Votre cher Georges a complétement achevé ses études secondaires. Voici le moment venu pour lui de faire choix d'un état. Il manifeste du goût pour l'état militaire. Si vous êtes disposée à favoriser ce penchant, nous serons heureux de recevoir Georges, à la rentrée, dans notre collège spécial de la rue Lhomond. Il vous appartient, madame, de prendre une décision à cet égard. Notre rôle est provisoirement terminé, et nous vous prions de vouloir bien recevoir le cher enfant qui nous quittera la semaine prochaine.

« Veuillez agréer, madame, mon dévouement respectueux en N. S.

« L. Clément, S. J.

« Rector. »

Cette lettre prit Laure Harding un peu au dépourvu. Elle n'y démêla point l'intention des Jésuites, gens fort avisés, qui voulaient mettre

Georges à même de connaître lui-même sa situation sociale, avant qu'il fît ses premiers pas d'homme dans la vie.

Elle se contenta, pour le moment, de faire préparer dans son hôtel, en vue du retour de l'enfant, la plus jolie chambre qui se pût voir. Quelques jours après, celui-ci arriva. Il avait cette gaucherie distinguée de façons que les Pères communiquent à leurs élèves, mais en somme, autant que j'en pus juger, c'était un petit cœur bien droit, bien franc, bien affectueux. Chose singulière! Cette mère qui l'avait pour ainsi dire abandonné depuis qu'elle l'avait mis au monde, il l'adorait. Il lui manifesta tant d'admiration, de tendresse et de respect que la jeune femme, légère comme elle était, en fut pourtant remuée aux fibres profondes. Durant quinze jours au moins, elle raffola de son fils. On le vit partout avec elle, dans sa loge le soir, l'après-midi dans sa victoria, près d'elle au pesage, à Longchamp où à Maisons Laffitte... L'amant sérieux — le prince — avait été prié de suspendre ses visites nocturnes : Laure allait le voir en se cachant de son fils. Quant à

Georges, il n'apercevait rien d'anormal, ne se doutait de rien. Songez qu'il avait vécu dans un cloître, depuis qu'il savait penser, et qu'il était aussi ignorant des réalités de l'amour que peut l'être une pensionnaire des Oiseaux au sortir du couvent!

Ma cliente, que son rôle maternel avait d'abord occupée et amusée, s'en lassa vite. Elle s'affranchit, une à une, des sujétions qu'elle s'imposait à cause de son fils. L'amant, les amants reparurent ouvertement, pendant la journée, au petit hôtel de la rue de Prony; les soupers au cabaret, les fêtes prolongées jusqu'au matin recommencèrent... Georges, un peu triste de voir que sa mère lui appartenait de moins en moins, ne devinait toujours pas. Il avait sur les yeux une écaille d'innocence qui ne voulait pas tomber.

Or, avant-hier, Laure, ayant bu quelques verres de champagne de trop, probablement, oublia la présence de Georges chez elle, et ramena dans son coupé le prince qui se laissa faire, point mécontent de reprendre l'ancien

train de vie. Elle lui recommanda toutefois de ne pas faire de bruit : l'enfant couchait juste au-dessus ; il ne fallait pas le réveiller.

Mais à peine rentrés, à propos de je ne sais quel incident que la jeune femme ne peut même plus se rappeler, une querelle éclata entre les deux amants, à demi-ivres l'un et l'autre. Le Slave, très violent, avait l'habitude, en pareille circonstance, de passer sa colère sur le mobilier. A bout d'injures, il empoigna par la tige une plante d'appartement et la projeta, avec la jardinière en porcelaine chinoise qui tenait aux racines, dans une glace d'entre deux fenêtres.

Le bruit fut épouvantable. Aucun des domestiques ne se montra : c'était leur consigne. Un instant après, la porte de la chambre s'ouvrit et Georges apparut...

Il s'arrêta sur le seuil, figé par la surprise. Presque nus l'un et l'autre, la jeune femme et le prince, entendant des pas, s'étaient d'instinct réfugiés vers le lit ouvert. Quelques secondes s'écoulèrent où, sans rien dire, l'amant, la maîtresse et l'enfant se regardèrent... Laure, dégrisée par l'émotion, gronda doucement son fils :

— Va-t'en, Georges... Ce n'est pas convenable de venir dans ma chambre à cette heure-ci... Va te recoucher... Va vite, mon chéri.

L'enfant murmura, montrant du doigt le prince, qu'il connaissait pour l'avoir vu, le jour, chez sa mère.

— Pourquoi est-*il* dans ta chambre, *lui?*

Elle répondit, le poussant dehors :

— Il est là parce que je lui permets... Ne t'occupe pas de ces choses-là... Remonte vite te coucher et ne redescends plus.

L'enfant baissa la tête et obéit. Il regagna sa chambre. Que se passa-t-il dans cette âme neuve, pendant la fin de cette nuit? Est-ce par un brusque éclair, est-ce par un effort de réflexion que la certitude lui vint sur la condition de sa mère, sur sa condition à lui? Personne ne le saura jamais : car le fils de Laure Harding a emporté son secret par delà la vie. Quand la jeune femme, inquiète de ne pas le voir descendre à l'heure du déjeuner, est montée dans la chambre où il couchait, elle l'a trouvé pendu à l'une des colonnes de son lit — un

grand lit breton. — Il avait passé autour de son cou un nœud coulant fait avec une embrasse de rideau. Et, déjà, il avait la face toute noire.

... Le coup de terreur et de douleur a été trop violent pour le faible cœur de la fille de joie... Elle n'est sortie de son évanouissement que pour tomber en des crises de tremblement sénile et de catalepsie. Je l'ai conduite à la Salpêtrière cette après-midi. On l'a mise avec les gâteuses.

... Voilà mon histoire, conclut le docteur Nolle. Vous voyez qu'elle n'est pas gaie. La vie non plus. »

Contes de Noël et de Pâques

189

I

LA PETITE VÉNÉZUÉLIENNE

CONTE DE NOËL

J'ÉTAIS fort pieux, dans mon enfance, ce qui ne veut pas dire que je sois devenu impie en prenant de l'âge. Les grandes fêtes religieuses, qui éveillent encore en moi une très amicale émotion, me troublaient d'un violent désir de sainteté. Elles constituaient, pour ma conscience, comme des étapes que, d'avance, je me fixais, datant de leur échéance mon renouvellement moral... Aujourd'hui —

pour parler la langue de l'Église — je ne suis pas moins humilié par mes imperfections; seulement, je n'ai plus la même confiance dans l'effet des résolutions pour modifier soudain ma nature intime. Je me contente d'entretenir de mon mieux ma machine morale, remettant au mystérieux ouvrier qui la fabriqua le soin d'y changer quelque rouage, s'il le juge opportun.

Jusqu'aux environs de ma dixième année, j'habitais avec mes parents une maison de la rue de Ponthieu — aux Champs-Élysées. La maison existe encore. De temps en temps, je me détourne de mon chemin pour saluer sa vieille façade, et la porte par où j'ai fait mes premières sorties, tenant par la main ma mère ou ma bonne; car, dès l'enfance, la main d'une femme nous conduit... Je regarde furtivement la cour pavée, j'entrevois les fenêtres du rez-de-chaussée que nous habitions. Il était agréable, donnant, par son autre façade, sur un jardin où poussaient quelques arbres, mais que limitaient, par malheur, des murs assez hauts... Je me garderais bien de repasser le seuil. J'effaroucherais

et je chasserais les fantômes qui, pour moi, peuplent encore ces choses immobiles : mes parents, moi-même enfant — et aussi Dolorès, la petite Vénézuélienne.

*
* *

Dolorès avait onze ans passés, et moi j'en avais neuf et demi, quand elle vint, avec sa mère et deux servantes, dont une mulâtresse, s'installer dans la maison de la rue de Ponthieu, juste au-dessus de notre rez-de-chaussée. Il paraît que la mère était jolie. Je ne me rappelle, d'elle, qu'une odeur de musc très pénétrante, des dentelles noires avec des rubans jaunes et une nuque d'un blond tellement singulier qu'il inquiéta mon innocence, et que dès le début de mes relations avec Dolorès, je lui demandai :

— Les cheveux de ta maman, est-ce que c'est des vrais cheveux ?

Dolorès avait un charmant visage de petit singe

crépu. Elle trouva le moyen de rougir sous son masque olivâtre.

— Que tu es bête ! me dit-elle. Pour sûr, les cheveux de maman sont de vrais cheveux... Et ils descendent jusqu'au-dessous de ses genoux, tu sais ? Seulement, elle les décolore avec une eau... une eau très chère... Ta maman à toi n'achète pas d'eau pour se décolorer les cheveux parce que c'est trop cher.

Je fus un peu offensé par cette allusion à la fortune supérieure de notre voisine, mais je pensai tout de même à part moi que j'aurais du chagrin si ma mère s'avisait d'altérer le doux chatain naturel de ses cheveux.

Cette conversation et toutes celles que j'eus par la suite avec Dolorès s'échangeaient aux Champs-Élysées où ma bonne rencontrait volontiers la mulâtresse de l'entresol. Je racontais fidèlement chez moi ces rencontres, les propos que m'avait tenus Dolorès, et ce que j'avais répliqué. Je fus ainsi conduit à entretenir ma famille d'un projet de mariage que nous avions élaboré, Dolorès et moi, pour l'époque où nous serions grands. L'objection que ma future était l'aînée de deux ans

ne nous avait pas échappé. Mais Dolorès avait passé outre en déclarant que, « dès qu'on est des grandes personnes, deux ans de plus ou de moins, ça ne se voit pas. »

Je dois avouer que ma famille ne parut pas attribuer une grande importance à cet échange de paroles. Mon père dit seulement :

— Je n'aime pas beaucoup que le petit fréquente la fille de cette femme.

Plus indulgente, ma mère répliqua :

— Oh ! l'enfant est si jeune... Et Maria dit qu'elle est tout à fait gentille.

Maria, c'était ma bonne — une gasconne de cinquante ans sur qui ma mère reposait toute sa confiance.

Je fus dès lors en éveil et je commençai à prêter l'oreille quand on parlait de la dame aux cheveux jaunes. Je recueillis ainsi diverses informations. Premièrement, que la dame aux cheveux jaunes, malgré la richesse dont se targuait Dolorès, ne payait pas très régulièrement ses fournisseurs. Ensuite, que divers locataires « s'étaient plaints » — on ne me disait pas pourquoi — mais « que le concierge, gorgé de pourboires,

défendait la Vénézuélienne auprès du propriétaire. » Outre cela, je fis une observation personnelle. La fenêtre de notre salle à manger donnait sur la cour; je m'écrasais volontiers le nez, des heures entières contre les vitres de cette fenêtre, à guetter les allées et venues. Je surpris ainsi les visites de trois messieurs. L'un, qui avait des cheveux gris et une barbe grise vénérable, descendait de son coupé tous les jours vers cinq heures. Un autre, dont je n'aurais pas pu dire l'âge, venait plus volontiers aux premières heures de l'après-midi : c'était un long individu au visage complètement rasé, à l'air énergique et violent. Le troisième semblait un compatriote de Dolorès : il avait, comme elle, un teint de citron à peine mûr et des cheveux couleur de cirage, bouclés court. Le hasard sans doute faisait qu'il arrivait toujours après que le vieux monsieur venait de sortir, sans jamais, jamais se rencontrer avec lui.

Je demandai à Dolorès si ces messieurs étaient des amis de sa maman. La petite me regarda bien dans les yeux et me dit, d'un ton qui s'efforçait d'être très assuré :

— Oui. Le vieux monsieur, c'est mon parrain; il est très bon et je l'aime beaucoup. Le monsieur rasé, c'est un Américain très bien que nous avons rencontré à Cabourg, l'an passé.

— Et celui qui a des cheveux noirs?

— C'est un cousin de maman.

— Elle ne reçoit jamais de dames, ta maman?

Cette fois encore, Dolorès rougit :

— Non, fit-elle. Maman dit que les femmes sont méchantes. Et puis, tu sais? tu m'ennuies...

J'évitai, dès lors, de parler à Dolorès des visiteurs de sa mère, et nos relations continuèrent d'être cordiales, malgré le caractère un peu fantasque de ma petite amie.

*
* *

Décembre commençait, et déjà les neiges impures de Paris souillaient les Champs-Élysées et les Tuileries, quand un matin, dans la cour de la maison, mon père rencontra Dolorès qui sortait,

accompagnée de la mûlatresse. L'enfant lui sourit. Mon père s'approcha d'elle, lui parla durant quelques minutes, et, en la quittant, l'embrassa sur ses deux joues rondes. Le même soir, à table, il dit devant moi :

— Maria a raison. Cette petite Dolorès est charmante et elle a l'air tout à fait convenable. Quel dommage qu'on ne puisse pas la tirer du milieu où elle vit!

— Oui, fit ma mère... C'est désolant... Penser que dans quatre ou cinq ans, elle sera une jeune fille!...

Mon père conclut, après un silence :

— Il devrait y avoir une Œuvre pour sauver de pauvres petites comme celle-ci. Rien ne serait plus méritoire, plus chrétien.

On n'en dit pas plus long devant moi. Et naturellement, ces propos ne me parurent pas des plus clairs. Mais la compréhension des enfants — chacun peut le vérifier par ses propres souvenirs — est aisément satisfaite. Il faut une réponse aux questions de leur curiosité; seulement, ils ne discutent guère cette réponse. Je demandai à Maria, ma bonne, pourquoi il serait oppor-

tun de soustraire Dolorès à son milieu familier. Elle répliqua :

— Parce que sa mère n'est pas une dame comme il faut. Il y a du désordre chez elle. Elle reçoit des gens mal élevés.

L'explication me contenta pleinement, et, dès lors, un projet germa et mûrit dans le secret de ma conscience. La solennité de l'Avent avait, comme de coutume, avivé en moi le désir d'accomplir des œuvres d'une moralité singulière. Puisque mon père lui-même avait déclaré qu'il n'en existait pas de plus méritoire, de plus chrétienne que le sauvetage de Dolorès, cette œuvre me parut imposée par la Providence. Justement nous allions, mes parents et moi, passer comme chaque année les fêtes de Noël et du premier de l'an en Gascogne, chez ma grand'mère paternelle. Que cette grand'-mère refusât de recueillir Dolorès, elle qui ne me refusait jamais rien, c'est ce que je n'admis pas un seul instant. Dolorès vivrait ainsi en Lot-et-Garonne jusqu'au moment où nous nous marierions ; ni sa mère aux cheveux jaunes ni les trois visiteurs ne s'aviseraient d'aller l'y dénicher.

Ce projet — qui ne révélait pas une connaissance approfondie des mœurs et des lois — me séduisait non seulement parce qu'il sauvait Dolorès, mais parce qu'il m'imposait un douloureux sacrifice. Je ne verrais plus la petite Vénézuélienne, ou du moins je ne la verrais plus que quelques semaines par an; et cela me déchirait le cœur. Je goûtai, par anticipation, les savoureuses amertumes de cette épreuve. Tout le monde, autour de moi, remarqua la physionomie de résignation supérieure que je me composais; à vrai dire, je me jugeais héroïque et j'avais quelque pitié des gens qui ne connaissaient ni n'enviaient mon détachement de la créature. Je voulus surenchérir encore : le sacrifice chrétien a son vertige. Toute ma fortune consistait en quarante-sept francs lentement amassés, que je destinais à l'achat d'un fusil, pour le jour où l'on me permettrait de tirer sur les alouettes, en Gascogne. Je résolus de donner cet argent à Dolorès, afin qu'elle payât les frais de son voyage : ne devait-elle pas partir à l'insu de sa mère? Dès lors, je me considérai moi-même comme une sorte de François d'Assise, dépouillé de tout, et seule-

ment occupé du bonheur des autres. Et je me préparai à la douce fête de la Nativité dans un état de sérénité mystique où je ne voulais pas apercevoir une dose notable d'orgueil...

Depuis, j'ai reconnu cet état dans nombre de grandes personnes qui faisaient profession de haute vertu chrétienne. Et la carrière de saint m'apparaît aujourd'hui semée d'embûches.

*
* *

Ce fut le dernier dimanche de l'Avent que je choisis pour confier mon dessein à Dolorès. Il faisait, cette année-là, un froid extraordinaire. Nos bonnes nous avaient menés au bois de Boulogne, où l'on commençait à patiner. L'entretien décisif eut lieu sur les bords du lac Supérieur. Dolorès m'écouta de cet air de ouistiti méditatif qui la rendait si comique.

— Alors, me dit-elle, ta grand'mère m'invite dans sa maison?

— Non, répliquai-je. C'est moi qui t'invite chez ma grand'mère. Mais c'est la même chose. Et pour payer ton voyage, voici quarante-sept francs que j'ai à moi, que je gardais pour m'acheter un fusil et tuer des alouettes, là-bas.

Elle prit vivement les deux louis et les pièces blanches, les contempla un instant, les mit dans sa poche en disant :

— Merci!

Et elle m'embrassa. Puis :

— Je resterai là-bas aussi longtemps que toi? fit-elle.

— Tu y resteras toujours... Jusqu'à ce que nous soyons grands et que nous puissions nous marier.

— Tu es fou!... Maman ne voudra jamais.

Sans oser regarder Dolorès en face, je balbutiai :

— Ta maman ne saura pas où tu es... Tu ne lui diras pas... Tu partiras le soir après nous... tandis qu'elle sera occupée avec le vieux monsieur blanc... et tu ne la reverras plus jamais... jamais.

Nous étions, au moment où je dis ces mots,

tout seuls, à l'entrée d'une des petites allées qui mènent au lac. La terre ridée et gelée de l'allée, le sol bombé, poudré de givre du massif voisin, les racines saillantes d'un gros érable qui se dressait à l'angle — je revois tout cela, et aussi les deux mignonnes bottines noires de Dolorès, que j'observais pour distraire ma timidité, tout en parlant. Comme Dolorès ne répondait pas, j'osai relever les yeux et la regarder.

Elle m'apparut comme un petit fauve aux yeux furieux, aux ongles crispés, aux dents grinçantes, prêt à bondir sur moi pour me griffer et me mordre.

Je balbutiai son nom :

— Dolorès!

— Si jamais... fit-elle d'une voix qui s'accrochait à son gosier et à ses dents, si jamais... tu répètes ce que tu viens de dire... je te... je te...

Elle ne put dire ce qu'elle ferait... Tout son visage, tout son pauvre corps convulsé se détendirent subitement et elle fondit en larmes, en s'abattant doucement, gentiment, fraternellement sur mon épaule.

*
* *

Le surlendemain, vigile de Noël, je quittai Paris avec ma famille pour me rendre en Gascogne. Entre la petite Vénézuélienne et moi, il n'avait plus été question de mon projet de sauvetage. Seulement, le lendemain, elle m'avait dit, comme une chose toute simple :

— Avec les quarante-sept francs que tu m'as donnés, je vais m'acheter un gros brillant que j'ai vu sur les boulevards... Un brillant faux, bien entendu, parce que les vrais, c'est trop cher.

Nous nous étions quittés en nous promettant de nous écrire. J'écrivis, en effet, mais Dolorès ne me répondit pas. Je passai de mélancoliques vacances, durant lesquelles je demandai au ciel, avec une ferveur exemplaire, de sauver ma petite amie des vagues périls qui la menaçaient... Quand nous rentrâmes rue de Ponthieu, vers la

fin du mois de janvier, j'appris que l'entresol était vide; Dolorès, sa mère et les deux bonnes avaient déménagé. Le concierge, sans doute mécontent de ses étrennes, avait cessé de les protéger, et le propriétaire les avait congédiées.

Comme je pleurais beaucoup sur le départ de ma petite amie, ma mère s'efforça de me consoler. Mon émotion lui livra le secret de ma tentative de rédemption, que jusque-là j'avais tue jalousement. Cette histoire la fit rire un peu; mais je vis bien, à la façon dont elle m'embrassa, qu'elle était plutôt contente de moi.

Elle me demanda :

— Et tes quarante-sept francs?

Je répondis avec sincérité :

— Dolorès m'a dit qu'elle les gardait pour s'acheter un bijou.

Il me sembla que ma mère devenait pensive, et qu'il y avait dans ses yeux comme une vapeur de larmes. Elle murmura :

— Pauvre petite!

II

DEUX BERGERS D'AMES

CONTE DE PAQUES

DANS ce pays d'Albret, tellement déchiré au XVIe siècle par les guerres de religion, dans ce pays où Montluc a laissé le souvenir de tant de huguenots pendus, les catholiques vivent aujourd'hui en bonne intelligence avec le petit nombre de protestants qui y demeurent encore. Le temple et l'église voisinent sans rancune au milieu des villages; la

différence des religions n'empêche pas les alliances entre les familles; le prêtre et le pasteur, opposés sur le dogme, s'accordent dans la charité.

Pourtant, au bourg de Candéléou, situé à peu près à mi-chemin dans la région accidentée qui s'étend de Nérac à Vianne, la mésintelligence des deux bergers du Christ — le catholique et le réformé — avait fini, il y a quelques années, par ranimer l'animosité confessionnelle au cœur de leurs ouailles respectives. Le curé, vieillard de soixante ans passés, tranquille jusque-là dans son domaine spirituel, ne pardonnait pas au jeune pasteur, venu un beau jour des rudes Cévennes, où persiste encore le souvenir des dragonnades, une ardeur prédicante inusitée dans nos contrées plus douces... M. Lagarrigue — c'était le nom du pasteur — ne s'était-il pas avisé de faire deux conversions? L'abbé Couloumet avait beau affecter de déclarer que les deux néophytes étaient les deux plus fieffées « pratiques » de la commune, et qu'ils n'avaient abjuré que pour tirer de l'argent à quelques notables protestants, son cœur saignait. Souvent,

la nuit, un cauchemar affreux le tourmentait. Il voyait autour de lui l'appareil du suprême tribunal; le souverain juge le questionnait :

— Curé de Candéléou, lui disait-il, qu'as-tu fait des âmes de Gasquet et de Dupin que je t'avais confiées ?

Le pauvre abbé essayait sa justification :

— Seigneur, Gasquet et Dupin étaient deux fieffées « pratiques » et ce n'est pas ma faute si...

— Arrière, berger infidèle, interrompait le Seigneur. Tu as mal préservé tes brebis, puisque tu me rends un troupeau amoindri. Mauvais serviteur, je t'écarte de ma face...

Et l'abbé Couloumet se réveillait en sursaut, avec la sensation d'être précipité dans un vide brûlant, qui lui donnait tout au moins les affres du purgatoire.

Alors, il redoublait de zèle, cherchait dans sa bibliothèque les cours de théologie remisés depuis longtemps, pulvérisait chaque dimanche l'hérésie du haut de la chaire, tandis que le pasteur, de son côté, luttant d'efforts apostoliques, multipliait les offices, les conférences, les écoles du soir.

Comme, heureusement, il y a trois cents ans que Montluc est mort, cette petite guerre religieuse n'eut d'autre effet, pendant de longs mois, que de rendre plus fidèles et plus ferventes les ouailles protestantes ou catholiques de Candéléou. D'ailleurs, le maire du village, M. Lebize, médecin de profession et assez peu dévot, bien que catholique, s'efforçait, par une attitude et des paroles conciliantes, de maintenir le calme et la concorde dans la commune. Son influence y étant respectée, il réussissait à peu près.

Un événement singulier aggrava les rancunes. Environ une quinzaine avant le jour de Pâques, le pasteur Lagarrigue, rentrant chez lui pour souper, vers sept heures du soir, après sa promenade quotidienne, aperçut un objet insolite, une sorte de gros paquet de chiffons, juste sous le porche de l'église catholique de Candéléou. Celle-ci est une vieille et simple église, avec trois marches sous le porche roman. La nuit venait, aigre et hâtive; l'église était close; ses alentours étaient déserts. Le pasteur monta les trois degrés. Il ramassa le paquet; à la faible lueur du crépus-

cule, il s'aperçut qu'un enfant de quelques mois y était contenu. Sans doute la vie de cet enfant avait été déjà féconde en incidents, car il ne paraissait pas surpris outre mesure qu'on l'eût abandonné, puis recueilli. Très sage, il fixait sur M. Lagarrigue de larges yeux noirs, grands ouverts dans une face mignonne et brune. Le pasteur n'hésita pas, il emporta le paquet vivant chez lui, où il le confia à sa femme, assez expérimentée dans le soin des enfants, car, à peine âgée de trente ans, elle en avait déjà six pour sa part.

Dès le lendemain, la tante du curé, vieille demoiselle qui lui servait de gouvernante, dit à son neveu, d'une voix qu'altérait l'émotion :

— Tu ne sais pas, monsieur le curé ? Hé bé !... Le pasteur est venu hier te voler une petite fille dans ton église !...

— Voler une petite fille !... s'écria l'abbé.

Malgré son animosité contre le pasteur, il ne le croyait pas capable d'un pareil coup.

La tante s'expliqua. Même réduit à ses circonstances réelles — une petite abandonnée recueillie sous le porche de l'église — l'acte

charitable de M. Lagarrigue troubla cruellement le curé. Si, comme tout le faisait prévoir, le pasteur élevait la délaissée, il l'élèverait certainement dans le culte réformé. Or, en la déposant sur les marches de l'église, la personne inconnue qui s'en était séparée n'avait-elle pas marqué qu'elle la confiait à la communauté catholique ? Une brebis de plus venait donc d'être soustraite par le pasteur au troupeau sacré, une âme que le Seigneur réclamerait, outre celles de Gasquet et de Dupin ! Une âme toute blanche, celle-ci !...

Le cœur de l'abbé Couloumet était pacifique, les disputes lui répugnaient. Tout de même, cela passait la mesure. Il vêtit sa meilleure soutane, coiffa son tricorne ; son bréviaire sous le bras, il se rendit chez M. Lagarrigue.

*
* *

Le pasteur habitait une assez jolie maison, tout

au bout du village, bordant la route qui conduit à Espiens, puis à Nérac, par les coteaux. Avant d'y arriver, l'abbé eut l'occasion de plusieurs rencontres. Quelques-uns de ses paroissiens l'abordèrent, lui parlèrent de l'enlèvement en termes indignés. L'imagination proverbiale des Gascons aidant, il se confirmait que M. Lagarrigue avait dérobé l'enfant d'une mendiante espagnole, tandis que celle-ci priait devant la statue de la Vierge. Le curé rétablit les faits de son mieux, tout en promettant d'énergiques revendications.

— Quand je devrais aller trouver le Président de la République, on nous rendra la petite!

Il parut aussi au curé, chemin faisant, que les protestants qu'il croisait lui jetaient des coups d'œil narquois...

Arrivé chez le pasteur, il sonna. Ce fut la pastoresse qui vint ouvrir et tout de suite le curé fut mal à l'aise, en voyant que cette dame, blonde, un peu forte, prématurément fanée, allaitait un enfant.

— Pardon, madame, excusez-moi, balbutia-t-il... Monsieur le pasteur est-il chez lui?

La dame parut elle-même très intimidée. Elle répliqua :

— Monsieur le pasteur est sorti... Il est sorti... Il est à Nérac... Il est allé s'informer au sujet de... la petite.

Elle désigna du regard l'enfant qu'elle allaitait. Déjà le curé se sentait plus hardi. Il entra dans la maison, repoussa la porte derrière soi. Mme Lagarrigue l'introduisit dans son salon et le fit asseoir.

— Je venais justement, dit l'abbé, m'entretenir avec M. Lagarrigue au sujet de cette enfant...

Peu à peu plus énergique, à mesure qu'il constatait l'absence de toute contradiction, M. Couloumet exposa que l'enfant n'avait pas été sans intention déposée sous le porche de l'église catholique. Il était évident que si l'on eût osé, on eût pénétré dans le presbytère. Le curé se trouvait donc moralement chargé d'une âme. Il n'en céderait le soin à personne. Il espérait que M. Lagarrigue se rendrait à l'équité de sa réclamation, avant qu'il fût nécessaire de s'adresser « à l'autorité supérieure ».

Le curé ne précisait pas quelle serait cette autorité supérieure ; à la vérité, il l'ignorait. Mais il ne fut pas mécontent de l'effet de son discours. Mme Lagarrigue, rouge jusqu'aux oreilles, ne sut que répondre : « Je rendrai compte à mon mari, monsieur... Il verra... Il décidera... » Elle s'était rajustée, et, pour cacher sa timidité, faisait danser doucement, debout sur ses genoux, la petite fille, qui vagissait, riante, les lèvres mouillées de lait. Dignement le curé prit congé. Il regagna son presbytère, où il conta à sa tante, ravie, l'énergique façon de sa démarche. Il n'y avait plus qu'à attendre les résultats.

On n'attendit pas longtemps. Le jour même, vers cinq heures, l'aîné des fils du pasteur, gamin d'une dizaine d'années, apporta une lettre au presbytère. Elle disait :

« Monsieur le curé,

« Madame Lagarrigue m'a appris votre visite et m'en a dit l'objet. A mon vif regret, je ne puis accéder à votre désir. Moi, aussi, j'estime que

Dieu m'a confié une âme; je regarderais comme criminel de ne pas obéir à sa volonté manifeste.

« JEAN LAGARRIGUE,

« *Pasteur de l'Église réformée.* »

Dès que la visite de l'abbé et la réponse du pasteur furent connues dans Candéléou, les deux communautés, protestante et catholique, devinrent effervescentes. Le maire, sommé de prendre parti, déclara qu'il ne pouvait rien : M. Lagarrigue avait régulièrement déclaré sa trouvaille et son intention de la garder. Alors les catholiques parlèrent de s'armer et de ressaisir de vive force l'enfant dérobée. Les protestants ripostèrent en envoyant un peloton des leurs pour monter la garde autour du temple et de la maison Lagarrigue. Des pierres furent jetées nuitamment dans les vitraux de l'église catholique. Les murs s'ornèrent de l'inscription : « Lagarrigue, voleur d'enfants. » Les polissons des écoles en vinrent aux mains dans les rues. Il fallut déléguer en permanence à Candéléou deux gendarmes du canton. Cependant le pasteur conser-

vait toujours l'objet du litige, mais aucun de ses enfants n'osait sortir, la menace ayant été proférée d'en enlever un comme otage. Assez inquiets, l'un et l'autre, de cette tournure des choses, le curé écrivit à l'évêque, le pasteur s'adressa au préfet. Mais les deux administrations, prises de court par le cas imprévu, tardaient à répondre. Et, sans doute, le débat s'envenimant, une véritable guerre religieuse eût fini par enflammer le pays si, le matin du dimanche de la Passion, une nouvelle inattendue n'eût subitement imposé la trêve :

« La mère de la petite est ici, pour la reprendre... »

*
* *

Cette nouvelle extraordinaire était vraie... La veille, à l'heure du souper, une femme toute jeune, presque une enfant encore, très jolie, reconnaissable à son type et à son accoutrement

pour une de ces Bohémiennes qui traversent souvent les villages du Sud-Ouest et qu'on appelle, en Albret comme en Espagne, des « gitanes », était venue trouver le maire de Candéléou... Elle déclarait que sa petite fille avait été abandonnée, contre son vouloir, par les gens de sa troupe, mais qu'elle n'avait pu supporter la séparation et qu'elle était revenue sur ses pas pour la revoir et la reprendre.

Le maire fit coucher la gitane dans sa grange. Le lendemain il convoqua le curé et le pasteur en priant celui-ci d'apporter l'enfant. La petite fut rendue à sa mère qui la couvrit de caresses sauvages, en lui parlant une langue que nul ne comprit et dont les intonations même n'offraient aucune analogie avec les idiomes connus des assistants. M. Lebize ayant exposé les faits aux ministres des deux cultes, ajouta que toute dissension devait finir du même coup, la mère rentrant en possession de son enfant.

— Êtes-vous protestante ou catholique? demanda finalement le maire à la gitane.

Elle rit, découvrant ses dents lumineuses.

— Ni protestante, ni catholique.

— Mais vous avez bien une religion quelconque? fit le pasteur.

Elle ébaucha une moue, devint sérieuse, se tut.

— Enfin, questionna l'abbé Couloumet, vous priez, quelquefois?

— Nous avons de jolis chants, murmura-t-elle, qui nous viennent de nos anciens.

L'ardeur du prosélytisme, devant cette âme inculte, saisit les deux bergers spirituels. Tous deux s'offrirent à faire l'éducation religieuse de la jeune femme; car il était bien entendu qu'on l'enlevait à sa vie nomade, que la commune l'adoptait, avec son bébé. Nilka (elle s'appelait ainsi) ne disait pas non, souriait toujours mystérieusement. Entre M. Lagarrigue et M. Couloumet, la dispute allait se ranimer. Le maire les départagea.

— Cette femme sera logée dans ma métairie, dit-il. Vous, monsieur l'abbé, vous, monsieur le pasteur, vous la verrez alternativement chaque jour de la semaine. D'ici Pâques vous avez le temps de lui expliquer la religion chrétienne, chacun selon son idée. Elle choisira librement

entre les deux cultes. Et le jour de Pâques, d'après son choix, on la baptisera avec sa fille dans le culte qu'elle aura choisi.

Cette sentence à la Salomon ne contenta complètement ni le curé, ni le pasteur, ni aucun des belligérants qui combattaient derrière eux. Mais tout le monde, au fond du cœur, en reconnut la sagesse. Le calme se refit dans Candéléou. Chacune des communautés n'eut plus qu'à suivre l'œuvre de conversion tentée par son chef.

Chaque jour alternativement Nilka fut catéchisée par le curé et par le pasteur. Tous deux s'accordaient sur la gentillesse et la douceur de leur catéchumène : mais tous deux déploraient son absence complète de sens religieux et même de sens moral. Née sur les routes, elle y avait vécu sa jeunesse; elle ignorait jusqu'à son âge. Le père de son enfant était un passant qui lui avait plu un jour que, seule, elle gardait le campement dans un coin du pays basque. Elle racontait cela tranquillement, regrettant seulement qu'à cause de ce père étranger l'enfant fût en butte, depuis sa naissance, à la rancune de toute

la troupe... Les choses qu'on lui disait semblaient glisser sur son esprit, plus distrait que léger. Elle était à la fois désordonnée et coquette. Peu lui importait qu'un bouton manquât à son corsage ou que sa jupe fût déchirée, pourvu qu'elle eût des roses rouges dans ses cheveux noirs. On s'aperçut qu'elle en volait dans tous les jardins, mais ces larcins furent provisoirement tolérés... Il y avait des après-midi où l'on ne pouvait lui tirer une parole... Elle semblait tout à fait absente, les yeux perdus dans le rêve. D'autres fois, au contraire, elle montrait une gaieté ardente, chantait, désarmait par sa joie enfantine la gravité de ses maîtres, et jusqu'à la rigide tante du curé. Un soir d'office, elle fut menée au temple par Mme Lagarrigue et parut ravie de mêler sa voix juste et profonde au chœur des femmes. La tante du curé assurait, d'autre part, que Nilka s'intéressait aux apprêts de la solennité pascale, vases de fleurs, guirlandes de papier, oriflammes des congrégations, toute la gaie parure des vieilles murailles catholiques. Ces bonnes nouvelles réjouissaient tour à tour les deux partis.

*
* *

Cependant, le jour de Pâques était tout proche, et dans les deux cultes on se préparait à célébrer la fête avec une ardeur inusitée. L'on comptait, au temple comme à l'église, que la fête serait, ce jour-là, rehaussée par un double baptême... Pressée de se déclarer, Nilka promettait une réponse pour le matin de Pâques. Et si on l'invitait à choisir plus vite, elle se dérobait en riant, invoquant l'autorité du maire et les termes du contrat.

La nuit qui précéda le matin décisif, les deux pauvres bergers d'âmes ne dormirent guère. Ni l'un ni l'autre n'osait imaginer ce que serait pour lui la sainte journée si son rival était élu. Et pourtant, l'un des deux serait sûrement rebuté!...

Tous deux se rassuraient par le même argument intime :

— Nilka est trop douce, trop aimable quand je l'instruis, pour me faire ce chagrin.

A l'aube, le curé, ne pouvant dormir, quitta son lit, et se rendit à l'église, où il pria longtemps. Le bourdon du clocher commençait à tinter, répondant au carillon plus grêle du temple protestant. Après une heure d'humble prière, M. Couloumet se leva, un peu rasséréné, et alla respirer l'air dans son jardin, où les fleurs et les légumes voisinaient. La journée s'annonçait ardente comme en été.

— C'est le saint jour de Pâques, pensa l'abbé.

Et il supplia le Seigneur de faire éclater en ce jour la gloire de son Eglise.

A ce moment, il vit venir son sacristain.

— Voyez donc ce que j'ai trouvé contre la porte de l'église, monsieur le curé! lui dit cet homme en lui tendant un bouquet de roses rouges.

Le curé reconnut les fleurs aimées de Nilka.

Le bouquet était lié par une mince cordelette noire. En regardant ce lien de plus près, M. Couloumet s'aperçut qu'il était fait de cheveux tressés ensemble.

Un pressentiment lui crispa le cœur.

Quittant brusquement le sacristain, il s'éloigna, courut presque, gagna la maison du maire. Il y trouva tout le monde sur pied. Nilka était absente, personne ne l'avait vue sortir. M. Lebize et ses gens l'appelaient, sans obtenir de réponse...

L'abbé avait à peine appris cet événement que le pasteur Lagarrigue apparut à son tour. Il tenait à la main un bouquet de roses rouges, pareil à celui qu'avait trouvé le sacristain... Dans leur émoi, le curé et le pasteur se parlèrent.

— Vous aussi?... Un bouquet lié avec des cheveux?

— Oui .. sur l'appui de ma fenêtre, ce matin.

— Vous savez que Nilka est partie avec son bébé?...

— Partie pour tout à fait?

— Sans doute! Elle couchait dans cette grange... Le lit est vide... Elle a dû s'enfuir avant le jour.

— Oh! sans être baptisée?...

— Ni elle, ni son enfant!

— Pour la petite, s'écria la tante du curé qui

arrivait sur ces entrefaites avec d'autres commères, déjà au courant de l'aventure, — moi, qui vous parle, je l'ai bel et bien ondoyée l'autre jour, *que* je la gardais un moment, pendant que monsieur le curé instruisait sa mère... Je me méfiais !...

— Vous avez fait cela? s'écria le pasteur, un peu rasséréné.

Protestants et catholiques approuvaient la bonne femme. Au moins la petite abandonnée, qui avait été un peu l'enfant de Candéléou, s'en allait chrétienne à travers le vaste monde... Dans le désarroi de ce départ imprévu, les deux partis ennemis, atteints tous deux, oubliaient leur querelle et fraternisaient.

— S'il n'y avait pas eu cette division entre nous, murmura un sage, on n'aurait pas attendu si longtemps pour baptiser la mère!...

Dans la foule, qui peu à peu s'était rassemblée, tout le monde fut de cet avis. Le maire Lebize, qui n'avait guère parlé jusque-là, dit alors, avec un arrière sourire :

— Voyons l'abbé, et vous le pasteur, est-ce que vous croyez que cette gitane sera damnée

au jour du jugement, parce que l'eau du baptême n'a pas coulé sur son front?

Il y eut un silence.

— Christ est ressuscité même pour les Gentils, déclara enfin M. Lagarrigue; saint Paul le dit expressément.

— Certes, confirma l'abbé, la miséricorde de Dieu n'a pas de limites. Et le cœur de cette fille n'était pas malsain. Si elle est partie de cette façon soudaine et secrète, c'est, bien sûr, pour ne chagriner aucun de ses deux maîtres.

— Priez donc pour elle, les uns et les autres, conclut le maire... C'est Pâques, aujourd'hui, pour les protestants et les catholiques, et aussi, croyez-moi, pour la pauvre Bohémienne, à qui le courage a manqué, au moment de rompre avec sa race. Priez pour elle, en bonne intelligence, et ne vous querellez plus.

Lentement la foule se dispersa. Le curé et le pasteur s'en allaient ensemble, controversant avec courtoisie. Les ennemis de la veille se serraient les mains. On eût dit que Nilka, en quittant le village, avait emporté le ferment de dis-

corde et laissé la paix. Par-dessus les toits, le carillon du temple et le bourdon de l'église accordaient leurs sonorités dans l'air limpide, célébraient la plus grande fête de l'année. Les querelles des jours passés étaient abolies, et certes, en ce moment, il n'y avait personne dans Candéléou qui n'approuvât la généreuse doctrine du maire.

Oui, vraiment, c'était pour tous les êtres humains que Jésus de Nazareth levait une fois de plus la pierre du tombeau.

III

LIZOTTE

CONTE DE PAQUES

QUAND je devins l'ami de Lizotte, — conta Maximin, — j'avais quinze ans. J'habitais Fontgrane. Tous les jours j'allais au presbytère prendre une leçon de latin de l'abbé Destourbès. L'abbé était un doux professeur, ami de Virgile, qu'il récitait avec des intonations dévotes, comme un *Oremus*. Irma, sa gouvernante, m'adorait et voulait toujours, à

toute heure, me faire manger ou boire : c'était sa façon de me témoigner son amitié, pauvre vieille! Quant au presbytère, antique construction dont les fondations dataient de l'époque gallo-romaine, on ne pouvait rêver un séjour plus délicieux, frais l'été, tiède l'hiver, comme une cave, et toujours embaumé d'une odeur de cire et de benjoin.

Mais ce qu'on pouvait voir de mieux dans le presbytère, c'était Lizotte, Lizotte Destourbès, la petite nièce de l'abbé, la fille du Destourbès d'Agen, celui qui tenait sous les « cornières » un important commerce de fruits et de conserves. Lizotte avait quelques mois et quelques lignes de plus que moi. Elle aimait le jeu comme une enfant, et néanmoins ne dédaignait pas de temps en temps de « faire la dame » quand elle se promenait le dimanche, à Agen, sur le Gravier, très regardée par les jeunes gens. Car elle était vraiment exquise, avec son visage doré, ses lèvres brunes, ses yeux dont le blanc était un peu bleu. Elle s'habillait volontiers de couleurs éclatantes : elle aimait le rouge, le jaune et le blanc, mais elle savait accorder cette fanfare de

tons sur sa petite personne étrange, et il me semble qu'elle était toujours fort bien habillée... Ses cheveux noirs, elle les roulait dans un foulard de soie brodée, enveloppant le haut du chignon d'une sorte de toque, un bout retombant sur la nuque. C'est la coiffure des filles de Gascogne, comme vous savez : je n'en connais guère de plus seyantes. Hélas! la plupart de mes jolies compatriotes, même les paysannes, commencent à l'abandonner!

Jours inoubliables, ces vacances de Pâques au presbytère de Fontgrane! Le jardin nous appartenait, avec ses carrés réguliers soigneusement bêchés, et aussi la sombre église aux piliers trapus, et le presbytère immense, dont le curé n'occupait qu'un coin, tout le reste voué à nos découvertes et à nos jeux. Jamais je n'ai fait, depuis, de si vastes voyages, ni de si curieux, que ceux que j'entrepris alors avec Lizotte dans le grenier de la maison séculaire, véritable forêt de poutres enchevêtrées... Notre joie se doublait, à l'approche des grandes fêtes religieuses. Sous la direction d'Irma nous travaillions, Lizotte et moi, à orner l'autel. Les mains agiles de la fillette

s'agitaient à côté de mes mains de garçonnet, moins lestes. Quand je commettais quelque maladresse, quand je laissais choir une guirlande ou s'éteindre un cierge, la mignonne Agenaise ne se gênait pas pour me donner une chiquenaude ou une gifle... J'étais parfaitement heureux.

*
* *

Je me rappelle, entre tous, un certain soir d'avril, au commencement de la Semaine Sainte.

L'église de Fontgrane avait l'aspect spécial qu'elle revêtait durant la sainte quarantaine. Les crucifix, les tableaux, les pieuses statues s'habillaient de serge violette, et ce demi-deuil n'avait rien d'attristant, d'abord parce qu'au dehors, le joyeux printemps annonçait déjà son triomphe, et puis parce que la fête de la Rédemption, toute proche, illumine d'espérance même les graves journées qui la précèdent.

Lizotte et moi, nous étions en vacance sous prétexte d'offices à suivre et d'ornements à préparer. Je dînai au presbytère fort agréablement, entre l'abbé Destourbès et la petite, qui s'amusait à me donner des coups de pieds dans les jambes, par-dessous la table. Cela me faisait parfois très mal, mais je trouvais cela délicieux et je ne disais rien...

Nous avions achevé le frugal repas qu'il convient de prendre aux temps de jeûne et déjà nous quittions la table, quand on vint demander l'abbé pour une très vieille femme malade qui voulait se confesser.

Il revêtit à l'instant sa houppelande, prit son chapeau et son bâton et sortit en me recommandant de ne pas quitter le presbytère avant son retour, pour que Lizotte n'y demeurât pas seule. Car, la nuit étant obscure, Irma accompagnait son maître, une lanterne à la main.

Je demeurai donc en tête à tête avec ma petite amie, chargé de la défendre, au besoin, contre les périls nocturnes. Cette mission excitait mon orgueil; mais, au fond, j'étais bien

forcé de reconnaître que Lizotte avait en ma personne un pauvre défenseur. Elle était, à cette époque, autrement hardie que moi!

La soirée fut exquise et terrible. Maîtres du presbytère et de l'église comme nous l'étions, et en connaissant les moindres recoins, nous pouvions nous y promener en pleine ombre sans risque de faux pas; et tel fut l'étrange divertissement qu'imagina Lizotte. Me prenant par la main, elle m'entraîna dans les interminables corridors courbes de la maison, puis dans la fraîche solitude de la nef; elle chuchotait, en même temps, à mon oreille, d'effroyables histoires de revenants, lesquels choisissent, comme chacun le sait, précisément la Semaine Sainte pour s'ébattre dans les lieux consacrés... Soudain elle se mit à chanter de sa fraîche voix, accentuant les voyelles à la façon gasconne :

O filii et filiæ
Rex cœlestis, Rex gloriæ...

Mais quand elle se tut, l'église répercuta la voix en si terribles résonances que nous nous sauvâmes aussitôt, d'une course folle, par la

sacristie et les longs corridors jusqu'à la salle à manger du presbytère, où nous tombâmes sur des chaises, épouvantés et riant de notre peur.

Alors, comme l'abbé Destourbès ne rentrait pas, Lizotte me conta les cadeaux qu'elle avait reçus pour sa fête, le samedi des Rameaux : ce que lui avait donné son père, et son parrain Dalidou, et sa tante Combes, et Mme de Raucagnas, dont la fille suivait avec elle le catéchisme de persévérance. Chaque fois qu'un craquement des antiques boiseries ou une de ces sonorités mystérieuses qu'exhalait par intervalles l'église voisine, me donnaient une distraction, Lizotte me pinçait le bras pour me rappeler à la réalité. A la fin, le sujet des cadeaux étant épuisé, ma petite amie, qui jamais n'était prise au dépourvu, ni à court d'idées, se leva et, sur la pointe des pieds, alla ouvrir le buffet de la salle à manger. Elle en tira une boîte de bois blanc, qu'elle posa sur la table avec précaution.

Cette boîte était un présent du Destourbès d'Agen à son frère le curé, apporté par Lizotte;

un cent de prunes de surchoix, disposées côte à côte par côté par couches de vingt, sur des lits de papiers à dentelles... Vous n'ignorez pas que l'Agenais est, par excellence, le pays des prunes. Toute la vallée de la Garonne et celle du Lot, entre Agen et Villeneuve, sont plantées en pruniers, lesquels donnent des fruits merveilleux, justement célèbres. Après la cueillette, qui a lieu au mois d'août, on les étuve, on les met en boîte, et en voilà pour toute l'année... Les prunes apportées par Lizotte étaient des prunes phénomènes, grosses, charnues, crevant de suc et luisantes, et parfumées ! La petite avait bien raison de montrer avec orgueil ce spécimen du commerce paternel. Moi, j'aurais souhaité comparer tout de suite leur goût à leur belle apparence. Mais, hélas !... le moindre larcin était facile à découvrir. Les prunes s'agençaient, s'encastraient les unes dans les autres comme les pierres d'une mosaïque, et (sans doute parce qu'il jugeait une telle friandise interdite en semaine sainte) l'abbé n'y avait pas encore touché.

Après un long silence contemplatif, Lizotte me dit :

— Si je t'en faisais goûter, de ces prunes, que dirais-tu?

J'avouai sans difficulté que l'épreuve me serait très agréable.

La fillette ébaucha ce geste qui signifie, dans toutes les langues : « Attends un peu!... Ne bouge pas!... » Elle souleva délicatement hors de la boîte d'abord la première couche de prunes, puis la seconde, chacune dans son lit de papier, prit une prune dans le troisième, remit avec soin en leur place les deux couches ôtées, ferma la boîte et la réintégra dans le buffet.

Toutes ces opérations furent exécutées avec une aisance qui me plongea dans l'admiration.

Cependant, Lizotte revenait à moi, tenant entre deux doigts la prune volée. Elle commença par s'en adjuger la moitié d'un coup de dents, ce qui me parut fort équitable. Puis, comme on fait aux petits chiens avec un morceau de sucre, elle me tendit l'autre moitié du bout de ses menus doigts, s'amusant à la retirer dès que j'approchais la bouche.

Le joli jeu!

Mes lèvres effleuraient au vol, sans rien pou-

voir saisir, tantôt la prune, tantôt les ongles, tantôt les doigts bruns, tantôt le poignet de ma petite amie... Et comment dire cela? Ce fut bientôt la prune qui me tenta le moins. A se prolonger, le jeu m'énerva. Je saisis le bras de Lizotte; je happai la prune; mais, celle-ci mangée, je gardai prisonnière la longue petite main, avec mes lèvres dessus... Lizotte était notablement plus forte que moi : la victoire lui restait toujours, dans nos luttes enfantines. Pourtant, cette fois, elle ne retira pas sa main. Elle détourna seulement son visage, devenu rose, et il me sembla qu'elle tremblait un peu...

Oh! l'heure exquise, où de l'innocence des jeux puérils, naît l'émoi inattendu de la caresse. Ceux qui ont connu cette heure savent, je crois, plus délicatement aimer.

Il me semblait que pour la première fois, je *voyais* le joli visage doré de mon amie, ses grands yeux obscurs, sa taille souple, et la fine substance de ses sombres cheveux, tordus sous le foulard noué...

Soudain Lizotte me repoussa... Elle se dé-

tourna, cachant son visage de son bras. Étonné, je relevai les yeux. J'aperçus l'abbé Destourbès, debout dans l'encadrement de la porte. Il nous regardait. Il était très rouge, et la scène dont il venait d'être le témoin l'avait sans doute violemment troublé, car son bréviaire pendait au bout du petit vêtement de drap où il l'enfermait d'ordinaire, et les images pieuses, glissées hors des pages, couraient en rond sur le plancher, comme des enfants de chœur échappés d'une sacristie.

Il dit sévèrement :

— Ramassez cela.

Lizotte ne bougea pas. Tournant le dos à demi, la tête légèrement penchée, elle tortillait de ses doigts en fuseau le cordon de son tablier...

Je voyais par moment remuer son chignon et ses épaules.

« Elle pleure », pensai-je alors.

Aujourd'hui, toute réflexion faite, je crois bien qu'elle riait.

Très penaud, je ramassai les sacrés-cœurs, les saintes vierges, les saints Joseph en rupture de bréviaire.

L'abbé ne me gronda pas. Il se contenta de me dire :

— Va-t'en chez tes parents ! Il est l'heure de se coucher.

*
* *

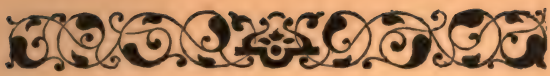
Depuis cet événement, on ne me laissa plus jouer avec Lizotte. Cela me fit un gros chagrin, dont je n'osai, bien entendu, parler à personne ; ainsi je commençai de connaître avant l'amour même la délicieuse souffrance d'amour.

Au temps de Pâques, au temps de vacances, j'apercevais encore à l'église — et de loin — le profil pur, la taille souple, le foulard noué de Lizotte. Mais, plus jamais, hélas ! elle ne me donna de gifles ni de chiquenaudes. Plus jamais mes lèvres ne touchèrent ses mains brunes.

Tout cela est déjà loin dans le passé. Cepen-

dant, quand je vais en Gascogne, quand je traverse le Gravier d'Agen, parfois je rencontre Lizotte.

Seulement, Lizotte est une « dame ». Elle a épousé un notaire. Elle porte un chapeau. Et ce n'est plus Lizotte.



Nuit de Noces

JOURNAL D'UNE FEMME

DEPUIS trois ou quatre ans déjà, j'étais convaincue que Julien m'épouserait. Oh! l'idée ne lui en était point venue tout de suite. Il avait fallu l'usure de l'habitude pour détruire en lui ce désir d'un autre avenir, d'un autre mariage, qu'il mêlait d'une façon si inexplicable à son réel amour pour moi, dans les premiers temps de notre liaison.

Comme j'ai souffert, mon Dieu! de le sentir à moitié mien seulement, réservant pour une autre femme encore inconnue l'épanouissement

définitif de son cœur! Moi, je lui avais donné tout moi-même, mon cœur et mon corps. Toutes mes chances de bonheur, je les avais engagées sur lui seul; abandonnée, ma vie serait finie... bien finie... Je me résignais, malgré tout. Je me disais : « Au moins j'aurai eu quelques années heureuses. Et puis, s'il me restait, pourtant? S'il ne la rencontrait pas, cette autre femme qui doit me l'ôter? Je ne suis ni vieille ni laide; je n'ai appartenu qu'à lui... »

Le temps a tout arrangé. J'ai si bien aimé mon ami, je suis devenue si nécessaire à sa vie que, peu à peu, l'avenir avec une autre lui a paru moins désirable, et qu'enfin l'avenir sans moi lui a paru impossible. Puis la Providence m'a envoyé un enfant. Dès lors, la partie était gagnée. Julien m'aimait; il aimait sa petite Annette, si mignonne quand elle lui tirait la moustache avec ses menottes maladroites. Il n'était plus tout jeune : le goût d'aventures ne luttait plus chez cet homme de trente-cinq ans, contre les habitudes du cœur. A dater de ce moment-là, je fus vraiment heureuse.

C'est Julien qui, le premier, me parla de mariage. Un auteur de romans, s'il avait à traiter un cas comme celui-là, ferait ici, bien sûr, une grande scène à effet, où la femme se pâmerait à la fin dans les bras de son ami. La chose s'est passée plus simplement, entre nous deux. Souvent, déjà, depuis la naissance de la petite, Julien m'avait dit : « Maintenant, c'est réglé; je ne me marierai plus. » Il disait cela avec un peu de rancune dans la voix... mais, de jour en jour, cette rancune tournait à la plaisanterie bon enfant. Un matin, à la fin du déjeuner, comme il faisait sauter Annette sur ses genoux, il redit la phrase : mais cette fois il ajouta, comme s'il parlait à la petite : «... je ne me marierai pas... à moins que ce ne soit avec ta maman. »

Et vraiment, ce jour-là fut le jour de nos fiançailles.

Ensuite des mois passèrent, des mois, des mois, de quoi faire deux années. Nous étions toujours fiancés, mais nous restions amants. Pourquoi? Mon Dieu! l'inertie, la commodité de

la vie au jour le jour, l'ennui des démarches. Il fallait renseigner sur notre situation irrégulière des amis qui nous croyaient réellement mariés; il fallait trouver des témoins sûrs et discrets, trouver aussi un endroit, hors de Paris, pour le mariage, afin qu'il ne fût pas publié dans les journaux. Tout cela nous arrêtait. Un petit événement secoua notre paresse. Seul de ma famille, un frère de ma mère, vieux et indulgent, était demeuré en relations avec moi, après ma faute. Il mourut, me léguant sa modeste fortune : environ cent vingt mille francs. Ce n'était guère; mais Julien, qui m'avait prise pauvre, ne voulut point que les revenus de sa maîtresse aidassent à l'aisance de la maison. Notre mariage fut résolu.

Il eut lieu dans une localité voisine de Paris, où mon mari, grâce à la complaisance d'un ami, élut un domicile fictif pendant le délai légal. Rien de plus simple que la cérémonie : en une heure, le maire et le curé eurent scellé notre union. Un déjeuner convia ensuite autour de la même table nos témoins et nous. Puis chacun regagna Paris : nous nous arrangeâmes

pour partir à part, après les autres, par un train du soir.

Bien que tout cela se fût passé sans appareil, nous ne laissions pas que d'être un peu émus, Julien et moi. Nous ne sommes ni très dévots, ni très impressionnables aux formalités civiles. N'importe; tandis que, serrés l'un contre l'autre, heureusement seuls dans notre compartiment, nous roulions vers Paris, nous ressentions d'une manière confuse que, tout de même, quelque chose était changé dans notre amour. La nuit que nous allions passer — notre nuit de noces — nous semblait plus désirable que toutes celles d'avant, comme si le mariage avait rajeuni et ravivé notre tendresse. Julien répétait en m'embrassant : « Ma femme!... Ma femme chérie! » et semblait ne pas se lasser de ce mot. Moi, je lui répondais : « Je suis heureuse! » et je pensais surtout à Annette, qui maintenant avait un père et une mère légitimement unis, comme les autres petites filles.

Nous l'avions laissée à Paris, naturellement, pendant cette journée d'absence. Une excel-

lente femme de chambre, Clémentine, qui l'a vue naître et qui l'adore, la gardait. Mais voici qu'en rentrant chez nous Clémentine en larmes vient nous ouvrir la porte.

— Ah! Madame! Ah! Monsieur Julien! quel malheur!... La petite est malade! On ne sait pas ce qu'elle a. Mon Dieu! mon Dieu, quel malheur!

Nous nous précipitons dans la chambre de Bébé. Elle était couchée; sa petite figure sortait seule des draps, une pauvre petite figure toute rouge de fièvre. Elle geignait doucement. Quand elle nous vit entrer, elle tendit ses menottes : elle était si contente de nous revoir! Il paraît que pendant la journée elle avait beaucoup pleuré en nous demandant...

— Mais enfin, qu'est-ce qu'elle a? disait mon mari. Qu'est-ce qu'elle a? A-t-on envoyé chercher un médecin?

— Ah! non, répliqua Clémentine... On attendait Monsieur et Madame...

— Imbécile! fit Julien.

Et il sortit aussitôt. Une demi-heure seulement après, il rentra, amenant un petit médecin

ventru qui n'avait pas l'air bien fort. Du regard Julien s'excusait, me faisant comprendre qu'il n'avait pas trouvé mieux.

Le petit médecin examina Bébé assez longtemps. Il ne disait rien. Nous mourions d'impatience. A la fin, Julien s'écria :

— Eh bien! voyons, docteur? Êtes-vous fixé?

Le docteur quitta le chevet de Bébé et s'approcha de nous.

— Mais, fit-il, Monsieur... Madame... je ne sais trop que dire... Il faut attendre quelques heures avant de se prononcer... Est-ce que l'enfant a été vaccinée?

— Non, répondis-je, pas encore. Mais ce n'est pas la petite vérole, au moins, docteur?

Il fit une moue d'incertitude.

— Nous avons en ce moment-ci quelques cas parmi les enfants...

— Oh! docteur! Mais empêchez cela pour Bébé! Faites quelque chose! Puisque ça n'est pas encore déclaré... Faites quelque chose!

— Il n'y a rien à faire pour le moment, Madame, je vous le répète. Je reviendrai demain de bonne heure voir si l'éruption se déclare.

Nous étions si abattus que nous le laissâmes partir sans lui demander rien de plus. Mais quelle nuit, mon Dieu! Julien et moi, assis de chaque côté du lit d'Annette, épiant sa respiration, son pouls, — guettant la terrible éruption... Vers quatre heures, il n'y eut plus de doute. Des boutons apparaissaient sur le corps. Quant à la figure, elle était trop congestionnée : on ne distinguait rien.

Julien, affolé, sortit de nouveau pour chercher un médecin. Moi, seule à côté de ma chérie malade, j'accusais le bon Dieu de méchanceté. Était-ce parce que nous avions fait cette chose bonne en somme, honorable, conforme aux préceptes moraux et religieux — notre mariage, — qu'il nous punissait dans notre enfant?

Une heure, toute une heure passa avant que Julien ne rentrât. Il avait vainement cherché d'autres médecins, et finalement, il avait dû se rabattre sur le même, qu'il ramenait...

Le docteur Leroy se remit à examiner l'enfant.

— Eh bien, docteur?

M. Leroy releva sa bonne grosse figure, qui souriait.

— Eh bien, madame, ça n'est pas la petite vérole à coup sûr... C'est probablement une varicelle... rien du tout... Une quinzaine de jours de soins, et il n'y paraîtra plus.

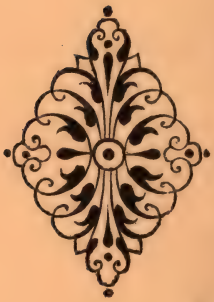
— Alors, balbutia Julien, tout pâle... Alors... il n'y a pas... pas de danger?...

— Aucun. Et l'éruption ne laisse pas de traces.

... Je ne sais pas trop ce qui se passa ensuite. Je crois que j'embrassai Julien, que j'embrassai Bébé, que j'embrassai le petit médecin ventru, — puis que je m'évanouis...

Quand mes yeux, de nouveau, reflétèrent les choses, le docteur était parti. Julien, debout près de moi, me tenait la main. Le petit jour bleuissait les fenêtres. Notre nuit de noces était finie.

. . . . . .



Rencontre

Nous remontions le boulevard Haussmann, silencieusement, le musicien Francis Lecordelier et moi, vers le parc Monceau, où sont nos logis à tous les deux. Il n'était pas loin de trois heures après minuit; les voitures et les passants se faisaient rares, et l'on sentait l'approche de cette brève accalmie nocturne, qui est le sommeil de Paris.

Au coin de l'avenue de Messine, une silhouette se détacha de l'ombre des murs; une voix siffla des mots que nous entendîmes à demi.

— Messieurs!... Venez chez moi... Tout près...

La main de Francis se crispa sur ma manche.

— Je vous en prie, fit-il, dépêchons-nous.

Nous pressâmes le pas. La pierreuse nous suivait, la voix infléchie en psalmodies de mendiante :

— Donnez-moi quelque chose, au moins, messieurs... Je n'ai pas étrenné de la soirée... Donnez-moi dix sous... ce que vous voudrez.

Francis m'entraînait; il courait presque, maintenant.

— Renvoyez-la, je vous en supplie... Donnez-lui quelque chose, mais qu'elle nous laisse.

Je jetai une pièce blanche sur le trottoir. La pièce roula le long de la descente, et la gueuse nous lâcha, courant après.

Nous étions devant ma porte. En m'arrêtant, je vis le musicien tout pâle. Je l'interrogeai :

— Eh bien, qu'est-ce que vous avez?

Il répondit :

— Je ne me sens pas bien... Si vous voulez, je vais monter avec vous... Vous me donnerez un verre de n'importe quoi, de la chartreuse ou de la fine; ça me remettra d'aplomb.

Et il ajouta, plus bas :

— Je vous dirai ce qui m'a touché comme ça.

... Au second verre, — assis, la tête basse, devant le foyer dont j'avais ranimé les cendres, Françis commença :

« Voilà, fit-il... Vous vous rappelez peut-être quel homme j'étais jusqu'à l'année dernière, friand de jupons, jamais rassasié, comme tous ceux qui ont vécu chastes très tard et qui se débrident tout d'un coup, au delà de vingt ans. Pourvu qu'elles fussent jeunes, toutes les femmes m'étaient bonnes. Je les attaquais sans préambule, n'importe où je les trouvais, celles qu'on disait sages aussi bien que les gourgandines avérées : et la plupart y passaient. C'est si facile, quand on brusque un peu les abords !

« Une nuit, je sortais de chez ma maîtresse, — car j'avais une maîtresse au milieu de ce tourbillon de hasards ; — il était à peu près cette heure-ci ; je regagnais, vite, vite, mon logis de la rue de Tocqueville. Au point où l'avenue de Messine rejoint le boulevard, — juste à l'endroit

où nous avons été accostés ce soir, un bras de femme se glissa sous mon bras, si prestement, si mystérieusement, que j'eus la sensation d'un attouchement surnaturel, d'un frôlement pareil à ceux que nous évoquons, après Wagner, dans nos drames lyriques modernes, où des baisers immatériels font frémir la chair robuste des chevaliers... En même temps, une voix d'un timbre juvénile, musical, charmant, prononça :

« — Vous m'emmenez?...

« Je regardai ma conquête. C'était une petite femme, mince et mignonne, toute vêtue de noir, assez élégante; une voilette blanche, épaisse, enroulée autour de son visage et de ses cheveux, m'empêchait de distinguer les traits; mais la ligne du profil se devinait pourtant au travers, — nette et délicate.

« Je répondis, tout de suite emballé :

« — Je crois bien que je vous emmène!

« — Est-ce loin?

« — Non... tout près, rue de Tocqueville.

« Nous fîmes le bout de chemin qui nous séparait de chez moi en quelques minutes, échangeant ces menues répliques, si vides et si amu-

santes, des gens qui ne se connaissent pas, qui ne se sont jamais vus et qui, tout à l'heure, vont faire le geste de la suprême tendresse humaine, après lequel il n'y a plus rien, rien que de mourir ensemble... Avez-vous jamais réfléchi à ça, vous? C'est comique et effrayant.

« Chez moi, les bougies allumées, quand je voulus l'embrasser, lui ôter sa voilette, elle devint sérieuse, tout d'un coup. Ma parole, elle se défendait!

« — Non... laissez-moi, disait-elle... Laissez-moi, Monsieur... Je vais m'en aller.

« Je crus d'abord qu'elle plaisantait, qu'elle jouait un rôle... Mais non. Elle avait des larmes dans la voix : je vis qu'elle hésitait vraiment, qu'elle allait partir. Puis elle se jeta sur le lit, la tête dans les oreillers, garant son visage avec un de ses bras. Je m'agenouillai près du lit. Je déchaussai le plus ravissant petit pied qui se pût rêver. Elle me laissait faire. Je m'enhardis. Elle se releva d'un bond; mais j'avais entrevu une peau d'enfant, des membres délicats, fermes, comme ceux de ces statuettes de bronze, échappées aux cendres de Pompéi, qui sont au musée de Naples.

« — Éteignez les lumières, fit-elle.

« Je tremblais de désir ; j'obéis... Dans l'obscurité, ma compagne se dévêtit très vite. L'instant d'après j'étais auprès d'elle.

« On ne raconte pas des caresses. Celles-là furent folles. Était-ce la *cérébration* particulière provoquée en moi par le romanesque de la rencontre, par la résistance inattendue, par le mystère enfin qui enveloppait cette femme que je possédais et que je ne voyais point, que je n'avais point vue ?... Peut-être. Mais je vous jure que ni avant — ni depuis, — je ne me souviens d'avoir rien ressenti de pareil.

« Quand mes muscles trahirent mon envie, quand, — très tard, je m'abattis près d'elle, éreinté, fourbu, fini, — elle voulut se lever et partir.

« Mais j'étais fou ; je la voulais toujours... Je lui nouai mes bras autour de la taille, je la couvris de baisers. Je la suppliai de rester encore. Elle refusait avec des soubresauts de résistance, des fléchissements de voix, comme tout à l'heure...

« J'eus une inspiration.

« — Si tu te lèves, dis-je, j'allume les bougies...

« Elle se calma tout de suite.

« — Soit, fit-elle. Je reste.

« L'instant d'après, je m'endormis, mort de fatigue.

« Le jour était haut quand je m'éveillai : ma montre suspendue à côté du chevet marquait dix heures cinq ; tout cela, je me le rappelle nettement... Je me sentis d'abord le crâne vide, les idées incertaines, comme toujours, après les nuits de surmenage ; puis le souvenir de ma rencontre me heurta la nuque, en un coup de massue.

« Je me retournai : la place était vide à côté de moi ; sur l'oreiller, dans le creux où se moulait encore la marque d'un visage humain, il y avait une large tache de sang.

« Je suis sûr de n'être ni un lâche ni un poltron. Je n'ai jamais eu peur des dangers *classés*, des dangers qui ont un nom. Mais le danger inconnu, innommable, me désarme, je l'avoue.

« Il me fallut quelques minutes d'exhortations intérieures pour me décider à me lever, à ouvrir tout grands les rideaux de ma fenêtre, à regarder autour de moi. Ma chambre était en ordre ; même une main soigneuse avait plié et rangé sur une chaise mes vêtements jetés par terre au hasard, la veille...

« J'osai m'approcher de l'oreiller ; la tache de sang me tirait l'œil, m'hypnotisait. Je la regardai de tout près... Elle était rougeâtre, — une horrible tache de *sang de plaie,* de sang qui n'a pas coulé, qui s'est imprimé seulement par le contact de la chair à vif...

« Et *elle*, où était-elle ?

« Partie à coup sûr, — ma chambre et mon cabinet de toilette étaient vides, — l'inspection en fut vite faite. Évidemment *elle* s'était levée pendant que je dormais, elle s'était habillée sans bruit et s'était sauvée.

« Aucune trace ne demeurait de sa présence... sinon cette marque sanglante sur l'oreiller blanc.

« Je jetai l'oreiller dans un coin, la tache contre le mur. Les tempes bourdonnantes, je commençai à m'habiller à mon tour...

« Mais au moment où je prenais mon peigne pour remettre en ordre mes cheveux que je portais longs en ce temps-là, j'aperçus, entre les dents d'écaille, un grand cheveu blanc qui pendait.

« Qui expliquera le secret mécanisme de nos nerfs ? A l'aspect de ce cheveu blanc quelque chose s'illumina en dedans de moi et je *vis*, oui, je vis comme avec mes yeux ce que devait être ma maîtresse de la nuit, — ce qu'elle était, j'en suis sûr ! Je la vis nue avec son corps resté miraculeusement jeune, et sur ce corps de sorcière, une tête sanglante, coiffée de cheveux blancs... Ah ! des mots ! des mots pour peindre cette effroyable vision !... Puis, soudain, je pensai que j'avais tenu ce monstre contre moi, respiré ces cheveux, baisé cette face...

« Je tombai à la renverse, évanoui, foudroyé. »

Francis se versa un verre de chartreuse et but d'un trait, puis après un silence poursuivit d'une voix basse comme calmée :

« Quand je revins à moi j'étais dans un lit à l'hôpital. J'avais une méningite qui a duré deux

mois, qui a failli m'emporter et qui m'a laissé, une fois guéri, l'intelligence intacte, heureusement, mais le corps vide de sang, pour ainsi dire, spiritualisé, débarrassé du besoin et même du goût de la femme...

« J'ai changé d'appartement, naturellement ; je ne suis même pas rentré dans l'ancien. J'évite (au moins le soir et si je suis seul), les rues où nous avons passé tout à l'heure... Avec vous... je n'ai pas osé... Mais vous comprenez que la rencontre d'une femme, juste en cet endroit... Enfin, que voulez-vous, ça m'a donné un coup... et même (je vous demande pardon, vous allez me trouver ridicule et indiscret), mais si vous avez ici un second lit, ou seulement un canapé... Je serais bien aise de ne pas rentrer chez moi cette nuit. »

L'Envie

MONSIEUR Charbonnel, commissionnaire en vins de Champagne, à Paris, pour la maison Chauvet, Bernier et Cie, de Reims, avait cinquante ans lorsqu'il épousa la fille d'un de ses clients, Clémence Robert, dont l'extrême jeunesse, les joues roses et les cheveux blonds l'avaient séduit.

Il fut tout de suite parfaitement heureux. Clémence transforma le morne logis du célibataire en un intérieur confortable qu'elle emplit de sa mobilité, de sa gaieté de bergeronnette. Elle

marqua à son mari, un peu mûr pour elle cependant, l'affection la plus prévenante et la plus tendre. Leurs goûts étaient pareils : ils aimaient tous deux la bonne chère, les parties de cartes en tête à tête, les petits cafés-concerts, le cirque. Tous deux, dès qu'ils essayaient de lire, fût-ce les plus beaux feuilletons du *Petit Journal*, le sommeil les prenait invinciblement. Enfin, malgré la différence des âges, Clémence semblait toujours disposée à remplir ses devoirs, les remplissait même avec plaisir. Et jamais elle ne manifestait d'exigences spontanées, ce qui eût parfois embarrassé Charbonnel.

Ils étaient mariés depuis plus d'un an, lorsque Clémence, les joues en feu, fit à son mari une confidence inattendue. Avertie par des symptômes, elle avait été, toute seule, consulter un vieil ami de son père, le docteur Tiercelin, qui dirigeait l'établissement hydrothérapique de la rue Saint-Georges, — et le docteur, après l'avoir examinée, lui avait dit en lui tapant sur la joue :

— Ma petite Clémence, retourne chez toi et

dis à ton mari qu'il a mis dans le mille. Tu es enceinte de deux mois.

Cette grossesse, qu'il n'osait pas espérer, combla Charbonnel de contentement et d'orgueil. Elle troubla cependant bientôt l'harmonie du ménage. Vers le quatrième mois, lorsque le petit être que Clémence portait en elle commença à remuer, le caractère si égal, si gai de la jeune femme s'altéra. Elle devint capricieuse, passant brusquement du rire aux pleurs, du bavardage fiévreux au silence. Elle eut des dégoûts pour les nourritures qu'elle aimait le mieux, des fantaisies bizarres pour celles qui lui répugnaient à l'ordinaire. Des crises de mélancolie la tenaient pendant une semaine dans sa chambre, silencieuse et immobile; puis, tout d'un coup, elle s'agitait, parlait, voulait sortir, marcher, aller au spectacle. Charbonnel, anxieux et soumis, se prêtait à tous les caprices. Il se disait à lui-même : « Ça n'aura qu'un temps; et puis, c'est pour François... » Car il avait été décidé entre les deux époux que l'enfant serait un garçon et qu'il s'appellerait François.

Un soir — c'était en décembre — Charbonnel, rentrant de sa tournée quotidienne, dit à sa femme :

— Après le dîner, tu t'habilleras; nous irons au cirque Fernando voir Jams-Jams, l'homme aux perroquets. Il paraît que ce gaillard-là est extraordinaire.

Clémence battit des mains. Elle était dans un de ses bons jours, gentille et joyeuse comme avant sa grossesse. D'ailleurs, la curiosité la tenait depuis longtemps de voir ce Jams-Jams, dont le portrait colorié, assis en maillot noir sur la barre d'un trapèze, les perroquets perchés sur son bras tendu, couvrait à d'innombrables exemplaires les murs de Paris. On le disait riche, entretenu par une grande dame anglaise qui l'avait accompagné à Paris.

Il eut, ce soir-là, cemme tous les soirs, un succès prodigieux, un succès de toréador aux arènes. Il était très beau de visage, avec d'abondants cheveux bruns symétriquement partagés sur le front. Le maillot noir moulait un torse robuste, des bras et des mollets de statue. Sa vue intéres-

sait les femmes. Les yeux brillants, elles l'applaudissaient à crever leurs gants, surtout lorsqu'il « faisait le drapeau » aux frises du cirque, immobile, ses perroquets perchés sur son corps, un sur la tête, deux aux épaules, deux aux poignets, deux à la pointe des pieds.

Rentrés à la maison, Charbonnel demanda à sa femme, la voyant sérieuse :

— Eh bien, Clémence, t'es-tu bien amusée?

Elle répondit sèchement :

— Oui... assez.

Il ne put rien en tirer de plus. Elle boudait, retombée dans les humeurs noires. Les avances timides du mari furent repoussées avec aigreur. Il s'endormit le cœur gros, mais résigné. Il pensait :

« Soyons patient... C'est pour François. »

Mais, le lendemain, Clémence se leva rassérénée. Elle chanta en s'habillant, embrassa son mari dans le cou lorsqu'elle lui attacha son faux-col, prépara de ses mains, pour le déjeuner, une certaine crème pralinée qu'il aimait. Quand il la quitta vers une heure après midi, pour se rendre aux affaires, elle l'embobina elle-même dans un

cache-nez de tricot, déclarant qu'il faisait un froid horrible, qu'elle ne voulait pas que son petit homme s'enrhumât. Et, dans la rue, il l'aperçut, penchée au balcon, qui lui envoyait des baisers.

L'éclaircie dura tout le jour, toute la soirée, jusqu'au moment où les deux époux se trouvèrent côte à côte dans le lit commun. Alors Clémence prit entre ses mains mignonnes la grosse tête grise de son mari, et se penchant à son oreille, murmura :

— J'ai quelque chose à te demander, mon chéri.

Charbonnel, la joie plein le cœur, répondit :

— Mon petit chat, tout ce que tu voudras.

— C'est que c'est très embarrassant à dire!

— Dis toujours, va.

— Laisse-moi éteindre la bougie. Je n'oserai jamais te demander *ça*, si j'y vois clair.

La bougie éteinte, Clémence poursuivit :

— Tu sais bien, Jams-Jams, l'homme aux perroquets?

— Oui... Eh bien?... Tu veux aller le revoir?...

— Non... C'est-à-dire... si... Mais pas au cirque...

Charbonnel se mit à rire.

— Nous ne pouvons pourtant pas aller lui faire une visite chez lui.

Clémence reprit vivement :

— Je ne veux pas que tu ries... C'est sérieux... J'ai une envie, une grosse, grosse envie... Et si tu ne fais pas ce que je désire... eh bien!... voilà... ta petite femme mourra... et bébé aussi, naturellement...

Charbonnel serra Clémence dans ses bras, la baisa tendrement et déclara :

— Je ferai tout ce que je pourrai pour t'être agréable, mon chat, tu sais bien... Mais explique-toi.

Alors, tout près, tout près, dans l'oreille de son mari, elle balbutia :

— Je voudrais voir ce monsieur... déshabillé.

Elle blottit son visage dans le cou de Charbonnel. Charbonnel, épouvanté, se récria :

— Déshabillé!... Mais tu es folle?... Qu'est-ce que tu veux dire, d'abord? Le voir en maillot, comme l'autre jour?

— Non, répliqua Clémence d'une voix qui s'affermissait... sans maillot... sans rien ..

— Tout nu, alors? fit Charbonnel.

Clémence répéta nettement :

— Oui... tout nu!

Et maintenant résolue, elle ajouta avec volubilité :

— Vois-tu... il faut que je voie ce monsieur comme cela... à cause de François. Hier, quand il a paru dans le cirque, tout noir, ça m'a donné un coup, un fort coup... et j'ai senti bébé qui remuait, qui n'était pas content. Depuis, je vois toujours devant moi une silhouette toute noire, en maillot. Si tu ne veux pas faire ce que je te demande, tu auras un enfant tout noir, un nègre... pire qu'un nègre... Tandis que si je vois que M. Jams-Jams est pareil aux autres hommes, bien blanc, bien beau... eh bien!... François sera un beau garçon blanc, comme lui. Voilà...

Vainement Charbonnel, atterré, tenta de convaincre sa femme qu'elle demandait une chose insensée et inconvenante; que même si lui, Charbonnel, consentait, il faudrait encore

obtenir le consentement de Jams-Jams, qui croirait avoir affaire à des fous lorsqu'on lui demanderait de se montrer dévêtu devant une dame; vainement il s'indigna, raisonna, menaça. Clémence, butée à son envie, répétait :

— Je veux voir ce monsieur déshabillé.

Elle finit par avoir une crise de nerfs, cria, pleura, délira un peu. Pour la calmer, le marchand de champagne ne trouva pas d'autre moyen que de lui promettre ce qu'elle demandait. Alors, brisée de fatigue, elle s'endormit.

Charbonnel espérait que l'envie serait passée le lendemain. Mais, dès le réveil, Clémence dit sérieusement :

— Tu sais ce que tu m'as promis... Tu vas aller chez M. Jams-Jams tout de suite... Autrement j'aurai une crise cette après-midi et j'accoucherai d'un bébé mort. Ainsi!...

Charbonnel ne résista pas; il se laissa habiller, coiffer, mettre dehors avec cette recommandation :

— Dépêche-toi! Je ne te donnerai pas à

déjeuner si tu ne me rapportes pas de réponse en rentrant.

Une heure plus tard, il revenait.

— Eh bien? questionna Clémence, qui l'attendait sur la porte.

Le mari répliqua ;

— Écoute... Je n'ai pas été chez ce monsieur, parce qu'il m'aurait flanqué à la porte. J'ai été trouver le docteur Tiercelin à son établissement hydrothérapique, et je l'ai consulté sur ton cas, lui qui te connaît. Il m'a dit que réellement, dans ta situation, il y aurait du danger à te contrarier...

— Tu vois bien! fit Clémence.

— Ne m'interromps pas... Malgré toute notre bonne volonté, il aurait pourtant fallu te refuser, sans une circonstance providentielle... car tu comprends, jamais de la vie je n'aurais consenti à ce que ce paillasse de Jams-Jams connût ton envie... La circonstance providentielle, la voici : Jams-Jams prend une douche froide tous les matins, vers dix heures, chez Tiercelin ; c'est Tiercelin qui la lui donne. Nous irons demain

à l'établissement hydrothérapique ensemble, avant dix heures. Tiercelin te cachera près de la piscine dans une cellule fermée par un rideau, qui communique avec son cabinet. Tu soulèveras un peu le rideau de côté, et tu verras ce que tu veux voir. Maintenant, si ça t'est égal, ne parlons plus de cette insanité.

Clémence se jeta au cou de son mari, l'embrassa violemment en lui disant :

— Je t'adore! je t'adore!... Tu verras comme il sera beau, ton fils!...

Elle manifesta, tout le reste du jour, une soumission tendre et contrite. Quant à Charbonnel, il fut sérieux et digne, avec une pointe de tristesse, ainsi qu'il convient à un homme qui accomplit, par amour, un pénible sacrifice.

Les choses se passèrent le lendemain, comme il avait été convenu entre le médecin et le mari, de façon à ménager le plus possible l'amour-propre de celui-ci et la pudeur de sa femme. Les Charbonnel arrivèrent chez Tiercelin vers neuf heures et demie, comme pour visiter l'établissement. On leur montra l'installation en

détail; puis, dix heures étant proches, le médecin dit :

— J'ai un client à doucher à dix heures. Voulez-vous m'attendre un instant dans mon cabinet? Je vous y rejoindrai.

Il les y conduisit, les y laissa. Une porte ouvrait sur une petite pièce demi-obscure, séparée de la salle des douches par un rideau : entre les franges on voyait distinctement la piscine, sans être vu. Clémence, tout à fait à l'aise, se posta à gauche du rideau, Charbonnel appliqua sa tête à la frange de droite. Il avait la notion confuse que la curiosité de la femme serait moins indécente s'il voyait, en même temps qu'elle, ce qu'elle verrait.

Bientôt un homme entra, vêtu d'un peignoir. C'était Jams-Jams. Il causa un instant avec le docteur tandis que celui-ci essayait sa lance. Puis il jeta son peignoir au garçon, et les mains à plat sur les reins, tendit sa poitrine au jet glacé.

Charbonnel, derrière le rideau, regardait l'opération, intéressé malgré lui. Le gymnaste lui sembla vigoureusement construit, plus lourd de

carrure cependant qu'on ne l'eût jugé sous le maillot. Il était extraordinairement velu, couvert de poils sur le thorax, sur les bras, sur les mollets.

La douche dura quelques secondes seulement. En se retournant, le marchand de champagne s'aperçut que sa femme n'était plus dans la cabine.

Elle avait ouvert la porte du fond et avait passé dans le cabinet du docteur. Il l'y trouva assise sur un canapé, songeuse.

— Eh bien, fit-il, non sans amertume : tu es contente ? tu as vu ce que tu voulais voir ?

Elle secoua la tête.

— Oh ! pas longtemps... Dès que ce monsieur a eu ôté son peignoir, je suis partie.

Charbonnel demanda :

— Pourquoi ça ?

Elle fit une moue :

— Il est vilain ; il est velu sur tout le corps il a l'air d'un singe... Alors, j'ai pensé à bébé : je me suis dit : « Si bébé allait être comme ça ! » J'ai laissé tomber le rideau et je me suis sauvée ici, tandis que tu continuais à regarder... Tu

comprends, je ne veux pas que François ressemble à un singe !

Et après un temps, elle ajouta, très sérieusement :

— J'aime encore mieux qu'il ressemble à un nègre !

La Seine

A Paris, sur les murs de pignons de certaines grandes bâtisses, jalonnés de pierres d'attente, on voit encore parfois, d'anciennes affiches, énormes, représentant la *Redingote grise*. La redingote est gigantesque; sa forme est d'ailleurs d'une mode abolie : les revers trop larges, les pans trop longs, le collet trop haut; mais ce que sa coupe offre surtout d'extraordinaire, c'est la cambrure exagérée du dos. On n'imagine pas un monsieur dont la colonne vertébrale s'adapterait à un pareil vête-

ment. J'ai pourtant connu quelqu'un à qui la redingote grise eût été comme un gant. Et chaque fois que je revois l'affiche sur un pan de mur parisien, je repense à l'homme.

Il s'appelait Jacques Génie. Je fis sa connaissance dans un très petit restaurant d'étudiants, où je dînais, en ce temps-là, plus souvent que chez Joseph, particulièrement vers les fins de mois. Avec sa barbe en éventail et ses cheveux broussailleux, de beaux yeux bruns dont l'éclat fou se devinait derrière des lunettes fumées, et surtout son étrange tournure *évidée*, ce grand garçon m'intrigua tout de suite. Il entra dans la salle en se heurtant aux tables, ne sut où accrocher son chapeau et sa canne et finalement vint s'échouer à côté de moi. Au cours du repas, il cherchait le poivre, interminablement, de ses yeux de myope. Je le lui passai et la connaissance fut faite.

Comme tous les timides, une fois la glace rompue, il marcha promptement vers l'intimité. Nous n'étions pas au dessert (et Dieu sait pourtant si l'on y arrivait vite!) qu'il m'avait mis au

courant de sa position sociale. Il était, pour le moment, pion dans je ne sais quelle institution de la rue des Sept-Voies, une rue qui a disparu depuis et l'institution avant elle. Mille francs par an, non logé, et le repas du matin. Juste de quoi mourir de faim sans se presser. Mais que lui importait l'indigence actuelle? Demain le vengerait d'aujourd'hui, et le poète aurait vite fait d'oublier les misères du pion. Car ce pion était un poète. Il écrivait, pour lui seul jusqu'ici, des vers qui devaient le rendre célèbre.

Sur ce chapitre, il s'emballait, reniflant la poésie comme un cheval renifle le vent.

— J'ai foi dans mon étoile, disait-il, le regard égaré, les pommettes en feu. Il y a des gens auxquels il doit arriver quelque chose; il me semble que je suis de ces gens-là. Vrai! Je n'ai pas eu une existence ordinaire, et ce ne serait pas la peine d'être revenu de si loin pour ne rien devenir du tout. Je ne vous ai pas dit que j'étais un enfant trouvé? Attendez : je vais vous montrer...

Il fouilla dans un porte-cartes à coins de cuivre, crevant de paperasses. De l'une des

poches, il tira un fragment de journal, tout jaune de vieillesse et tout maculé de ces empreintes concentriques que laissent les doigts graisseux. Il le déplia et le mit simplement dans mon assiette. C'était un bout de *Petit Journal*, contenant ceci :

« CHRONIQUE DU BIEN. — Hier matin, le sieur G... tireur de sable à Bercy, a trouvé dans son bateau un enfant enveloppé de langes grossiers. Après avoir fait la déclaration au commissaire de police du quartier, le brave homme a manifesté le désir de garder l'enfant s'il n'était pas réclamé. Il n'a voulu accepter aucun secours. »

— Le nommé G..., reprit Jacques en serrant de nouveau son papier, c'était le père Génie. L'enfant, c'était moi. Le vieux m'a élevé aussi bien que si j'avais été son propre fils. Il m'a donné son nom, un nom prédestiné, n'est-il pas vrai! Il m'a mis au collège et a fait de moi un homme instruit. Cette tâche accomplie, il est mort. Je n'ai jamais cherché à retrouver mes parents. Peu m'importent ces indifférents qui

n'ont eu que la peine de me mettre au monde. Mon véritable père, c'est le vieux sablier de Bercy : ma véritable mère, c'est la Seine, elle, la seule qui m'ait bercé quand j'étais tout petit.

Il y avait des larmes dans les yeux de Jacques, tandis qu'il parlait.

Il ajouta, l'œil fixé sur le pot à moutarde :

— Du temps du vieux, quand le soir tombait et que le travail était fini, on s'asseyait sur la berge, les jambes pendantes. La Seine coulait à nos pieds. Elle faisait un bruit qui changeait sans cesse et qui, pour nous autres, voulait dire des choses que nous comprenions. On restait longtemps à causer en famille, comme des bourgeois : le père, la mère et le fils.

Il se tut un instant. Puis :

— A présent, reprit-il, le vieux est mort. Plus de père, ce n'est pas gai... Mais ma mère me reste, la Seine, ma vieille mère nourrice; elle ne peut pas mourir. Je vais la voir tous les soirs. Elle me chante ses chansons comme autrefois, comme au temps où j'étais un mioche de trois ans, gigotant sur le dos au fond du bateau, avec le fleuve au-dessous de moi et le ciel bleu dans

les yeux... Voulez-vous m'accompagner ce soir? Je vous montrerai l'endroit où l'on m'a trouvé.

Il me prit le bras, comme à un vieil ami; nous traversâmes la place de l'Hôtel-de-Ville, puis le parvis Notre-Dame, et bientôt nous eûmes atteint les quais. C'était vraiment une belle nuit d'août. En marchant du côté de Bercy, on ne voyait qu'un horizon d'un bleu presque noir, où les étoiles se piquaient comme des clous d'or terni. Derrière nous, au contraire, le ciel était rouge : le prodigieux décor des ponts de la Seine se déroulait sous le reflet de cent mille becs de gaz. Et là-bas, là-bas, vers des pays lointains qui devaient être Auteuil et Javel, l'horizon pâlissait, envahi de la clarté mystérieuse qui précède le lever de la lune.

Nous suivions les bords du fleuve, sans parler. Quand nous eûmes dépassé la Cité et remonté les quais quelque temps encore, le paysage s'ouvrit et se simplifia. La vue gagnait en étendue ce qu'elle perdait en netteté. Les lumières se faisaient rares. Çà et là, des lignes noires confuses, alternant avec de vagues blancheurs. Ces lignes

étaient des arbres; ces blancheurs étaient des maisons. Jacques m'avait entraîné du quai sur la berge. Bientôt un silence de campagne nous enveloppa, troublé seulement par le bruit sourd du fleuve et par le grondement lointain de Paris.

Devant une cabane déserte (un de ces petits bureaux où les sabliers de la Seine reçoivent leurs commandes), Jacques s'arrêta et dit :

— C'est ici.

Il s'assit sur la berge, et moi près de lui. Comme pour racheter le long silence de la route, il se mit à parler très vite.

— Oui, dit-il, voilà où l'on m'a trouvé. Du temps du vieux, il y avait ici un anneau où il amarrait sa frégate, comme il disait... Sa frégate!... Ça a dû lui faire une drôle de surprise, tout de même, d'y trouver un gosse, un matin.

Puis brusquement, changeant d'idée :

— C'était une rude vie que la sienne, allez! Avec la drague à main, on ne tire pas beaucoup de sable en un jour. Et puis il y a la police qui vous persécute, qui trouve toujours que vous draguez trop près des berges, des ponts, des

écoles de natation. Misère!... Et puis les dragues à vapeur qui gâtent le métier.

Jacques s'arrêta un moment, sa voix tremblait quand il reprit :

— Eh bien, malgré ça, cette vie-là m'aurait convenu. Le père Génie a eu tort de faire de moi un savant. J'ai la nostalgie de ce fleuve. Tous les soirs je reviens là; c'est plus fort que moi. Et quand je ne veux pas venir, quand je résiste, alors j'ai des rêves à rendre fou. *Elle* me hante. Je la sens me secouer dans mon lit, comme si j'étais tombé dans son eau.

Je me gardai bien de l'interrompre. Jacques poursuivit lentement, regardant le fleuve :

— Les poètes ont inventé des femmes qui vivent dans l'eau, qui attirent en chantant les pêcheurs à la ligne... Quelle bêtise! Il n'y a pas besoin de cela pour que l'eau vous tente, pour qu'elle vous appelle!... Demandez l'avis des mariniers, des bonshommes qui vivent au fil du courant, sur les trains de bois, ou des sabliers comme le père Génie. Tous vous diront qu'ils aiment leur eau, qu'ils mourraient si on les séparait de la Seine... Ils finissent par causer avec elle comme

avec une personne vivante ; ils lui parlent, elle leur répond. Ne vit-elle pas d'une vie formidable, voyons? Toutes ses molécules se meuvent à chaque instant de la durée, et la vie, qu'est-ce autre chose que le mouvement? Elle vit et elle parle ou plutôt elle chante. Tenez, maintenant, je vous le jure, j'entends des musiques merveilleuses qu'elle fait. Il y a d'abord une basse comme pas un orgue d'église n'est capable d'en donner, tout le roulement de cette masse fluide sur le sable et les graviers de son lit. Puis des arpèges, des mélodies, des notes perlées, l'eau qui frôle un roseau en *si bémol*, un autre en *mi* et qui s'échappe en *sol* naturel entre deux cailloux. Quand par hasard elle s'égoutte dans un creux, ce sont des *pizzicati* auprès desquels ceux de Paganini n'étaient que de la musique d'aveugle... Et puis, et puis, outre tout cela, une orchestration qu'on ne peut pas expliquer, que vous n'entendez pas... Moi je l'entends.

Il se rapprocha de moi et, changeant brusquement l'orientation de son discours, il me dit à l'oreille :

— Quand je suis tout seul, j'ai quelquefois des

envies énormes, des envies de femme enceinte de me jeter là dedans pour voir comment c'est. Du temps du père Génie, j'ai vu des tas de gens noyés que le vieux repêchait. D'autres n'étaient qu'à moitié morts. Je leur demandais toujours, à ceux-ci, comment ils avaient trouvé la chose. Le plus souvent ils ne se rappelaient rien. Mais il y en a eu un, un vieux, tout drôle, qui m'a assuré qu'il y avait un moment très agréable. C'était la seconde fois qu'il essayait.

A ces mots, Jacques Génie se remit sur pied lestement, et, me tendant la main pour m'aider à me relever, il ajouta en manière de conclusion :

— Voyez-vous, quand on la manie de l'eau, il n'y a rien à faire. Un peu plus tôt, un peu plus tard, on finit toujours par y passer.

Il était près de minuit. Nous reprîmes lentement le chemin de Paris, en suivant les berges. A présent, la lune était haute. L'horizon gardait encore son reflet d'incendie, mais, vers le zénith, le reflet se fondait insensiblement dans le bleu lacté du ciel. Jacques ne parlait plus. Tout en marchant il semblait prêter l'oreille : sans doute

il écoutait les captivantes musiques du fleuve. A nos côtés, la Seine coulait paisiblement; la lune s'y reflétait en une longue éclaboussure qui se déplaçait avec nous; de petites vagues clapotantes venaient mourir à nos pieds.

Aux abords de Notre-Dame mon compagnon s'arrêta.

— Me voici près de chez moi, dit-il en me montrant une des rues qui rayonnent autour de la basilique. Adieu. Merci d'être venu. Vous verra-t-on demain au restaurant?

— Oui.

— Eh bien! à demain...

*
* *

Ce lendemain mit longtemps à venir. Jacques Génie ne reparut pas au restaurant où j'avais fait sa connaissance. J'essayai à deux ou trois reprises de découvrir son institution ou son logis. Je ne trouvai rien.

Cinq ans avaient passé sur mes souvenirs du quartier latin quand un jour, en traversant le pont Notre-Dame, j'eus la fantaisie d'entrer à la Morgue. Les vitrines étaient vides : mais, comme de coutume, des groupes stationnaient devant les photographies des « non-reconnus ». Les non-reconnus! Ni Goya ni Callot n'ont rêvé de pareils types. Il y a des têtes de vieux sinistres, aux touffes grises rongées par places; des bustes de sorcières, le masque anguleux, les seins ballants aplatis sur la poitrine comme des outres vides. Plus rares, les figures de jeunes femmes ou les corps d'enfants dont le séjour sous l'eau a ballonné le ventre. Un trou noir béant au crâne; une brisure à la tempe; parfois rien... Mais sur tous les visages, la peur a tordu les muscles en grimaces hideuses : l'œil s'est démesurément élargi devant le vide; les mâchoires, sous l'effarement du coup, ont bâillé douloureusement pour un dernier cri.

Derrière moi, comme je regardais, une voix dit très bas :

— Ceux-là sont heureux, n'est-ce pas?

Je me retournai : c'était Jacques Génie. Cinq

années l'avaient assez fortement changé. Des plis profonds creusaient ses lèvres et le coin de ses yeux. Tout gris maintenant, ses cheveux contrastaient avec sa barbe restée noire. Les vêtements étaient plus misérables encore qu'autrefois, le linge plus sordide.

Avec ses façons habituelles, il me saisit par la manche et m'entraîna vers la Seine. Il se mit à me parler précipitamment comme s'il continuait une conversation commencée.

— Oui, disait-il, ils sont heureux! plus de vie à gagner, plus besoin de lit, ni de déjeuner, ni d'habit!... Pas même besoin de penser!... On voudrait être à leur place... Eh bien! vous ne me croirez pas?... Ça me ferait quelque chose de *voir ma tête* dans le cadre aux photographies, après avoir traîné huit jours dans les vitrines frigorifiques. Les vrais veinards, voyez-vous, ce sont les macchabées comme celui que j'ai vu retirer hier... A peine arrivé à la Morgue, une petite femme s'est jetée sur son corps en criant : « Ah! Jules!... » C'était sa maîtresse. Depuis le matin il l'avait quittée, après une scène, en disant : « Je vais me jeter à l'eau. » Alors, ne le voyant pas

rentrer, la petite femme avait eu l'idée d'aller l'attendre à la Morgue. C'est drôle, n'est-ce pas?... Moi, personne ne me reconnaîtrait. Ça m'a toujours empêché de sauter le pas.

Il faisait de grands gestes en parlant, des gestes extraordinaires; les gens que nous croisions sur les quais se retournaient pour nous regarder.

Il reprit :

— Ça me fait plaisir de vous revoir, allez! J'avais gardé un bon souvenir de notre promenade à Bercy, vous vous rappelez? Depuis j'ai eu bien de la peine... J'ai fait tous les métiers, même celui de contrôleur de bateaux-omnibus. Seulement, ça n'a pas duré : j'étais trop distrait. Une fois, on m'a offert une place de précepteur à l'étranger. Mais *elle* ne passe pas dans ce pays-là, et vous savez!...

Certes, je savais! Ne m'eût-il pas avoué que l'envoûtement durait toujours, je l'aurais lu dans l'expression égarée de ses yeux.

Il poursuivit, après une pause, sans s'apercevoir de l'incohérence de sa narration :

— Voyez-vous, si j'avais eu seulement des

habits propres !... Mais quand j'arrivais dans l'antichambre d'une rédaction, je voyais les garçons de bureau pris d'une espèce d'inquiétude et les jeunes messieurs bien mis qui attendaient comme moi posaient instinctivement la main sur leur chaîne de montre. On n'était tranquille que quand je m'en allais. Les ânes! je leur apportais pourtant quelque chose qui était bien...

Là-dessus, sans transition, il se mit à me réciter ses vers. Les amants chantent leur maîtresse : lui, il avait chanté la Seine. Ah! les étranges poèmes, et pleins d'évocations! Tous les paysages du fleuve, tous les coins de Paris qu'il reflète s'y dessinaient avec une netteté fugitive. D'abord les banlieues vertes, où le printemps faubourien sourit dans l'épanouissement des cultures... Parmi les potagers creux qui bordent les routes, un soleil s'allume sous chaque cloche à melon : d'un espalier à l'autre les moineaux francs conversent à brefs coups de gosier. Autour des jardins, l'amour se niche dans les bois en taillis, dans les guinguettes voisines du fleuve, qui laissent aux narines une odeur composite, faite des

relents de friture, du parfum des feuilles et de la senteur des corsages... Puis le décor change : voici la Cité, le cœur de Paris; les lignes austères des monuments se mirent dans l'eau sous le soir qui baisse; le Louvre, le Palais de Justice, l'Aiguille de la Sainte-Chapelle et les tours de Notre-Dame, dont chacune semble regarder à l'occident avec deux yeux en ogive... Au milieu de ces paysages, le poète menait des drames bizarres, poignants et comiques, le touchant et le grotesque, l'amertume et l'ironie mêlés. C'était le poème des mariniers de la Seine, des bateliers qu'un toueur remorque, ou des flotteurs de bois qui s'en vont, portés par leur marchandise, au fil de l'eau. En fumant sa pipe, sans parler de toute la journée, sans penser même, on regarde passer à droite et à gauche les rives qui changent, tantôt ville et tantôt campagne. Le soir, on soupe dans la cabane : le train de bois file toujours, et le manger sent la résine et l'eau. — C'était la légende du pêcheur à la ligne : son âme se vide insensiblement par son bras, suit le manche d'osier et le fil jusqu'au bouchon flottant, jusqu'à l'asticot de l'hameçon où le goujon le

happe... C'était la chanson des rôdeurs de berges, que le fleuve nourrit de ses épaves et qui, les nuits d'été, font alcôve à deux sous l'arche des ponts.

Bercés par le rythme des vers, nous avions lentement descendu la Seine jusqu'à l'Esplanade des Invalides. Jacques me vit sous le charme. Subitement il s'arrêta : une flamme éclaira ses beaux grands yeux et il me saisit les deux mains. Sa voix s'était faite merveilleusement douce; il n'avait presque plus l'air fou quand il me dit :

— Je vous remercie. Vous êtes la seule *personne* à qui je doive des moments heureux, avec le père Génie et *elle*. Je vais vous laisser. Tout le monde nous regarde, je suis vraiment trop mal vêtu. Mais si vous voulez me faire plaisir, bien plaisir, venez demain me retrouver à l'endroit où nous nous sommes rencontrés aujourd'hui, voulez-vous? J'aurai besoin de vous, à la même heure.

Il me fut impossible de lui faire choisir un autre lieu de rendez-vous un peu moins sinistre. Il persista et, se dérobant brusquement, il répéta :

— Si vous voulez me faire plaisir, venez.

*
* *

Il y a d'heureux hasards. Dix minutes après avoir quitté Jacques, je trouvai sur mon chemin un de nos plus jeunes sénateurs, que sa fortune politique n'a pas grisé au point de lui faire oublier ses amis de collège. J'avais l'esprit trop plein des poèmes entendus l'instant d'avant pour lui parler d'autre chose. L'histoire du pauvre rimeur parut l'amuser, et il me dit :

— Mon secrétaire, qui avait vingt-deux ans, m'a quitté ce matin, enlevé par une institutrice allemande. Amène-moi ton maniaque. La perspective d'avoir un secrétaire monomane ne me répugne pas. Et puis, au moins, celui-ci ne courra pas après les femmes, et ce n'est pas la Seine qui l'enlèvera.

C'était le pain assuré pour le pauvre Jacques. L'idée de cette bonne nouvelle à lui porter me mit en joie jusqu'au lendemain, jusqu'au mo-

ment où je me dirigeai vers le pont Notre-Dame, comme je l'avais promis.

Aux abords de la Morgue, j'aperçus un rassemblement. On se pressait autour d'un cadavre qu'on venait de retirer de la Seine.

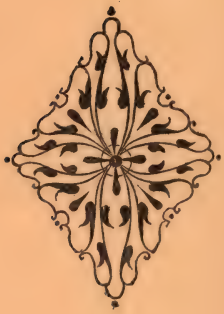
Mon cœur se serra. Brusquement le pressentiment me vint de l'étrange rendez-vous que Jacques m'avait donné.

J'eus quelque peine à me frayer un passage dans la foule. Des voix disaient autour de moi :

— Il n'y a pas vingt minutes qu'il s'est jeté. En plein jour, croyez-vous?... Il a attendu le moment où il ne passait personne. C'est une petite fille qui l'a vu. Elle a bien crié, mais on est venu trop tard...

Un dernier effort me mit au premier rang des curieux. Couché sur un brancard à porter des sacs de plâtre, tout dégouttant d'eau dans son vêtement de la veille, le même pli triste aux yeux et aux lèvres, je reconnus Jacques Génie.

La Seine avait repris son enfant.



245

Fille de Lettres

Nous causions, au fumoir, chez le romancier Armand G***, après un déjeuner léger et délicat, combiné à souhait pour des gens vivant tous de leur cerveau et de leur plume, faiseurs de livres, de pièces et de chroniques. On parlait de l'invasion des femmes dans la littérature contemporaine. Les « autoresses » sont légion en langue anglaise; sur trois romans d'outre-Manche ou d'outre-Océan, deux sont signés d'un nom féminin. Et voilà que l'usage s'acclimate en France.

Les convives constataient sans bienveillance

cette marche en avant d'un nouveau bataillon de confrères. V***, farouche « protectionniste » en matière d'art, conspuait les gens de lettres femelles :

— Elles ajoutent à la « rosserie » essentielle de leur sexe les défauts constitutifs de l'écrivain, disait-il. Cela fait un mélange horrible... Aucune d'elles n'a montré jusqu'à présent un talent supérieur à la moyenne des talents masculins; mais, du premier coup, elles dépassent les plus envieux, les plus vaniteux, les plus perfides d'entre nous. Je me garde comme du feu des confrères en jupon brodé!...

— Ma foi, j'ai eu sans doute plus de chance que vous dans mes rencontres, car j'entretiens des rapports confraternels très cordiaux avec certains jupons littéraires... Et tout récemment encore, j'ai pu faire, entre l'un de ceux-ci et les chausses d'un confrère masculin, une comparaison qui fut tout à l'avantage du jupon.

Cette réplique de bonne humeur était débitée par notre hôte. On lui demanda l'histoire de la comparaison.

— Bien volontiers, répliqua-t-il. Elle est instructive; un pédant dirait même que c'est une bonne contribution à la chronique du féminisme littéraire. La voici :

« Comme vous, comme nous tous dont les journaux impriment le nom, je reçois des lettres d'inconnus. Beaucoup sont vaines, quelques-unes injurieuses; le plus grand nombre demande un service d'influence ou d'argent. Celles-ci, je ne les lis jamais sans que mon cœur se serre un peu. En face du papier daté d'un coin de province, d'un quartier excentrique de Paris, j'imagine l'anxiété, la détresse de l'être humain pour lequel je fus un instant, moi, pauvre homme de lettres, sans génie et sans fortune, un rayon du divin espoir. Moi! moi! Pourquoi moi entre tant d'autres? Je sais bien que certains mendiants professionnels consultent l'Annuaire et écrivent circulairement à tous les artistes. N'importe. Je prends autant que je le puis mon rôle de Providence au sérieux. Je réponds presque toujours, au moins pour notifier mon impuissance.

« Donc, vers la fin de l'an dernier, je reçus une lettre signée d'un nom que j'ignorais : Jean

Séguin. On avait écrit un roman; on voulait me le soumettre : s'il me plaisait, peut-être consentirais-je à chercher pour lui un journal et un éditeur?...

« Je répondis : — Envoyez votre manuscrit... Car si la lecture du manuscrit inconnu est un de nos plus ennuyeux devoirs, j'estime que c'est un des plus impérieux.

« Le manuscrit ne se fit pas attendre : un gros cahier, écrit menu, par une main féminine, qui ne me parut pas celle d'un copiste professionnel. Je l'ouvris sans enthousiasme : la surprise est si rare en de pareils envois de découvrir autre chose qu'une sorte d'ardeur ignorante, — ou tout au plus certaine adresse d'imitation! Je lus les premières pages avec ennui : elles étaient lourdes et embarrassées : puis, une situation se dessina dans un milieu curieusement étudié; ce fut, à l'évidence, une histoire personnelle de femme, avec de « vraies » lettres, des scènes « arrivées »... Je fus si bien pris que j'achevai d'une traite le gros cahier. C'était la nuit, je m'en souviens; la pendule marquait deux heures dix. Dans la joie de ma découverte, j'écrivis aussitôt une lettre à l'au-

teur, afin qu'elle fût mise à la poste dès le lendemain matin. Je le félicitais; je le priais de me venir voir; je lui disais d'espérer.

« Deux jours plus tard, dans la matinée, mon fidèle Constant me remit une carte :

JEAN SÉGUIN

9, rue Renouard.

— « Cette dame prétend qu'elle a un rendez-vous avec Monsieur...

« Ainsi, j'avais deviné juste : Jean Séguin était une femme.

« Elle fut introduite. Je vis une petite personne d'environ vingt-cinq ans, vêtue de noir, le visage irrégulier, mais d'une fraîcheur charmante, encadré de bandeaux châtains, légers, ondulés naturellement. La bouche, un peu grande, souriait; le nez était dépourvu de caractère; les yeux bruns, qui regardaient fixement, avaient de la profondeur et de l'intelligence.

— « C'est vous, mademoiselle, l'auteur de *Mortelle Épreuve ?* demandai-je.

— « Oui, monsieur.

— « Eh bien! je n'aime pas le titre que vous avez choisi, mais le roman est plein de mérite. Je suis surpris qu'une femme aussi jeune ait écrit cela du premier coup...

— « Oh! monsieur, il y a longtemps que je travaille.

— « Vraiment?...

« Sans timidité, même avec un assez amusant aplomb, elle me conta qu'elle était institutrice libre, mais qu'elle avait toujours aimé la littérature, et que, depuis son enfance, elle s'amusait à griffonner des récits. D'ailleurs, cela tenait de famille.

— « J'ai un oncle professeur de faculté en province, qui a signé des livres d'éducation. Et mon père a lui-même écrit, autrefois...

— « Ah! monsieur votre père?...

— « Il y a longtemps... Maintenant il n'écrit plus...

« Elle passa vivement à un autre sujet, et naturellement je n'insistai pas. Elle semblait de plus en plus à l'aise, me disait ses projets, tout l'avenir organisé d'avance dans son cerveau de

vingt-cinq ans. On voyait qu'elle n'ignorait rien des difficultés de la vie littéraire; elle les exagérait plutôt. Et en même temps elle apportait dans les jugements, dans les prévisions, cette croyance fétichiste à la chance, ce respect des situations acquises, cet esprit d'ordre un peu minutieux et puéril qu'on retrouve au fond de toute activité féminine.

« En somme elle ne me déplut pas : déjà très femme de lettres, mais capable d'enthousiasme, sans la moindre trace d'envie ni d'aigreur. Le léger excès d'aplomb se justifiait par le talent réel.

« Nous nous quittâmes bons amis. Elle voulut remporter son manuscrit, car elle méditait quelques retouches. Dès le lendemain, je me mis en campagne pour caser *Mortelle Épreuve*.

« L'institutrice avait raison de croire à la chance. Dans la revue à laquelle je m'adressai, on avait besoin d'un récit de moyenne longueur et de prix modeste entre deux gros romans chers. Quant à mon éditeur, fort gai ce jour-là, parce qu'il venait d'apprendre sa prochaine promotion dans la Légion d'honneur, il m'interrompit dès les premiers mots :

— « De toi j'accepte tout sur parole... Envoie-moi ta George Sand.

« Je transmis aussitôt les bonnes nouvelles à Jean Séguin, la priant de m'expédier au plus vite le manuscrit, que réclamait la Revue. A ma vive surprise, la jeune fille ne se montra pas, et je ne reçus point de réponse. Le temps passait. J'écrivis de nouveau. Cette fois un télégramme bleu me renseigna :

« Monsieur, excusez-moi, et ne vous préoccupez pas de mon livre. Mon père est en ce moment très malade, et je ne saurais le quitter un seul instant... »

« Que faire?... Je me tins tranquille. La Revue commença un autre roman; mon éditeur, après quelques « — Eh bien? ta George Sand?... », n'y pensa plus. Et moi-même, la vie m'imposa d'autres soucis.

« Plus d'un mois se passa. L'année avait recommencé, et j'avoue que je ne songeais guère à Jean Séguin lorsqu'un matin, Constant, de nouveau, me remit sa carte. La jeune fille entra, me serra la main, s'assit. C'était toujours le

même visage d'intelligence pratique et de bonté, mais travaillé, presque vieilli par la fatigue et le chagrin. Elle dit, souriant tristement de sa grande bouche aux dents saines :

— « Vous me trouvez changée?...

— « Je vous trouve l'air un peu las... Êtes-vous enfin rassurée?

— « Pas absolument... Mon père a une maladie de cœur, les contrariétés lui donnent des crises d'étouffement. C'est horrible... Enfin, pour le moment il est hors de danger.

— « Et *Mortelle Épreuve?* Vous ne me rapportez rien?

« Elle me regarda dans les yeux, se mordit les lèvres avec une hésitation amusante, puis, comme j'insistais, tout à coup elle fondit en larmes... Elle pleura, pleura, avec de gros sanglots d'enfant, ne laissant échapper que ces mots :

— « C'est fini... fini... je ne puis plus le publier... C'est fini... »

« Quand cette explosion de chagrin fut apaisée, elle tamponna ses yeux d'un geste d'énergie...

— « Pardonnez-moi... Monsieur... je suis ridi-

cule... de céder ainsi à mes nerfs... Mais vous avez été si bon... Je vous dois une explication. Je ne veux pas que vous me preniez pour une toquée... Seulement je vous demande une discrétion absolue... Mon vrai nom est Georgette L***.

« Elle me dit un nom que vous connaissez tous, que je connaissais moi-même. Je le tairai, comme elle me l'a demandé. C'est le nom d'un vieil homme de lettres avec lequel notre génération eut peu de rapports, mais que nos aînés regardaient comme le type accompli du Raté envieux. Sans talent, sans gloire, la gloire et le talent des autres lui gorgeaient le fiel. Son caractère finit par le brouiller même avec les autres fielleux dont il faisait la société; une vilaine histoire de duel le discrédita tout à fait, le mit au ban des rédactions. Depuis lors, il vivait, solitaire et exaspéré, avec sa fille, ou plutôt sa fille le faisait vivre.

« Le maigre et bilieux visage, la voix énervée de ce mauvais compagnon s'évoquaient dans mon souvenir, à mesure que parlait Georgette L***. Elle m'expliquait pourquoi je n'avais pas

reçu *Mortelle Épreuve* et pourquoi *Mortelle Épreuve* ne verrait pas le jour. L***, aussi hargneux dans son intérieur qu'avec les confrères, avait toujours raillé la littérature de sa fille.

— « En voilà une idée de vouloir faire ce sale métier! Heureusement ce que tu ponds est trop enfant et trop stupide pour qu'on l'imprime jamais... Contente-toi donc d'enseigner l'a, b, c, à tes morveux d'élèves!... »

« Or, dans l'élan de joie que lui valut la lettre où j'annonçais le succès de mes démarches auprès de la Revue et de l'éditeur, Georgette commit l'imprudence de tout raconter à son père.

— « J'ai cru qu'il allait étouffer sur le coup... Il est tombé sur un fauteuil, déchirant le col de sa chemise... Pendant quelques minutes, il n'a pas pu parler. Quand il a repris un peu de force, il m'a accablée d'injures, m'accusant de m'être livrée à l'éditeur, au directeur de la Revue, à vous-même, monsieur!... Puis l'étouffement l'a repris, et, pendant une semaine, il a vraiment couru les plus grands dangers... Alors, avec le médecin, qui est de nos amis et qui le connaît bien, nous avons arrangé une histoire pour le

calmer : que toute mon affaire manquait, que l'éditeur et la Revue ne voulaient plus du Roman... Papa m'a vue désolée; ça lui a fait du bien... Il s'est rétabli peu à peu. Maintenant il est tout à fait d'aplomb; seulement il se méfie. Il a mis sous clef le manuscrit de *Mortelle Épreuve,* et il me guette pour m'empêcher de travailler dès qu'il me voit une plume en main...

— « Alors, demandai-je, qu'allez-vous faire?...

— « Alors, que voulez-vous? Je resterai institutrice.

« De grosses larmes lui roulaient des yeux sur les joues, gagnaient les coins de la grande bouche, qui, malgré tout, souriait, témoignait que le sens de l'ironie persistait dans le désespoir de la pauvre fille de lettres, assez malchanceuse pour tomber à ses débuts sur le plus méchant confrère masculin de Paris, — son père... »

307

Table

309

TABLE

Le Pas Relevé. 1
La Vierge aux Cerises. 17
Psyché. 33
L'Abandonné. 45
May. 59
Le Suicide suprême. 67
Le Buste. 81
L'Inquiet. 99
Un Chèque. 109
Vieillir. 117
Régine. 129

Tom, contrebandier 139
Prince Max 151
Le Sein 163
Georges 175
Contes de Noël et de Pâques 187
I. *La Petite Vénézuélienne* 189
II. *Deux Bergers d'Ames* 205
III. *Lizotte* 227
Nuit de Noces 241
Rencontre 251
L'Envie 261
La Seine 275
Fille de Lettres 295

Achevé d'imprimer

le vingt et un juin mil neuf cent deux

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

3823.

PQ
2383
P6P3

Prévost, Marcel
Le pas relevé

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY